
3 1761 03575 5081







LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.



LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

LETTRE CVI.

JE ne ſais, Madame, comment m'y prendre, ni par où débuter, pour répondre à toutes les jolies choſes dont votre derniere Lettre eſt remplie. Je ſuis charmée de la bonne ſanté du Roi; & de ce que la force de ſon eſprit & celle de ſon tempérament lui ont fait ſoutenir avec fermeté les divers chocs où il a été expoſé, & dont toute autre conſtance que la ſienne auroit ſans doute

été ébranlée. Je ſuis charmée auſſi de voir que l'admiration qu'on a par toute la terre pour cet incomparable Monarque, engage les Princes Etrangers à venir groſſir ſa Cour, & je ne ſuis point ſurpriſe qu'il y en vienne même des Pays les plus éloignés, à préſent que la Paix leur en ouvre les chemins. Cet empreſſement qui ne peut qu'augmenter la gloire du Roi, augmente auſſi les plaiſirs de ſa Cour : ainſi je vous en félicite doublement, ſachant que vous êtes ſenſible à l'une & à l'autre de ces deux choſes. Mais à propos de la gloire du Roi & de l'attention des Etrangers là-deſſus, voici une piece qu'un Gentilhomme Allemand a compoſée en l'honneur de Sa Majeſté & ſur ſon nom, ſuivant les regles de la Cabale, avec ſon *Exegeſe* en Latin. Elle a été préſentée ici à nos Plénipotentiaires, & le titre eſt :

SACRATISSIMO, SERENISSIMI ATQUE POTENTISSIMI REGIS GALLIÆ LUDOVICI XIV. BELLO MAGNI PACE MAXIMI NOMINI SACRUM.

Voici la Cabale.

1033. 508. 421. 222. *faciunt* 2184.
LUDOVICUS XIV. REX GALLIÆ PER
CABALAM IRIGONICAM.
11. 31[illegible] 344. 136. 454. 926. *faciunt* 2184.
Da paces, Domine, in diebus noſtris.

EXEGESIS.

Qui Deus humanus, LUDOVICE, *es magne, faciſque*
Ut dubitent homines Mars an Apollo fies;
Da quod, ubi innumeris ſaturaveris arma triumphis,
Non ſolet inſolitum Numinis eſſe tui.
Da paces, Domine, in tam preſſis hiſce diebus,
Quos noſtros armis ſenſimus eſſe tuis;
Sed das & rata ſunt quæ gens pia Belgica iiſdem his
Conceptis verbis publica vota facit.
At cùm tot paces dabis orbes quotquot anhelant,
Evinces quòd ſis Mars & Apollo (a) *ſimul.*

Ern io. de Poping. Equite,
Humillimè immolante.

(a) *Apollo Deus pacis & artium.*

Comme vous ne me parlez pas de cette piece, je suppose que vous ne l'avez pas vûe, & que vous ne serez pas fâchée de la voir. Au reste votre M. *Arouet* n'en a pas échappé, quoiqu'il n'ait fait que très-peu de séjour en ce Pays. Je ne le croyois pas Maître des Cérémonies d'Apollon, ni Maréchal des Logis de sa Cour, comme il me paroît qu'il prétend l'être en marquant les logements du Parnasse. Je ne sais si une charge aussi importante lui convient tout-à-fait; la maniere dont il loge M. de la *Motte* m'en fait douter, & je crains bien qu'il n'ait de la peine à se tirer lui-même du bourbier où il a voulu plonger cet illustre Académicien. Quoi qu'il en soit, la qualité de Poëte convient très-bien avec celle d'Amant, dans laquelle M. *Arouet* a brillé en *Hollande*, & qui a causé son départ: il s'etoit avisé d'en conter à une jeune personne de condition, qui avoit une mere difficile à tromper, & qu'une pareille intrigue n'accommodoit nullement; & ce fut sur les plaintes de cette mère incom-

mode, & pour rompre un commerce qui ne convenoit ni aux uns ni aux autres, qu'on jugea à propos de renvoyer notre amoureux d'où il étoit venu, & que par provision on prit des mesures pour lui ôter les moyens de continuer de voir sa belle : mesures qu'il sut rendre vaines, comme vous pourrez le voir par quatorze de ses Lettres que je vous envoie : car puisqu'on est si curieux de ses Vers à *Paris*, on ne le sera peut-être pas moins de sa Prose, que je vous donne en échange de son Bourbier, dont vous avez bien voulu me faire part. Vous m'en direz votre sentiment. Je ne sais si la maniere dont il se déchaîna contre la mere de sa Maîtresse dans plusieurs endroits de ses Lettres, vous plaira plus que celle dont il traite M. de la *Motte* ne m'a plu, mais je dois vous avertir que toutes les lignes qu'on a eu soin d'effacer, & où vous voyez qu'on a marqué des points, étoient remplies de ce qu'on peut dire de plus affreux contre cette mere, & si affreux, que sa fille n'a jamais voulu le faire voir à sa meilleure

amie, & qu'elle l'a effacé avant de lui confier ces précieuſes Lettres que j'ai trouvé moyen d'attraper. Vous voyez, Madame, que mon préſent eſt bien plus conſidérable que le vôtre; car la piece que vous m'avez envoyée étoit une choſe publique, & c'eſt ici une affaire particuliere, dans laquelle le cœur de l'Auteur a beaucoup de part, au lieu que l'autre eſt ſeulement une production de ſon eſprit. Mais il eſt temps de vous laiſſer faire par vous-méme le jugement de ſon eſprit & de ſon cœur, ſans vous amuſer par un plus long prélude.

Liſez cette Lettre en bas, & fiez-vous au Porteur.

PREMIERE.

JE crois, ma chere Demoiſelle, que vous m'aimez, ainſi préparez-vous à vous ſervir de toute la force de votre eſprit dans cette occaſion. Dès que je rentrai hier au ſoir à l'Hôtel, M. L. me dit qu'il falloit partir aujourd'hui, & tout

ce que j'ai pu faire a été d'obtenir qu'il différât jusqu'à demain ; mais il m'a défendu de sortir de chez lui jusqu'à mon départ, sa raison est qu'il craint que Madame votre mere ne me fasse un affront qui rejailliroit sur lui & sur le R... Il ne m'a pas seulement permis de répliquer, il faut absolument que je parte & que je parte sans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur ; elle me coûteroit la vie, si je n'espérois de pouvoir vous servir en perdant votre chere présence. Le désir de vous voir à *Paris* me consolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous engager à quitter....... & à revoir votre pere, des bras duquel vous avez été arrachée, pour venir ici être malheureuse.......... Si vous balanciez un moment, vous mériteriez presque tous vos malheurs. Que votre vertu se montre ici toute entiere : voyez-moi partir avec la même résolution que vous devez partir vous-même. Je serai à l'Hôtel toute la journée ; envoyez-moi trois Lettres, pour M. votre pere, pour M. votre oncle & pour Madame votre

ſœur, cela eſt abſolument néceſſaire, & je ne les rendrai qu'en temps & lieu, ſur-tout celle de votre ſœur : que le porteur de ces Lettres ſoit le Cordonnier ; promettez-lui une récompenſe : qu'il vienne ici une forme à la main, comme pour venir accommoder mes ſouliers ; joignez à ces Lettres un billet pour moi : que j'aye en partant cette conſolation ; ſur-tout, au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chere, envoyez-moi votre portrait. faites tous vos efforts pour l'obtenir de Madame votre mere ; il ſera bien mieux entre mes mains que dans les ſiennes ; puiſqu'il eſt déja dans mon cœur. Le Valet que je vous envoie eſt entiérement à moi ; ſi vous voulez le faire paſſer, auprès de votre mere, pour un faiſeur de tabatiéres, il eſt Normand & jouera fort bien ſon rôle : il vous rendra toutes mes Lettres, que je mettrai à ſon adreſſe, & vous me ferez tenir les vôtres par lui ; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette Lettre pendant la nuit, & je ne ſais pas encore comment je partirai ; je ſais ſeu-

lement que je partirai : je ferai tout mon poſſible pour vous voir demain avant de quitter la *Hollande*. Cependant, comme je ne puis vous en aſſurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la derniere fois ; je vous le dis en vous jurant toute la tendreſſe que vous méritez. Oui, ma chere....., je vous aimerai toujours ; les amants, les moins fideles, parlent de même ; mais leur amour n'eſt pas fondé, comme le mien, ſur une eſtime parfaite : j'aime votre vertu autant que votre perſonne, & je ne demande au Ciel que de puiſer auprès de vous les nobles ſentiments que vous avez. Ma tendreſſe me fait compter ſur la vôtre ; je me flatte que je vous ferai ſouhaiter de voir *Paris* ; je vais dans cette belle Ville ſolliciter votre retour : je vous écrirai tous les ordinaires par le canal de L. à qui je vous prie de donner quelque choſe pour chaque Lettre, afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chere Maîtreſſe, ſongez un peu à votre malheureux Amant, mais n'y ſongez point pour vous attriſter ; conſervez votre ſan-

té, si vous voulez conserver la mienne; ayez sur-tout beaucoup de discrétion; brûlez ma Lettre & toutes celles que vous recevrez de moi : il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi & avoir plus de soin de vous : consolons-nous par l'espérance de nous revoir bientôt, & aimons-nous toute notre vie. Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher; je me croirois alors le plus heureux des hommes; mais enfin, pourvu que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur; je voudrois le faire aux dépens du mien, & je serai trop récompensé, quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien-être. Adieu, mon cher cœur; je vous embrasse mille fois. AROUET. *Lefevre* vient de m'avertir ce matin, qu'on lui a ordonné de rendre à Son E. les Lettres que je lui donnerois à porter; ainsi sans doute on interceptera les Lettres qui viendront par son canal; choisissez donc quelqu'un à qui on puisse se fier, s'il en est dans le monde; vous me manderez

ſon adreſſe; ſur-tout envoyez-moi ce ſoir vos Lettres, & inſtruiſez bien votre commiſſionnaire; ne chargez point *Lisbette* de ce meſſage; tenez-vous prête demain de bonne heure, je tâcherai de vous voir avant de partir, & nous prendrons nos dernieres meſures. AROUET.

Seconde Lettre du même.

JE ſuis ici priſonnier par ordre du Roi; mais on eſt maître de m'ôter la vie & non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable Maîtreſſe, je vous verrai ce ſoir, duſſai-je porter ma tête ſur un échafaud. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes auſſi funeſtes que vous m'écrivez; vivez, & ſoyez diſcrette: gardez-vous de Madame votre mere, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez: que dis-je, gardez-vous de tout le monde, ne vous fiez à perſonne, tenez-vous prête dès que la Lune paroîtra, je ſortirai de l'Hôtel *incognito*, je prendrai un caroſſe, ou une chaiſe, nous irons comme le

vent à *Schevelin*; j'apporterai de l'encre & du papier, nous ferons nos Lettres; mais si vous m'aimez, consolez-vous, rappellez toute votre vertu & toute votre présence d'esprit; contraignez-vous devant Madame votre mere, tâchez d'avoir votre portrait, & comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous: notre amour est fondé sur la vertu, il durera autant que notre vie; donnez ordre au Cordonnier d'aller chercher une chaise: mais non, je ne veux pas que vous vous en fiez à lui, tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche votre rue. Adieu; il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous, vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur. AROUET.

Troisieme Lettre du même.

JE ne partirai, je crois, que Lundi, ou Mardi; il semble, ma chere, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux

mieux ſentir le cruel chagrin d'être dans la même Ville que vous, & de ne pouvoir vous y voir. On obſerve ici tous mes pas : je ne ſais même ſi *Lefèvre* pourra te rendre cette Lettre : je te conjure, au nom de Dieu, ſur toutes choſes, de n'envoyer ici perſonne de ta part ſans en avoir concerté avec moi ; j'ai des choſes d'une conſéquence extrême à vous dire ; vous ne pouvez pas venir ici ; il m'eſt impoſſible d'aller de jour chez vous : je ſortirai par une fenêtre à minuit : ſi tu as quelqu'endroit où je puiſſe te voir, ſi tu peux à cette heure quitter le lit de ta mere ; en prétextant quelque beſoin, au cas qu'elle s'en apperçoive : enfin, ſi tu peux conſentir à cette démarche ſans courir de riſque, je n'en courrai aucun. Mandes-moi ſi je peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à *Lefèvre* de bouche : informes-moi ſur-tout de ta ſanté. Adieu, mon aimable Maîtreſſe, je t'adore, & je me réſerve à t'exprimer toute ma tendreſſe en te voyant. AROUET.

Quatrieme Lettre du même.

JE viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. de M*** en poste dans sept ou huit jours; mais que le plaisir de rester dans la Ville où vous êtes me coûtera de larmes! On m'a imposé la nécessité d'être prisonnier jusques à mon départ, ou de partir sur le champ. Ce seroit vous trahir que de venir vous voir ce soir: il faut absolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux servir: si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous; envoyez *Lisbette* sur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'hommes, vous vous accommoderez chez elle: si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'Hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chere? est-ce à vous à me venir trou-

ver ? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir : vous m'aimez ; ainſi j'eſpere vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre eſclave me fera oublier que je ſuis le priſonnier de***. Mais comme on connoit mes habits, & que par conſéquent on pourroit vous reconnoître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre juſtaucorps & votre viſage ; je louerai même un juſtaucorps pour plus de ſûreté ; mon cher cœur, ſongez que ces circonſtances ſont bien critiques : défiez-vous encore un coup de Madame votre mere, défiez-vous de vous-même ; mais comptez ſur moi comme ſur vous, & attendez tout de moi ſans exception pour vous tirer de l'abîme où vous êtes ; nous n'avons plus beſoin de ſerments pour nous faire croire. Adieu, mon cher cœur, je vous aime, je vous adore. AROUET. C'eſt le Valet de pied en queſtion qui vous porte cette Lettre.

Cinquieme Lettre du même.

JE ne ſais ſi je dois vous appeller Monſieur ou Mademoiſelle ; ſi vous êtes adorable en cornettes, ma foi vous êtes un aimable cavalier, & nôtre portier, qui n'eſt point amoureux de vous, vous a trouvé un très-joli garçon. La premiere fois que vous viendrez, il vous recevra à merveilles. Vous aviez pourtant la mine auſſi terrible qu'aimable, & je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes ſage comme une fille.

Enfin, je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguiſée en ce jour,
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes du même âge,
Et ſa mere a moins de beauté ;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité.
D . . . Vous êtes trop ſage
Pour être une Divinité.

Il eſt certain qu'il n'eſt point de Dieu qui ne dût vous prendre pour modele, & il n'en eſt point qu'on doive imiter : ce ſont des ivrognes, des jaloux & des débauchés. On me dira peut-être :

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraut !

Mais c'eſt aſſez parler des Dieux, venons aux hommes. Lorſque je ſuis en train de badiner, j'apprends par *Lefevre* qu'on vous a ſoupçonnée hier. C'eſt à coup ſûr la fille qui vous annonça, qui eſt la cauſe de ce ſoupçon qu'on a ici ; ledit *Lefèvre* vous inſtruira de tout, c'eſt un garçon d'eſprit & qui m'eſt fort affectionné ; il s'eſt tiré très-bien de l'interrogatoire de ſon E... On compte de nous ſurprendre ce ſoir ; mais ce que l'amour garde eſt bien gardé ; je ſauterai par les fenêtres & je viendrai ſur la brune chez * * *, ſi je le puis ; *Lefèvre* viendra chercher mes habits ſur les quatre heures, attendez-moi ſur les cinq en bas, & ſi je ne viens pas, c'eſt que je ne le pourrai abſolument point : ne nous

attendrissons pas en vain ; ce n'est plus par des lettres que nous devons témoigner notre amour, c'est en vous rendant service : je pars Vendredi avec M. de M*** : que je vienne vous voir, ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toujours ce soir vos lettres par *Lefevre* qui viendra les querir ; gardez-vous de Madame votre mere, gardez un secret inviolable ; attendez patiemment les réponses de *Paris* ; soyez toujours prête pour partir ; quelque chose qui arrive je vous verrai avant mon départ : tout ira bien, pourvu que vous vouliez venir en France & quitter une mere. . . . . dans les bras d'un pere. Comme on avoit ordonné à *Lefevre* de rendre toutes mes lettres à son E. . . . j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains ; elle ne contient que des louanges pour vous & pour lui, qui ne sont point affectées ; *Lefevre* vous rendra compte de tout. Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, & ne croyez pas que je ne hazarderai pas ma vie pour vous.

Sixieme Lettre du même.

A la Haye le 6 Décembre 1713.

ON a découvert notre entrevue d'hier, ma charmante Demoiſelle : l'amour nous excuſe l'un & l'autre envers nous-mêmes ; mais non pas envers ceux qui ſont intéreſſés à me tenir ici priſonnier. Le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver étoit de hazarder ainſi votre réputation. Dieu veuille encore que notre monſtre aux cent yeux ne ſoit pas inſtruit de votre déguiſement ; mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mere dit hier à M. de la B*** & à vous, & ne comptez pas que nous puiſſions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : faiſons, mon cher cœur, ce dernier effort ſur nous mêmes : pour moi, qui donnerois ma vie pour vous voir, je regarderai votre abſence comme un bien, puiſqu'elle doit me procurer le bonheur d'être long-temps auprès

de vous à l'abri des faiſeurs de priſonniers & des faiſeuſes de libelles : je ne puis vous dire dans cette lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres ; je ne vous recommande pas de m'aimer ; je ne vous parle plus de mon amour, nous ſommes aſſez inſtruits de nos ſentiments, il ne s'agit ici que de vous rendre heureuſe, il faut pour cela une diſcrétion entiere. Il faut diſſimuler avec Madame votre mere ; ne me dites point que vous êtes trop ſincére pour trahir vos ſentiments. Oui, mon cher cœur, ſoyez ſincére avec moi qui vous adore, & non pas avec une. . . . .
. . . .
. . . . ce ſeroit un crime que de lui laiſſer découvrir tout ce que vous penſez : vous conſerverez ſans doute votre ſanté, puiſque vous m'aimez, & l'eſpérance de nous revoir bientôt nous tiendra lieu du plaiſir d'être enſemble. Je vous écrirai tous les ordinaires à l'adreſſe de Madame de *Santoc de Maiſan* ; vous mettrez la mienne à M. *Arouet* le cadet, chez

M. *Arouet* Tréſorier de la Chambre des Comptes, Cour du Palais à *Paris.* Je mettrai Vendredi une lettre pour vous à la Poſte de *Roterdam* ; j'attendrai une lettre de vous à *Bruxelles*, que le Maître de la Poſte me fera tenir. Envoyez-moi vos lettres pour M. votre pere & M. votre oncle par le préſent porteur. Si *Lefevre* ne peut pas te porter cette lettre, confie-toi à celui que j'enverrai : remets-lui le paquet & les lettres. Adieu, ma chere *Olympe* ; ſi tu m'aimes, conſoles-toi, ſonges que nous réparerons bien les maux de l'abſence ; cédons à la néceſſié ; on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer : je ne trouve point de termes aſſez forts pour t'exprimer mon amour ; je ne ſais même ſi je devrois t'en parler, puiſqu'en t'en parlant je ne fais ſans doute que t'attriſter, au lieu de te conſoler : juges du déſordre où eſt mon cœur par le déſordre de ma lettre ; mais malgré ce triſte état, je fais un effort ſur moi ; imites-moi ſi tu m'aimes. Adieu encore une fois, ma chere Maî-

treſſe, adieu, ma belle *Olympe*, je ne pourrai point vivre à *Paris* ſi je ne t'y vois bientôt; ſonges à dater toutes tes lettres.

Septieme Lettre du même.

JE vous écris une ſeconde fois, ma pauvre *Olympe*, pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, & pour vous gronder encore mieux ce ſoir, au hazard de vous demander pardon demain. Quoi! vous voulez parler à M. L *** ? Eh! ne ſavez-vous pas que ce qu'il craint le plus c'eſt de paroître favoriſer votre retraite? il craint votre mere, il veut ménager les E... vous devez vous-même craindre les uns & les autres, & ne point vous expoſer d'un côté à être enfermée, & de l'autre à recevoir un affront. *Lefevre* m'a rapporté que votre mere . . . . . .
. . . . &
que vous êtes malade; le cœur m'a ſaigné à ce récit; je ſuis coupable de tous vos malheurs, & quoique je les partage

avec vous, vous n'en souffrez pas moins ; c'est une chose bien triste pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une source de chagrin ; le triste état où je suis réduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune consolation, vous devez la trouver de vous-même ; songez que vos peines finiront bientôt, & tâchez du moins à adoucir un peu la maligne férocité de votre mere ; représentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir : ce discours ne la touchera pas, mais il faudra qu'elle paroisse en être touchée ; ne lui parlez jamais ni de moi, ni de la *France*, ni de M. L***, sur-tout gardez-vous de venir à l'H., ma chere ; suivez mes conseils une fois, vous prendrez votre revanche le reste de ma vie, & je ferai toujours vœu de vous obéir. Adieu, mon cher cœur, nous sommes tous deux dans des circonstances fort tristes ; mais nous nous aimons, voilà la plus douce consolation que nous puissions avoir ; je ne vous demande pas votre portrait, je serois trop heureux, & je ne dois pas l'ê-

tre tandis que vous êtes malheureuſe. Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, informez-moi de votre ſanté. AROUET. Ce Dimanche au ſoir 10 Décembre 1713.

Huitieme Lettre du même.

JE ne ſais que d'hier, ma chere, que vous êtes malade; ce ſont-là les ſuites des chagrins que je vous ai cauſés; quoi! je ſuis cauſe de vos malheurs & je ne puis les adoucir. Non, je n'ai jamais reſſenti de douleur plus vive & plus juſte; je ne ſais pas quelle eſt votre maladie: tout augmente ma crainte; vous m'aimez & vous ne m'écrivez point; je juge de-là que vous êtes malade véritablement. Quelle triſte ſituation pour deux amants, l'un au lit & l'autre priſonnier! Je ne puis faire autre choſe pour vous que des ſouhaits, en attendant votre guériſon & ma liberté; je vous prierois de vous bien porter, s'il dépendoit de vous de m'accorder cette grace; mais du moins il dépend de vous de ſonger

à

à votre ſanté, & c'eſt le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire. Je ne vous ai point écrit de lettre où je ne vous aye recommandé cette ſanté qui m'eſt ſi chere; je ſupporterai toutes mes peines avec joie, ſi vous pouvez prendre un peu le deſſus ſur toutes les vôtres; mon départ eſt reculé encore. M. de M*** qui vient actuellement dans ma chambre m'empêche de continuer ma lettre; adieu, ma belle Maîtreſſe. Adieu mon cher cœur, puiſſiez-vous être auſſi heureuſe toute votre vie que je ſuis malheureux actuellement; adieu ma chere, tâches de m'écrire. AROUET. Ce Mercredi au ſoir.

Neuvieme Lettre du même.

EST-IL poſſible, ma chere Maîtreſſe, que je ne puiſſe du moins jouir de la ſatisfaction de pleurer aux pieds de votre lit, & de baiſer mille fois vos belles mains, que j'arroſerois de mes larmes. Je ſaurois du moins à quoi m'en tenir ſur votre maladie, car vous me

laiſſez là-deſſus dans une triſte incertitude ; j'aurois la conſolation de vous embraſſer en partant, & de vous dire adieu, juſqu'au temps où je pourrai vous voir à *Paris*. On vient de me dire qu'enfin c'eſt pour demain ; je m'attends pourtant encore à quelque délai ; mais en quelque-temps que je parte, vous recevrez toujours de moi une lettre datée de *Roterdam*, dans laquelle je vous manderai bien des choſes de conſéquence ; mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le ſens. Je partirai dans ces cruelles inquiétudes, que vos lettres adouciront à leur ordinaire ; je vous ai mandé dans ma derniere lettre que je ne m'occupois que du plaiſir de penſer à vous, cependant j'ai lu hier & aujourd'hui les lettres G... de Madame D... ; ſon ſtyle m'a quelquefois fait oublier . . . .

. . . .

à préſent bien convaincu qu'avec beaucoup d'eſprit on peut être bien. . . . . . j'ai été très-content du premier Tome,

qui offre bien du prix à ſes cadets. On remarque ſur-tout dans les quatre derniers un Auteur qui eſt laſſé d'avoir la plume à la main, qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage; j'ai imité l'Auteur en cela, & je me ſuis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B...; c'eſt un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage; mais en vérité il me ſemble que je parle un peu trop des perſonnes que je hais, lorſque je ne devrois parler que de celle que j'adore; que je vous ſais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mere, & d'en avoir laiſſé le mauvais; mais que je vous ſaurai bien meilleur gré lorſque vous la quitterez entiérement, & que vous abandonnerez un Pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur. Peut-être dans le temps que je vous parle de voyage, n'êtes-vous guere en état d'en faire; peut-être êtes-vous actuellement ſouffrante dans votre lit, &c. . . . . . Qu'il vaudroit bien mieux que je fuſſe dans votre chambre au lieu d'elle; mes tendres baiſers vous en convaincroient,

ma bouche feroit collée fur la vôtre. Je vous demande pardon, ma belle ... de vous parler avec cette liberté; ne prenez mes expreffions que comme un excès d'amour, & non comme un manque de refpect. Ah! je n'ai plus qu'une grace à vous demander, c'eft que vous ayez foin de votre fanté; & que vous m'en difiez des nouvelles. Adieu, mon cher cœur; voilà peut-être la derniere lettre que je daterai de la H... je vous jure une conftance éternelle, vous feule pouvez me rendre heureux, & je fuis trop heureux déja quand je me remets dans l'efprit les tendres fentiments que vous avez pour moi; mon amour les mérite. Je me rends avec plaifir ce témoignage; je connois trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne; adieu, mon adorable *Olympe*; adieu, ma chere; fi on pouvoit écrire en des baifers, je vous en enverrois une infinité par le Courier. Je baife au lieu de vous vos précieufes lettres, où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur. Ce Samedi au foir, AROUET.

Dixieme Lettre du même.

Du fond d'un Yacht ce 19 *Décembre* 1713.

JE ſuis parti hier Lundi, à huit heures du matin, avec M. de M***. *Lefevre* nous accompagna juſques à *Roterdam*, où nous primes un Yacht qui doit nous conduire à *Anvers* ou à *Gand*. Je n'ai pu vous écrire de *Roterdam*, & *Lefevre* s'eſt chargé de vous donner des nouvelles; je pars ſans vous voir, ma chere, & le chagrin dont je ſuis rongé actuellement, eſt auſſi grand que mon amour. Je vous laiſſe dans la ſituation la plus cruelle; je connois tous vos malheurs mieux que vous, & je les regarde comme les miens, d'autant plus que vous les méritez moins. Si la certitude d'être aimé peut ſervir de quelque conſolation, nous devons un peu nous conſoler tous deux; mais que nous ſervira le bonheur de nous aimer ſans celui de nous voir; c'eſt alors que je pourrois

avec raiſon me regarder comme le plus heureux de tous les hommes : j'aime votre vertu autant que vous ; n'ayez aucun ſcrupule ſur le retour que vous devez à ma tendreſſe, je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes. N'allez pas changer de réſolution, vous en ſeriez cruellement punie, en reſtant dans le Pays où vous êtes. Le déſir que j'ai de vous procurer le ſort que vous méritez, me force à vous parler ainſi ; quelque part que je ſois, je paſſerai des jours bien triſtes, ſi je les paſſe ſans vous ; mais je menerai une vie bien plus miſérable, ſi la ſeule perſonne que j'aime reſte dans le malheur ; je crois que vous avez pris une ferme réſolution que rien ne peut changer : l'honneur vous engage à quitter la *Hollande* : que je ſuis heureux que l'honneur ſe trouve d'accord avec l'amour ! écrivez-moi à *Paris* à mon adreſſe tous les ordinaires ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont ; ne manquez pas à m'envoyer dans la premiére lettre que

vous m'écrirez une autre lettre s'adressant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami & non comme à un amant; vous y ferez succinctement la peinture de tous vos malheurs; que votre vertu y paroisse dans tout son jour sans affectation : enfin servez-vous de tout votre esprit pour m'écrire une lettre que je puisse montrer à ceux à qui je serai obligé de parler de vous; que notre tendresse cependant ne perde rien à tout cela; & si dans cette lettre dont je vous parle, vous ne me parlez que d'estime, marquez-moi dans l'autre tout l'amour que le mien mérite; sur-tout informez-moi de votre chere santé, pour laquelle je tremble; vous aurez besoin de toute votre force pour soutenir les fatigues du voyage sur lequel je compte, & il faudra, ou que M. votre pere soit aussi fou que M. B... ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez; mais je me fais déja les idées les plus agréables du monde de votre séjour à *Paris*. Vous seriez bien cruelle envers vous & envers moi si vous

trompiez mes eſpérances : mais non, vous n'avez pas beſoin d'être fortifiée dans vos bons ſentiments, & au regret près d'être ſéparé de vous de quelque temps, je n'ai point à me plaindre. La premiere choſe que je ferai en arrivant à *Paris*, ce ſera de mettre le Pere *Tournemine* dans vos intérêts; enſuite je rendrai vos lettres; je ſerai oblige d'expliquer à mon pere le ſujet de mon retour, & je me flatte qu'il ne ſera pas tout-à-fait fâché contre moi, pourvu qu'on ne l'ait point prévenu : mais quand je devrois encourir toute ſa colere, je me croirai toujours trop heureux, lorſque je penſerai que vous êtes la perſonne du monde la plus aimable, & que vous m'aimez. Je n'ai point paſſé dans ma petite vie de plus doux moments que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendreſſe; continuez-moi ces ſentiments autant que je les mériterai, & vous m'aimerez toute votre vie. Cette lettre-ci vous viendra, je crois, par *Gand* où nous devons aborder : nous avons un beau temps & un bon vent,

& par-dessus cela de bon vin, & de bons pâtés, de bons jambons, & de bons lits; nous ne sommes que nous deux, M. de M*** & moi dans un grand Yacht : il s'occupe à écrire, à manger, à boire & à dormir, & moi à penser à vous : je ne vous vois point, & je vous jure que je ne m'apperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté & d'un homme d'esprit. Ma chere Olympe me manque, mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même; n'allez pas prendre pourtant exemple sur moi; ne vous affligez point, & joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer, celle de me faire espérer que je vous verrai bientôt : encore un coup, écrivez-moi tous les ordinaires; & si vous êtes sage, brûlez mes lettres, & ne m'exposez point une seconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi; ne vous exposez point aux fureurs de votre mere; vous savez de quoi elle est capable. Hélas! vous ne l'avez que

trop expérimenté ; dissimulez avec elle, c'est le seul parti qu'il y a à prendre : dites, ce que j'espere que vous ne ferez jamais, dites que vous m'avez oublié ; dites que vous me haïssez, & aimez-m'en davantage ; conservez votre santé & vos bonnes intentions. Plût au Ciel que vous fussiez déja à *Paris* : ah ! que je me récompenserois bien alors de notre cruelle séparation ! Ma chere, vous aurez toujours en moi un véritable amant & un véritable ami ; qu'on est heureux quand on peut unir ces deux titres qui sont garants l'un de l'autre. Adieu, mon adorable Maîtresse, écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma lettre, & adressez la vôtre à *Paris* ; sur-tout ne manquez pas à m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci ; rien n'est plus essentiel. Je crois que vous êtes à présent en état d'écrire ; & comme on se persuade ce qu'on souhaite, je me flatte que votre santé est rétablie. Hélas ! votre maladie m'a privé du plaisir de recevoir de vos nouvelles ; réparons vîte le temps perdu. Adieu,

mon cher cœur, aimez-moi autant que je vous aime : ſi vous m'aimez, ma lettre eſt bien courte. Adieu, ma chere Maîtreſſe, je vous eſtime trop pour ne vous pas aimer toujours. AROUET.

Onzieme Lettre du même.

Ce Jeudi matin 28 Décembre 1713.

JE ſuis parti de la *Haye* avec M. de M*** ce Lundi dernier à huit heures du matin; nous nous embarquâmes à *Roterdam*, où il me fut abſolument impoſſible de vous écrire. Je chargeai *Lefevre* de vous inſtruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'*Anvers*, où j'attendois une de vos lettres, nous prîmes celle de *Gand*. Je mis donc à *Gand* une lettre pour vous à la Poſte, à l'adreſſe de Madame *Santoc de Maiſan*. J'arrivai à *Paris* la veille de Noël. La premiere choſe que j'ai faite, a été de voir le Pere *Tournemine*. Ce Jéſuite m'avoit écrit à la *Haye* le jour que j'en partis : il fait agir pour vous M. l'Evê-

que d'*Evreux*, votre parent ; je lui ai remis entre les mains vos trois lettres, & on dispose actuellement M. votre pere à vous recevoir bientôt ; voilà ce que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuellement. A peine suis-je arrivé à *Paris*, que j'ai appris que M. L*** avoit écrit à mon pere, contre moi, une lettre sanglante ; qu'il lui avoit envoyé les lettres que Madame votre mere lui avoit écrites, & qu'enfin mon pere a une lettre de cachet pour me faire enfermer ; je n'ose me montrer : j'ai fait parler à mon pere ; tout ce qu'on a pu obtenir de lui, a été de me faire embarquer pour les Isles ; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout, depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; je ne sais si vous vivez & si vous ne vivez point bien malheureusement ; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon pere, & que votre lettre n'ait été ouverte par lui : dans de si cruelles circonstances, je ne dois

dois point me présenter à Messieurs vos parents ; ils ignoreront tous que c'est par moi que vous revenez en *France*, & c'est actuellement le P. *Tournemine* qui est entierement chargé de votre affaire ; vous voyez à present que je suis dans le comble du malheur, & qu'il est absolument impossible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous ; vous voyez d'un autre côté qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuse, vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que vous aurez reçu les ordres de M. votre pere ; vous serez aux Nouvelles-Catholiques avec Madame *Constantin* ; il vous sera aisé de vous faire cherir de toute votre famille, & de gagner entiérement l'amitié de M. votre pere, & de vous faire à *Paris* un sort heureux. Vous m'aimez, ma chere... vous savez combien je vous aime, certainement me tendresse mérite du retour ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans votre bien-être : je me suis plongé, pour vous rendre heureu-

ſe, dans le plus grand des malheurs ; vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes, pour cela revenez en France rendez-vous heureuſe vous-même, alors je me croirai bien récompenſé, je pourrai en un jour me raccommoder entiérement avec mon pere, alors nous jouirons en liberté du plaiſir de nous voir ; je me repreſente ces moments heureux comme la fin de tous nos chagrins, & comme le commencement d'une vie douce & aimable, telle que vous devez la mener à *Paris* Si vous avez aſſez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, & pour vous obſtiner à reſter en *Hollande*, je vous promets bien ſûrement que je me tuerai à la premiere nouvelle que j'en aurai ; dans le triſte état où je ſuis, vous ſeule pouvez me faire aimer la vie : mais hélas ! je me parle - ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuſe que moi ; je crains tout pour votre ſanté, je crains tout de votre mere, je me forme là-

dessus des idées affreuses ; au nom de Dieu éclaircissez-moi : mais, hélas ! je crains même que vous ne receviez point ma lettre ; ah ! que je suis malheureux, mon cher cœur, & que mon cœur est livré à une profonde & juste tristesse ! Peut-être m'avez-vous écrit à *Anvers* ou à *Bruxelles* ; peut-être m'avez-vous écrit à *Paris* : mais enfin depuis trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles ; écrivez-moi tout le plutôt que vous pourrez, à M. du *Tilly*, rue *Maubué*, à la rose rouge. Ecrivez-moi une lettre bien longue, qui m'instruise sûrement de votre situation. Nous sommes tous deux bien malheureux, mais nous nous aimons ; une tendresse mutuelle est une consolation bien douce ; jamais amour ne fut égal au mien, parce que personne ne mérita jamais mieux que vous d'être aimée ; si mon sincere attachement peut vous consoler, je suis consolé moi-même. Une foule de réflexions se présente à mon esprit ; je ne puis les mettre sur le papier ; la tristesse, la

crainte, l'amour m'agitent violemment; mais j'en reviens toujours à me rendre le ſecret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, & cela me ſert beaucoup à me faire ſupporter mes chagrins; je me ſuis fait un vrai devoir de vous aimer, je remplirai ce devoir toute ma vie; vous n'aurez jamais aſſez de cruauté pour m'abandonner, ma chere.... Ma belle Maîtreſſe, mon cher cœur, écrivez-moi bientôt, ou plutôt ſur le champ: dès que j'aurai vu votre lettre, je vous manderai mon ſort; je ne ſais pas encore ce que je deviendrai, je ſuis dans une incertitude affreuſe; ſur-tout, je ſais ſeulement que je vous aime: ah! quand pourrai-je vous embraſſer, mon cher cœur. AROUET.

Douzieme Lettre du même.

DEPUIS que je ſuis à *Paris* j'ai été moi-même à la grande Poſte tous les jours, afin de retirer vos lettres, que je craignois qui ne tombaſſent entre les

mains de mon pere ; enfin je viens d'en recevoir une ce Mardi au ſoir 2 Janvier : elle eſt datée de la *Haye* du 28 Décembre, & j'y fais réponſe ſur le champ. J'ai baiſe mille fois cette lettre, quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour ; il ſuffit qu'elle vienne de vous pour qu'elle me ſoit infiniment chere : je vous prouverai pourtant, par ma réponſe, que je ne ſuis pas ſi poli que vous le dites ; je ne vous appellerai point Madame, comme vous m'appellez Monſieur ; je ne puis vous appeller que ma chere ; ſi vous vous plaignez de mon peu de politeſſe, vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour. Comment pouvez-vous ſoupçonner cet amour, qui ne finira qu'avec moi ? & comment pouvez-vous me reprocher ma négligence ? Ce ſeroit bien à moi à vous gronder, puiſqu'auſſi bien je renonce à la politeſſe, ou plutôt je ſuis bien malheureux que vous n'ayez pas reçu deux lettres que je vous écrivis, l'une de *Gand* & l'autre de *Paris* ; ne feriez-vous point

vous-même aſſez négligente pour n'avoir point retiré ces lettres ; ſi vous les avez vues, vous condamnerez bien vos reproches & vos ſoupcons ; vous y aurez lu que je ſuis plus malheureux que vous, & que je vous aime plus que vous ne m'aimez ; vous aurez appris que M. Ch. écrivit à mon pere, déja irrité contre moi, une lettre telle qu'il n'en écriroit point contre un ſcélérat. J'arrivai à *Paris* dans le temps que, ſur la foi de cette lettre, mon pere avoit obtenu une Lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir déshérité. Je me ſuis caché pendant quelques jours, juſques à ce que mes amis l'ayent un peu appaiſé, c'eſt-à-dire l'ayent engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux Iſles avec du pain & de l'eau ; voilà tout ce que j'ai pu obtenir de lui, ſans avoir pu même le voir. J'ai employé les moments où j'ai pu me montrer en Ville, à voir le Pere *Tournemine*, & je lui ai remis les lettres dont vous m'avez chargé : il engage l'Evêque d'*Evreux*

dans vos intérêts : pour moi je me donnerai bien de garde que votre famille puiſſe ſeulement ſoupçonner que je vous connois, cela gâteroit tout, & vous ſavez que votre intérêt ſeul me fait agir : je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à la *Haye*; c'eſt cette imprudence qui ſera cauſe de bien des maux; mais enfin cette faute eſt faite, & l'excuſe peut ſeule la réparer; je vous ai déja dit dans mes lettres, que la conſolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins; nous avons l'un & l'autre trop beſoin de conſolation, pour ne nous pas aimer toujours : il viendra peut-être un temps où nous ſerons plus heureux, c'eſt-à-dire où nous pourrons nous voir; cédons à la néceſſité, & écrivons-nous bien réguliérement, vous à M. du *Tilly*, rue Maubué, à la roſe rouge, & moi à Madame *Bonet*; je vous donnerai peut-être bientôt une autre adreſſe pour moi; car je crois que je partirai inceſſamment pour

Breſt ; ne laiſſez pas pourtant de m'écrire à *Paris* ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regardent ; mandez-moi vos ſentiments ſur-tout, & ſoyez perſuadée que je vous aimerai toujours, ou je ſerai le plus malheureux de tous les hommes. Vous ſavez bien, ma chere Olympe, que mon amour n'eſt point du genre de celui de la plûpart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche & leur vanité ; regardez-moi comme un amant, mais regardez-moi comme un ami véritable. Ce mot renferme tout ; l'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur, ſi vous me croyez ; je vous demande pour prix de ma tendreſſe une lettre de huit pages écrites menu ; j'oubliois à vous dire que les deux que vous n'avez point reçues, ſont à l'adreſſe de Madame *Santoc de Maiſan*, à la *Haye* ; écrivez-moi ſur le champ, afin que ſi vous avez quelques ordres à me donner, votre lettre me trouve encore à *Paris*, prêt à les exécuter ; je me réſerve comme

vous à vous mander certaines choſes, lorſque j'aurai reçu votre reponſe. Adieu, ma belle Maîtreſſe, aimez un peu un malheureux amant qui voudroit donner ſa vie pour vous rendre heureuſe; adieu, mon cœur. AROUET.

Treizieme Lettre du même.

A Paris ce 20 Janvier 1714.

J'AI reçu. ma chere.... votre lettre du premier de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie : il ne me manquoit plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur; & comme un mal ne vient jamai ſeul, les embarras où je me ſuis trouvé m'ont privé du plaiſir de vous écrire la ſemaine paſſée; vous me demanderez quel eſt cet embarras, c'étoit de faire ce que vous m'avez conſeillé : je me ſuis mis en penſion chez un Procureur, afin d'apprendre le métier de Robin, auquel mon pere me deſtine, & je crois par-

là regagner ſon amitié. Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prieres, puiſque j'obéis ſi bien à vos ordres; me voilà fixé à *Paris* pour long-temps : eſt-il poſſible que j'y ſerai ſans vous ? ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaiſir; je regarde votre intérêt plus que ma ſatisfaction, & je crois que vous en êtes bien perſuadée; ſongez par combien de raiſons la *Hollande* doit vous être odieuſe. Une vie douce & tranquille à *Paris* n'eſt-elle pas préférable à la compagnie de Madame votre mere : & des biens conſidérables dans une belle Ville, ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à la *Haye* ? Ne vous piquez pas là-deſſus de ſentiments que vous nommez héroïques; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être aſſez fort pour faire commettre une mauvaiſe action; mais auſſi le déſintéreſſement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne, lorſqu'on y trouve ſon compte; croyez-moi, vous méritez d'être heureuſe,

vous êtes faite pour briller par-tout ; on ne brille point ſans biens, & on ne vous blâmera jamais lorſque vous jouirez d'une bonne fortune & vos calomniateurs vous reſpecteront alors ; enfin vous m'aimez, & je ne ſerois pas retourné en *France*, ſi je n'avois cru que vous me ſuivriez bientôt ; vous me l'avez promis, & vous qui avez de ſi beaux ſentiments, vous ne trahirez pas vos promeſſes ; vous n'avez qu'un moyen pour revenir ; M. le *Normand*, Evêque d'*Evreux*, eſt je crois votre couſin ; écrivez-lui, & que la Religion & l'amitié pour votre famille ſoient vos deux motifs auprès de lui ; inſiſtez ſur-tout ſur l'article de la Religion ; dites-lui que le Roi ſouhaite la converſion des *Huguenots*, & qu'étant un Miniſtre du Seigneur, & votre Parent, il doit, par toutes ſortes de raiſons, favoriſer votre retour : conjurez-le d'engager M. votre pere dans un deſſein ſi juſte ; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une Communauté, non comme Religieuſe pour-

tant, je n'ai garde de vous le conſeiller : ne manquez pas à le nommer *Monſeigneur*. Vous pouvez adreſſer votre lettre à Monſeigneur l'Evêque d'*Evreux* en *Normandie* ; je vous manderai le ſuccès de la lettre, que je ſaurai par le Pere *Tournemine* : que je ſerois heureux, ſi après tant de traverſes, nous pouvions nous revoir à *Paris* ! le plaiſir de vous voir répareroit mes malheurs ; & ſi ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes ſûre d'être conſolée : en vérité, ce n'eſt qu'en tremblant que je ſonge à tout ce que vous avez ſouffert, & j'avoue que vous avez beſoin de conſolation ; que ne puis-je vous en donner en vous diſant que je vous aimerai toute ma vie ! Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'Evêque d'*Evreux*, & cela le plutôt que vous pourrez : mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie, & écrivez-moi à M. de *Saint Fort*, chez M. *Alain*, Procureur au Châtelet, rue Pavé Saint *Bernard*. Adieu, ma chere... vous ſavez que je vous aimerai toujours.
AROUET.

Quatorzieme

Quatorzieme Lettre du même.

MA chere .... toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu mes lettres; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait ſur vous ce qu'il ne peut pas faire ſur moi; & comme je vous aime toujours, je me perſuade que vous m'aimez encore : éclairciſſez-moi donc de deux choſes; l'une, ſi vous avez reçu mes deux dernieres lettres, & ſi je ſuis encore dans votre cœur : mandez-moi ſur-tout ſi vous avez reçu ma derniere que je vous écrivis le 20 Janvier, dans laquelle il étoit parlé de l'Evêque d'*Evreux*, & d'autres perſonnes dont j'ai hazardé les noms; mandez-moi quelque choſe de certain par votre réponſe à cette lettre; ſur-tout inſtruiſez-moi, je vous conjure, de l'état de votre ſanté & de vos affaires : adreſſez votre Lettre à M. le Chevalier de *Saint Fort*, chez M. *Alain*, près les dégrés de la Place

Maubert. Que votre lettre ſoit plus longue que la mienne ; je trouverai toujours plus de plaiſir à lire une de vos lettres de quatre pages, que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes. A Paris le 10 Février 1714. AROUET.

Il me ſemble, Madame, que ces quatorze Lettres groſſiſſent aſſez mon paquet, & qu'il eſt à propos de vous laiſſer faire vos réflexions là-deſſus, & de vous laiſſer, comme on dit, ſur la bonne bouche ; ainſi je vous ſouhaite le bon ſoir, & ſuis votre, &c. *A Utrecht ce.*

LETTRE CVII.

VOUS m'avez fait bien du plaiſir, Madame, en m'envoyant les Lettres de M. *Arouet.* Il eſt vrai, comme je vous l'ai marqué, qu'on eſt ici fort curieux de ſes Ouvrages ; il eſt vrai

auſſi, comme vous me le marquez, que celui ci eſt plus conſidérable que celui dont je vous ai fait part, parce qu'il regarde perſonnellement cet Auteur; du reſte, je ne vous dirai point s'il excelle mieux dans le ſtyle épiſtolaire que dans le poétique; il ne me convient point d'en juger, ni de décider ſur les ouvrages d'eſprit: mais il me ſemble que quoiqu'on n'ait pas beſoin de diſpenſe d'âge pour être aggrégé dans la confrérie des amants, le rôle d'amoureux que M. *Arouet* a joué en *Hollande*, & qui eſt ſoutenu dans ſes Lettres, ne lui convient pas mieux que la charge qu'il a uſurpée ſur le *Parnaſſe*, où il prétend régler les rangs; je doute même qu'il ait été véritablement amoureux; il eſt un certain âge où l'eſprit rempli de toutes les belles choſes qu'on a lues, on s'en fait une ſi forte application qu'on voudroit preſque acheter, aux dépens de toutes les peines des *Amadis*, le plaiſir de pouvoir s'en plaindre auſſi éloquemment, & de les déplorer de mê-

me, & je vous avoue que toutes les plaintes redoublées de M. *Arouet*, cet abîme de malheurs dans lequel il prétend que sa belle se trouve plongée, par la barbarie d'une mere cruelle & dénaturée, qu'il faut abandonner au plus vîte, pour aller sous sa conduite à lui, & à la faveur des rayons de la Lune courir les champs en plein minuit : tout cela, dis-je, semble annoncer un péril éminent, & préparer à voir la scene ensanglantée ; & l'on est tout étonné de voir qu'il en est là-dessus comme de la montagne qui enfanta la souris, & que tout le crime de cette mere, de laquelle il faut se défier comme de sa plus mortelle ennemie, qu'on appelle monstre aux cent yeux, &c. tout son crime, dis-je, c'est de s'opposer à des irrégularités & à des démarches scabreuses, auxquelles le Public pourroit donner une mauvaise interprétation, & & d'être cause par son peu de complaisance là-dessus, qu'on se donne mille peines pour tâcher de faire ces mêmes démarches à son insu : car on aime

encore mieux s'expoſer à toutes ſortes de fatigues, & à encourir le blâme du Public, que de s'empêcher de les faire, & d'écouter là-deſſus la raiſon & la bienſéance. En vérité, cette mere eſt bien incommode & bien impolie de les expoſer à toutes ces peines par une ſévérité à contre-temps : ne ſait-elle pas bien que dans les Républiques les volontés ſont libres ? & ne devroit-elle point mettre la bride ſur le cou de ſa fille ; & au lieu de la faire coucher tendrement dans ſon ſein, lui dreſſer un lit dans une galerie pareille à celle où couchoit la fille de *Meſſire Varambon*, afin qu'elle fût plus libre pour s'aller promener & compter les étoiles avec notre Poëte, ſans être obligée de ſe lever pour cela d'auprès d'elle ſans bruit & à tâtons. Encore un coup, c'eſt une cruauté inſupportable, & je dirai comme Brigantin dans le port de mer : *vous voyez bien que les parents ont tort*. Cette impertinente mere avoit bien tort auſſi, lorſque ſa fille étoit malade, d'empêcher par ſes tendres

ſoins & par ſon aſſiduité à la ſervir, que notre amoureux Poëte ne pût coller ſa bouche ſur celle de cette belle & mouiller ſes belles mains de ſes larmes ; oui, cela fait fendre le cœur, & c'eſt-là une bien méchante mere, auſſi eſt-elle bien maltraitée dans ces Lettres, où M. *Arouet* prouve bien ce qu'il dit, qu'avec beaucoup d'eſprit on peut être encore bien loin de la perfection : car en traitant la mere de ſa Maîtreſſe de la maniere dont il la traite, il faut, de deux choſes l'une, ou qu'il croie faire plaiſir à cette belle, auquel cas il lui croit un bien mauvais cœur, & marque ne l'avoir guere bon lui-même, en s'attachant à une perſonne ſi dénaturée ; ou s'il prétend que ſa maîtreſſe ait les ſentiments qu'une fille bien née doit avoir pour ſa mere, comment ne craint-il point de lui déplaire, en lui en parlant d'une maniere ſi indigne ? Ainſi on ne peut pas diſconvenir qu'il ne péche, ou dans le fond, ou dans la forme : mais, encore un coup, je n'ai garde de m'ériger en critique,

& moins encore de décider en matiere d'esprit. Il me paroît qu'il y en a beaucoup dans les Lettres en question ; j'y ai remarqué le style des Lettres Portugaises, & plusieurs traits de celles d'*Héloïse & d'Abailard*, sur-tout cette maniere d'exagérer les malheurs & les besoins qu'on a de se consoler mutuellement l'un l'autre, par une tendresse & une constance mutuelles. Enfin cette confiance avec laquelle on dit d'une maniere affirmative, *nous nous aimons*, quoique naturellement on ne doive pas si fort s'assurer des sentiments d'autrui, & sur-tout cet air de triomphe avec lequel on défie tous les malveillants, en disant, *on est maître de m'ôter la vie, mais non pas de m'ôter mon amour* ; tout cela, dis-je, me paroit un peu copié d'après les Lettres Portugaises, ou d'après *Héloïse* : mais comme il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, & qu'on dit que les beaux esprits se rencontrent ordinairement, il se peut fort bien que les Auteurs de ces Lettres anciennes

& modernes se soient rencontrés dans le choix de leurs expressions, quoique leurs lettres ayent été écrites dans des cas bien différents, puisqu'il n'est question ici ni du triste sort d'*Abailard*, ni de tous les malheurs d'*Héloïse*, & qu'il me semble, encore un coup, qu'une mere qu'on trompe & qu'on travaille à tromper encore davantage, ne devroit pas être traitée aussi indignement qu'elle l'est dans des lettres écrites à sa propre fille, à laquelle on devoit, si elle avoit le cœur bien placé, faire très-mal sa cour en lui parlant sur ce ton-là de sa mere : il vaudroit bien mieux, si on vouloit se plaindre, que ce fût de ce qu'on est obligé de causer du chagrin à une personne, qui étant aussi proche qu'elle l'est de celle que l'on adore, ne peut qu'être très-chere à son amant, & il y auroit-là un beau champ pour exagérer le pouvoir de l'amour sur la nature & sur les sentiments de générosité ; cela seroit, ce me semble, plus intéressant : car un coupable, qui s'accuse lui-mê-

me, excite la compaſſion au lieu d'exciter la colere, & nous ne ſaurions nous empêcher de plaindre ces illuſtres criminels de l' Antiquité, en liſant les combats qu'ils ont ſoutenus avant de tomber dans le crime, tout comme on ſent une ſecrete horreur pour ceux qui s'y livrent ſans remords. Vous me direz, peut-être, que je donne ici dans le défaut que j'ai d'abord condamné, & que j'exagere à mon tour, en parlant du crime, comme s'il s'agiſſoit ici de *Médée* ou de *Phedre* ou de quelqu'autre cas pareil: mais je vous répondrai, que ſéduire une fille eſt déja un crime, qui pourtant ayant l'amour pour excuſe, eſt moins grand que celui de chercher à étouffer les ſentiments de la nature dans le cœur de cette fille, en lui inſpirant de la haine pour ſa mere, en la faiſant regarder comme un redoutable ennemi, & en s'applaudiſſant de tout cela, comme de l'action du monde la plus méritoire, & la plus propre à mettre le Ciel & la Terre dans leurs in-

térêts. Je voudrois bien ſavoir ſi le Prélat & les autres perſonnes, auxquels on ſe promet ſi fort d'en donner à garder, & ſur la protection deſquels on compte ſi fort, auront donné dans le panneau que ce petit Miſſionnaire ſans barbe croit leur avoir ſi adroitement tendu, dans les trois lettres qu'il dicte à ſa belle, à qui il recommande ſur-tout de paroître fort déſireuſe d'embraſſer la Religion Catholique, & de ſe conformer aux volontés du Roi, afin d'engager par-là la Cour & l'Egliſe dans ſes intérêts. Voilà ce qu'on appelle être politique, pour ne pas dire hypocrite; mais il ne me paroît pas que ces fineſſes ayent ſervi de beaucoup; & la maniere dont notre ſcribe a été accueilli en arrivant à *Paris*, ſemble ne lui préſager rien de bon. Au reſte, Madame, quoique dans toutes les remarques que je fais ſur ces lettres, il ne ſoit point queſtion de ſon eſprit, dont il ne me convient pas de juger, & que je ne ſois ſcandaliſée que de la maniere dont il

parle à une fille de ſa propre mere, & cela en cherchant à plaire à cette même fille, & en lui perſuadant de tout quitter pour le ſuivre, je vous ſupplie pourtant de brûler cette Lettre; car on dit qu'il ne faut jamais s'attirer ni Poëtes ni Orateurs à dos, & je n'aimerois point qu'on m'allât loger dans le bourbier, quoique pourtant la compagnie de M. de la *Motte* devroit faire ſupporter l'incommodité d'un pareil logement : mais c'eſt aſſez parlé de gens qui ne font pas leur devoir; il eſt temps de nous mettre des exemples de vertu devant les yeux, duſſions-nous les aller chercher par de-là les mers, & remonter pour cela juſques aux ſiecles paſſés. Il eſt triſte que nous ne puiſſions pas en trouver de nos jours & dans notre Patrie : mais voici ce que j'ai lu depuis peu dans un Auteur digne de foi, & ce que je crois que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de lire.

La Comtesse de Salisbury, ou la Vertu couronnée.

L'ANGLETERRE, Pays de tout temps fécond en Héros & en Héroïnes, nous fournit un exemple de vertu qu'il est bon de proposer pour modele. *Edouard*, Roi d'Angleterre, peré de ce fameux *Edouard*, qui sous le nom de Prince de *Galles*, vainquit les François près de Poitiers & prit le Roi *Jean* prisonnier, *Edouard*, dis-je, Pere de cet *Edouard* qu'il avoit eu de son premier mariage avec la Fille du Comte de *Hainaut*, eut à soutenir une longue guerre, non-seulement contre les François, mais encore les Ecossois ses voisins, qui le voyant occupé, tâcherent de se rendre maîtres d'une partie de ses Etats; ce qui obligea le Roi à envoyer le Capitaine Guillaume de *Montague*, avec un corps de Troupes considérable, pour veiller à la sûreté de ses frontieres. *Montague* y pourvut suffisamment, repoussa les Ennemis, fortifia

fia *Rosambure*, & mérita par mille belles actions, le titre de Comte de *Salisbury*, que Sa Majesté lui donna, joignant à cette récompense celle de le marier avec la fille de son premier Ministre, qui étoit une des plus belles personnes de sa Cour. Quelques jours après son mariage, le Roi l'envoya en *Flandres* avec le Comte de *Suffort*. Ce voyage n'eut pas un succès heureux, car les deux Comtes furent pris par les François & conduits en *France*; & ce qu'il y eut encore de fâcheux, c'est que les Ecossois profitant de ce malheur, sachant que le Comté de *Salisbury* étoit sans défense, coururent promptement l'assiéger, & mirent une Armée sur pied, avec laquelle ils prétendoient pénétrer bien avant dans l'*Angleterre*: mais ils furent obligés de décompter, car le Comte avoit laissé les choses en si bon état & donné de si bons ordres en partant, que la Garnison les repoussa avec une perte considérable. Le Roi, qui fut en même-temps averti de cette irruption, partit avec une Armée pour

venir au ſecours de la Place, & eut le plaiſir d'apprendre en chemin que le ſiege étoit levé, & que ſon ſecours n'étoit plus néceſſaire. Cependant, comme Sa Majeſté étoit déja aſſez proche, Elle ne voulut point retourner ſur ſes pas, ſans voir la Comteſſe de *Salisbury*, & lui faire compliment ſur l'alarme que les Ecoſſois lui venoient de donner : mais, hélas ! que cette politeſſe lui coûta cher ! La *Comteſſe* avertie de l'honneur que le Roi lui vouloit faire, & du deſſein qu'il avoit eu de la ſecourir, vint au-devant de ce Prince, ſuivie de ſes Dames, & eſcortée par les vaillants hommes qui l'avoient ſi bien defendue. Elle avoit eu ſoin de ſe parer de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & cette parure, jointe à la joie d'avoir échappé au péril dont elle avoit été menacée, donnoit un nouvel éclat à ſa beauté, qu'un air de modeſtie & de pudeur relevoit ſur-tout infiniment. Ce fut ainſi qu'elle ſe préſenta aux yeux d'*Edouard*, qui la trouva plus belle que tout ce qu'il avoit jamais vu,

& bien plus redoutable que ne l'auroient été les François & les Ecossois, quand même ils auroient joint toutes leurs forces ensemble; & qui, après les premieres civilités, lui dit, de l'air du monde le plus gracieux : je crois, Madame, que sans armer tous ces braves gens qui vous ont si vaillamment défendue, il vous auroit suffi de vous placer sur les remparts du Château; vos ennemis respectant vos charmes, n'auroient jamais osé l'attaquer, & vous auriez du moins fait plus d'impression sur leurs cœurs que leurs armes n'en auroient fait sur la Place. Sire, répondit alors la *Comtesse* en rougissant, je ne crois pas que j'eusse été fort en sûreté dans l'endroit où Votre Majesté trouve que j'aurois dû me placer, & la maniere dont les *Ecossois* ont battu pendant plus de douze heures ce Château, dans lequel ils savoient que j'étois, marque bien qu'ils avoient dépouillé tout sentiment d'humanité, & que je n'avois rien à attendre de leur courtoisie. Le Roi connut par cette ré-

ponſe de la *Comteſſe*, qu'elle étoit bien aiſe de tourner la converſation d'un autre côté que de celui de la galanterie ; ainſi, admirant ſa ſageſſe, & ne voulant pas lui faire de la peine : allons, lui dit-il, Madame, allons au Château voir les bréches que nos ennemis y ont faites, où il ſera peut-être plus aiſé de remédier, qu'à celles dont je vois bien que vous ne voulez pas vous appercevoir. La *Comteſſe* avoit fait préparer un magnifique repas, qui fut ſervi dès que Sa Majeſté eut mis pied à terre, mais duquel ce Monarque ne mangea preſque point, tant il étoit occupé du mérite de cette belle, & des combats que cette paſſion naiſſante livroit à ſon cœur : car outre qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à gagner celui de la *Comteſſe*, il trouvoit même que la générosité lui défendoit de l'attaquer, & de ſe ſervir de ſon autorité pour ſéduire la femme d'un homme, dont les ſervices méritoient une toute autre récompenſe, & qui étoit actuellement dans les fers de ſes Ennemis. Irai-je

aggraver ſes peines, diſoit-il en lui-même, en lui ôtant la ſeule choſe qui peut les adoucir ? Non, je ne puis y conſentir; la vertu de la *Comteſſe* doit, dans cette occaſion m'aider à rappeller la mienne, & me fortifier contre l'impreſſion que ſes charmes ont fait ſur mon cœur. Il en étoit là, lorſque la *Comteſſe*, ſurpriſe de ſa rêverie, & chagrine de ce qu'il ne mangeoit pas, s'imaginant que c'étoit peut être parce que le régal n'étoit pas à ſon goût, lui en fit des excuſes, & lui dit d'un air modeſte & déconcerté, qu'elle avoit fait de ſon mieux; mais que n'étant pas accoutumée à avoir un ſi grand Monarque à ſa table, Sa Majeſté devoit avoir la bonté de l'excuſer, ſur-tout dans un temps où les déſordres d'un Siege en avoient beaucoup cauſé dans ſon eſprit & dans ſa maiſon. Ce n'eſt pas-là ce qui me fait de la peine, répondit le Roi en ſoupirant; c'eſt du déſordre de mon cœur, ajouta-t-il à demi bas, dont je dois me plaindre. *La Comteſſe*, peu accoutumée aux diſcours de

galanterie, n'entendit point ce que celui-là vouloit dire, & croyant que le Roi étoit indigné de l'entreprise que les Ecossois avoient osé tenter, lui représenta humblement que Sa Majesté devoit oublier cette injure, se contenter de sa victoire, & se réjouir de ce qu'elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang. Ah ! Madame, dit le Roi en quittant la table, & en conduisant la *Comtesse* près d'une fenêtre, je n'y puis plus tenir, ma vertu est à bout ; elle a assez combattu contre le mal que je souffre, & auquel vous seule pouvez remédier. Ah ! Sire, s'écria cette belle Dame toute éperdue, croyant qu'effectivement le Roi sentoit quelque vive douleur, que Votre Majesté m'apprenne promptement son mal, & s'il ne faut que mon sang pour la soulager, je suis prête à le donner jusques à la derniere goutte, pour la conservation de mon Souverain, de mon Bienfaiteur & de mon Libérateur. Il n'est pas question de votre sang, répondit le Roi avec précipitation, il m'est trop cher pour

que je voulusse l'exposer à être versé, ni votre personne au moindre péril ; il ne s'agit que de votre pitié ; & s'il est vrai que vous souhaitiez ma conservation, il faut qu'un peu de tendresse répare le mal que vos yeux m'ont fait ; la générosité même vous y engage. Je suis venu ici pour vous défendre contre des audacieux qui avoient osé vous attaquer, & pour prix de ma bonne volonté & de mes services, je me trouve moi-même défait & vaincu par la force de vos charmes ; cela n'est-il point contre le droit des gens, & ne devriez-vous pas un peu mieux ménager un Prince auquel vous croyez avoir quelque obligation, & qui a toujours regardé votre famille avec distinction ? Mais enfin, puisque le mal est fait, n'est-il pas naturel que je remonte jusques à sa cause, pour y trouver du remede ; & pourriez-vous avoir la cruauté de me le refuser, sachant que ma vie en dépend ? Il auroit pu continuer encore long-temps sur le même ton, & la *Comtesse* étonnée n'auroit pas songé à

l'interrompre, s'il ne se fût interrompu lui-même, pour lui dire d'un air passionné : eh quoi ! Madame, vous ne répondez point ; prononcez, s'il vous plaît, car c'est de votre belle bouche que j'attends l'arrêt de ma vie ou de ma mort ; & c'est votre oui ou votre non qui doit en décider. J'avoue, Sire, dit alors la *Comtesse*, que le discours de Votre Majesté me cause une si grande surprise, que ne sachant comment la bien marquer, je n'ai pu prendre d'autre parti que celui du silence, que je garderois encore si Votre Majesté ne m'ordonnoit de le rompre. Non, Sire, je ne puis revenir de mon étonnement : quoi ! se peut-il que dans un même jour vous vouliez mêler tant d'outrage à tant de bonté, & me faire acheter aux dépens de mon honneur, celui que je reçois de la visite que Votre Majesté a bien voulu me faire ? Avez-vous oublié, Sire, combien ma famille vous a toujours été dévouée, & votre grand cœur vous permet-il de songer à séduire l'épouse

d'un homme qui eſt actuellement dans les fers de vos Ennemis ? Ah ! laiſſez-moi pleurer la perte de ſa liberté : laiſſez-moi pleurer ſon abſence, ſans aggraver ma douleur par des propoſitions, que je n'écouterois pas avec la même modération, ſi tout autre que mon Souverain avoit oſé me les faire. Cependant, Sire, tout Souverain que vous êtes, votre pouvoir eſt limité, & puiſque Votre Majeſté me demande une réponſe poſitive, j'aurai l'honneur de lui dire, ſans ſortir du reſpect que je lui dois, qu'Elle peut ſi Elle veut, m'ôter la vie, & me priver de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable ; mais qu'Elle ne pourra jamais me faire perdre cette innocence, ſans laquelle la vie & la fortune me ſeroient en horreur, & qui peut ſeule me conſoler de tous les malheurs dont votre colere pourroit m'accabler. Mais, que dis-je, Sire, mon innocence pourroit-elle exciter la colere de Votre Majeſté ? Et ne devriez-vous pas au contraire m'en faire reſſentir les effets, ſi vous trou-

viez en moi les foibleſſes que Votre Majeſté ſemble aujourd'hui y chercher ? Oui, Sire, la qualité de pere de vos Sujets ; les ſervices de mes proches, ceux de mon époux, ſa captivité, tout vous engageroit à me faire châtier, ſi j'étois capable de deshonorer les uns en manquant de fidélite à l'autre : auſſi veux-je croire que ce n'a été que pour m'éprouver que Votre Majeſté m'a parlé comme Elle vient de faire : mais cette épreuve eſt toujours très-mortifiante pour moi, puiſqu'elle marque un doute ſur ma vertu. Ainſi, Sire, de quelque maniere que je puiſſe tourner la choſe, je ne trouve que des ſujets d'affliction & de mortification dans le diſcours de Votre Majeſté ; & il n'en falloit pas davantage pour troubler la joie que ſa préſence & la fuite des Ennemis avoit pu répandre dans mon ame. Je vois bien qu'il faut que ce jour, commencé dans la crainte & dans les horreurs d'un Siege, éclairé par le feu qu'on a fait ſur nous, finiſſe triſtement, & qu'il ſoit marqué

entre les jours les plus malheureux de ma vie ; aussi ne convient-il point à la femme d'un pauvre captif d'abandonner long-temps son cœur à la joie. Je me reproche les moments que je puis y avoir donné aujourd'hui & Votre Majesté m'en punit bien sévérement. La *Comtesse* laissa couler quelques larmes dans cet endroit, & le Roi touché de sa douleur, enchanté de ses charmes & plus encore de sa vertu, passa, sans lui rien répondre, dans l'appartement qui lui avoit été préparé, & fut y cacher le desordre dans lequel le discours modeste & spirituel de la *Comtesse* venoit de le jetter. Il admiroit la solidité de ses reponses, sa fermeté, & ne pouvoit s'empêcher de trouver qu'elle avoit raison, & de convenir en même-temps que la sienne étoit fort égarée. Il fit tout ce qu'il put pour la rappeller, & passa le reste du jour & la nuit suivante dans les combats les plus cruels du monde : ne pouvant ni vaincre sa passion, ni se déterminer à la contenter par des violences crimi-

nelles, il crut que le parti de la fuite étoit le plus convenable; ainsi il donna promptement les ordres nécessaires pour son départ, & ne voulut voir la *Comtesse* qu'au moment qu'il monta en carosse. Ce fut alors qu'en lui disant adieu, il la conjura d'avoir pitié de lui, & de réfléchir un peu sur ce qu'il lui avoit dit la veille : à quoi cette vertueuse personne répondit, qu'elle feroit toujours des vœux pour que Sa Majesté triomphât de ses Ennemis extérieurs & intérieurs. Pendant que ce Monarque s'éloignoit d'un lieu qui lui avoit été si fatal, & qu'il rouloit du côté de *Londres*, l'esprit occupé de sa nouvelle passion & des moyens de pouvoir ou la vaincre ou la satisfaire, la *Comtesse* reçut la nouvelle de la mort de son mari, qui étant enfin sorti des fers des François, étois tombé malade en venant la rejoindre, & étoit mort en chemin. La *Comtesse* pleura amérement sa perte, & après avoir donné à sa douleur tout le temps que son accablement ne lui permettoit pas d'employer

ployer à autre chose, elle songea à régler ses petites affaires & à retourner chez le Comte de *Varuccio* son pere; (car n'ayant point eu d'enfants, le Comté de *Salisbury* devoit retourner au Roi.) Ce Monarque voyant revenir à *Londres* la personne du monde qui lui étoit la plus chere, s'imagina que la fortune se mêloit de ses affaires; & flatté par de nouvelles espérances, il cessa de combattre une passion qui causoit un si grand trouble à son ame; mais la conduite de la *Comtesse* lui fit bientôt perdre ses vaines espérances; car dès qu'elle lui vit prendre les mêmes manieres qu'il avoit eues à *Salisbury*, elle lui retrancha toutes les occasions de la voir, & se condamna volontairement à une retraite à laquelle son état de veuve servoit de prétexte, mais qui ne convenoit guere à une veuve de vingt-six ans, qui étoit plus belle que les amours. Le Roi pénétra d'abord son intention, fit tout ce qu'il put pour l'engager à paroître dans le monde, & donna pour cela les fêtes

les plus galantes; mais il n'eut jamais le plaisir de l'y voir briller, & rien ne fut capable de la faire ſortir de la maiſon de ſon pere qui, comme premier Miniſtre, faiſoit ſa réſidence à *Londres*, & chez lequel cette belle perſonne ſe tenoit cloſe & cachée. Une conduite auſſi ſage & auſſi réguliere ne fut ponit du goût du Roi qui, laſſé d'une ſi longue réſiſtance, ſentit enfin que ſa vertu l'abandonnoit, & qui, par le conſeil d'un confident plus intéreſſé que ſcrupuleux, réſolut de s'abandonner aveuglément à ſa paſſion. Il voulut pourtant, avant d'en venir aux dernieres extrêmités, tenter encore les prieres & faire le perſonnage de ſuppliant; c'eſt pourquoi il lui écrivit la lettre ſuivante.

EDOUARD, Roi d'Angleterre, à la Comteſſe de Salisbury.

MADAME,

Si vous voulez vous donner la peine de faire attention ſur la naiſſance de ma paſſion, ſur ſon accroiſſement, ſur tout ce que j'ai fait

pour la vaincre, ou du moins pour vous la cacher, ſur ſa conſtance & ſur la violence où elle eſt préſentement, je ſuis sûr que votre cruauté aura lieu d'être aſſouvie, & qu'elle fera place à la pitié; puiſqu'enfin, quelque offenſe que je vous puiſſe avoir faite, j'en ſuis cruellement puni, & vous pleinement vengée. Ceſſez donc de fuir, comme un ennemi redoutable, un Prince malheureux & ſoumis, qui n'eſt coupable à votre égard que par un excès de tendreſſe, & ceſſez enfin de déſeſpérer par vos rigueurs le fidele & déſolé

EDOUARD.

Le Confident du Roi fut chargé de porter cette lettre à la *Comteſſe*, qui aprés l'avoir lue, lui dit ſans s'émouvoir : je vous prie, Monſieur, de vouloir bien dire au Roi que Sa Majeſté peut s'épargner la peine de me récrire ſur cette affaire, puiſque la réponſe que je lui fis au Château de *Salisbury*, eſt la ſeule que je puis lui donner là-deſſus.

Ce fut tout ce que le Confident put obtenir : le Roi mécontent de ce meſſage, ne ſachant plus comment s'y

prendre, lui ordonna d'aller chercher le Comte de *Varuccio*, qui prompt à exécuter les ordres de son Maître, s'y rendit dans le moment : il trouva le Roi sur son lit, qui dès qu'il fut entré lui ordonna de fermer la porte & de venir s'asseoir auprès de lui ; après quoi se tournant vers lui d'un air languissant : Comte, lui dit-il, comme votre fidélité m'est connue, j'ai été bien aise de vous parler sans témoins sur une affaire où il s'agit de plus que de ma vie, puisque tout mon repos en dépend, & qu'elle doit décider de ma bonne ou de ma mauvaise fortune ; j'attends là-dessus de vous non-seulement des conseils, mais des secours que les autres ne sauroient me donner ; & si vous me les refusez, je ne puis plus avoir recours qu'à mon désespoir : je n'ai pu me résoudre à vous les demander qu'à la derniere extrêmité, & les choses sont présentement à un point, qu'il faut absolument ou que je meure, ou que vous me sauviez. Sire, s'écria alors le Comte tout éper-

du, d'où vient cet accablement, & pourquoi Votre Majesté s'y abandonne-t-Elle, puisque je puis y remédier? Pourroit-Elle bien douter de mon zele & de mon affection? Où sont vos ennemis? Quels périls faut-il affronter? Que faut-il entreprendre? Parlez, Sire, & comptez que je ne trouverai rien de difficile pour vous procurer le repos dont je vous vois privé, fallût-il pour cela vous sacrifier moi & les miens, en un mot tout ce que j'ai de plus cher au monde, puisque le repos de Votre Majesté m'est infiniment plus précieux que ma vie & que celle de ma famille. Oui, Sire, continua-t-il en levant la main droite vers le Ciel, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je suis prêt à faire tout ce que Votre Majesté m'ordonnera, quelque risque qu'il y ait à courir en le faisant. Comte, dit alors le Roi, votre promesse me rend la vie, je n'ai jamais douté de votre zele: cependant je n'osois pas tout-à-fait

compter ſur un ſecours que je n'oſois preſque pas vous demander, & que vous pouvez m'accorder ſans expoſer votre vie, ni celle de vos proches; il ne s'agit point ici de livrer des combats; j'en ai ſoutenu d'aſſez rudes contre moi-même, avant de recourir à l'unique remede qui peut vous conſerver un Roi qui vous aime, que vous dites vous être cher, & qui ne veut vivre que pour combler de biens & d'honneurs & vous & les vôtres. Oui, mon cher Comte, ajouta-t-il, il n'y a rien que vous ne puiſſiez attendre de moi, pourvu, continua ce Prince d'un air interdit & embarraſſé, que vous vouliez bien engager la Comteſſe de *Salisbury*, votre fille, à me vouloir un peu de bien; je l'aimai dès le premier moment que je la vis, & je fis tout ce que je pus pour m'en faire aimer; ne pouvant pas y réuſſir, je voulus l'oublier, j'eus recours pour cela à l'abſence; mais également malheureux dans ces deux entrepriſes, je n'ai pu ni ceſſer d'aimer ni parvenir à

plaire, quoique j'aye employé pour cela des offres, préſents, ſoins, lettres tendres, rien n'a pu fléchir ſa rigueur. Cette réſiſtance m'a piqué, j'ai admiré la vertu que j'ai combattue; l'eſtime s'eſt jointe à l'amour. Ah! que l'amour eſt fort quand il eſt ſoutenu par l'eſtime! J'ai voulu l'arracher de mon cœur; mais, hélas! il en eſt le maître, & je ne ſaurois remporter ſur moi-même la moindre victoire, après avoir ſu tant triompher de mes ennemis. Ne me parlez donc point de ſurmonter une paſſion qui eſt devenue trop forte pour pouvoir être combattue, & qui, ſi elle n'eſt pas promptement ſatisfaite, va me précipiter au tombeau par le plus cruel déſeſpoir. Je me ſuis dit là-deſſus tout ce que vous pourriez me dire; votre honneur, le mien, tout s'eſt préſenté à mes yeux: mais l'idée de votre fille, qui occupe continuellement mon imagination, ne m'a laiſſé enviſager que ſa beauté, ſa ſageſſe; & m'a ſi bien fait connoître le prix du bien après lequel j'aſpirois,

que je me ſuis réſolu à tout ſacrifier pour en faire la conquête. Mais, je vous le répéte, ç'a été après m'être livré à moi-même les plus rudes & les plus inutiles combats. Voilà, Comte, quelle eſt ma ſituation ; je ne puis ceſſer d'aimer votre fille qu'en ceſſant de vivre ; je ne puis vivre ſans en être aimé : & comme mes ſoins ni ma conſtance n'ont pu l'engager au moindre retour, & que je ne puis être heureux que par votre moyen, je vous laiſſe le maître de ma vie ; voyez à quoi votre ſerment vous vient de livrer, & comptez ſur celui que je vous fais à mon tour, de vous accorder tout ce que votre ambition pourra déſirer, & de partager ſi bien avec vous toute mon autorité, que je n'aurai par-deſſus vous que le nom de Roi. Songez que vous avez quatre fils, dont naturellement trois doivent être traités en cadets, & croyez que ſi vous travaillez à me rendre heureux, je les mettrai en état de ne pas envier la fortune de leur aîné. Pendant tout ce diſcours du Roi, le Comte

avoit été si frappé d'étonnement, qu'il n'avoit pas eu la force d'ouvrir la bouche pour lui répondre ; mais enfin, revenant tout d'un coup à lui, comme s'il se fût éveillé en sursaut. Sire, dit-il, j'ai fait un serment aussi téméraire que le fut autrefois le vœu de *Jephté*. Le zele que j'ai eu pour Votre Majesté, m'a emporté un peu trop vîte; il est vrai que je n'aurois jamais pensé qu'Elle eût pu m'en demander une preuve de cette nature ; que non contente d'en vouloir à l'honneur de ma fille, Elle eût encore voulu me rendre l'artisan de la honte de ma maison, & croire me faire avaler cette honte par l'espoir des récompenses & d'une fortune qui ne sauroit tenter un cœur comme le mien. Le respect dû à la dignité royale, ne me permet pas, Sire, de dire à Votre Majesté tout ce que je pourrois lui dire là-dessus & qu'Elle convient s'être déja dite Elle-même. Et sans hésiter un moment sur le parti que je dois prendre, je me détermine à tenir mon serment, quelque témé-

raire qu'il puiſſe être : & aller de ce pas dire à ma fille tout ce que je pourrai pour l'engager à répondre à votre amour ; je lui ferai faire attention ſur votre tendre conſtance, & ſur la fortune qu'elle peut faire en vous aimant : enfin je lui parlerai, non en pere, mais en confident de Votre Majeſté : mais je vous déclare auſſi, Sire, qu'après lui avoir dit là-deſſus tout ce que vous pourriez ſouhaiter, vous ne devez pas compter que j'uſe de violence, ni d'autre droit que de celui de la repréſentation. J'eſpere que ſa vertu ne lui permettra pas de ſe rendre à mon éloquence : mais ſi j'étois aſſez malheureux pour la perſuader, en jouant l'indigne rôle que Votre Majeſté m'oblige de faire, je me réſerve en ce cas le droit de pouvoir agir en pere, & de la châtier comme elle le mériteroit. Voilà, Sire, quels ſont mes ſentiments ; gardez vos bienfaits & vos promeſſes pour des ames baſſes. Souvenez-vous que, pendant la derniere guerre que nous avons eue contre les Ecoſſois,

vous avez reproché à certain Seigneur, que de Barbier il étoit devenu Comte, parce qu'il avoit favorisé les amours du feu Roi votre Pere : c'est un reproche qu'on ne me fera jamais, puisque j'ai puisé dans un sang noble des sentiments qui me feront toujours mépriser la plus haute fortune, lorsqu'il s'agira de l'acquérir de mon honneur. Le Comte sortit en proférant ces dernieres paroles, & laissa le Roi dans une consternation la plus grande du monde. En le quittant, il fut trouver la *Comtesse*, à laquelle il dit : ma fille, vous n'avez qu'à vous attendre à la proposition la plus extraordinaire qu'un pere ait jamais faite à sa fille, sur-tout un pere comme moi, qui ai toujours eu l'honneur en recommandation, & qui le préférerois à la plus brillante fortune. Sachez donc, ma chere fille, que malgré ces sentiments dans lesquels je vous ai élevée, & que j'ai vu avec joie dans votre cœur; & que quoique j'aimasse encore mieux vous voir morte que capable d'en prendre d'autres, je

me vois forcé aujourd'hui, par la fatalité de mon étoile, à venir vous faire une déclaration d'amour de la part du Roi, & à vous donner des conseils opposés à mon inclination, en vous sollicitant de répondre à la tendresse de cet amoureux Prince, qui vous offre la fortune la plus éclatante & l'amour le plus constant. Un serment trop légérement fait m'oblige à vous parler en sa faveur, & à vous prier même de répondre à sa passion : mais je ne suis obligé qu'à cela, & vous êtes libre de faire ce que vous jugerez à propos. J'ai promis de vous prier, & non de vous commander ni de vous forcer. Ainsi, ma chere fille, pour satisfaire à mon serment, je vous prie dans ce moment, une fois pour toutes, de satisfaire le Roi, sa vie en dépend; elle doit vous être assez précieuse pour lui sacrifier votre honneur, & je vous tiendrai compte de ce sacrifice. Voilà, ma fille, ce que j'avois à vous dire, & dont je vous parle pour la premiere & derniere fois; prenez

nez là-dessus le parti que vous jugerez à propos, puisqu'encore un coup je ne prétends point me servir de mon droit de pere dans une occasion de cette nature, mais seulement du droit de représentation. Je ne me serois jamais attendue, répondit alors la *Comtesse*, à une proposition pareille, & moins encore à la recevoir de la bouche de mon pere. Se peut-il que le Roi vous ait choisi pour vous faire une si étrange confidence, & pour vous donner l'indigne commission dont vous vous acquittez aujourd'hui; & se peut-il, mon cher pere, ajouta-t-elle en fondant en larmes, que vous puissiez douter un moment du parti que j'ai à prendre là-dessus? Il n'y a pas à balancer, & quand vous seriez capable de joindre la force aux conseils, vous me trouveriez prête à vous rendre la vie que je tiens de vous, plutôt qu'à renoncer aux sentiments d'honneur que j'ai puisés dans votre sang. Dites donc s'il vous plaît au Roi, ce que j'ai répondu à toutes les personnes qui

m'ont jusques ici parlé de sa part, & ce que je lui ai répondu à lui-même, qui est, que je cesserai plutôt de vivre que de cesser d'être femme d'honneur; que je le prie de m'oublier & de me laisser dans la solitude où je vis. Je me suis volontairement exilée de la Cour; j'évite avec soin tous les lieux qui m'offriroient à sa vue, de peur d'entretenir une passion qui trouble depuis long-temps mon repos, en m'exposant à la persécution du monde la plus cruelle; & qui, pour mettre le comble à mes malheurs, me fait rencontrer aujourd'hui un persécuteur dans la personne de mon propre pere. Si ma résistance irrite ce Prince, & si elle lui paroît un crime, je suis prête à l'expier dans les plus cruels supplices. Qu'il fasse dresser des échafauds, & préparer des bûchers, il le peut, mais son pouvoir ne s'étend ni sur mon honneur, ni sur ma conscience, & je consentirois plutôt à souffrir la mort la plus cruelle, qu'à consentir à ses criminels désirs. Voilà, mon pere, ma

derniere & ferme résolution. Le Comte de *Varuccio*, charmé de la réponse de sa fille, l'embrassa tendrement; après lui avoir conté la maniere dont le Roi avoit surpris son serment, il fut rendre compte à ce Monarque du succès de sa commission, lui protesta en conscience qu'il s'en étoit acquitté, & qu'il avoit non-seulement conseillé à sa fille d'avoir du retour pour lui, mais même l'en avoit priée. Il lui dit aussi que ses conseils & ses prieres avoient été sans effet, & lui rendit mot pour mot la réponse qu'il venoit de recevoir de la *Comtesse*. Le Roi avoit été dans de grandes inquiétudes en l'attendant; il avoit même fait de nouveaux efforts pour vaincre sa passion: il avoit goûté les raisons du Comte, & avoit rougi d'avoir pu se résoudre à lui donner une si honteuse commission: mais dès qu'il apprit qu'il s'étoit porté inutilement à cette extrêmité, toute sa vertu l'abandonna; il perdit patience en perdant l'espérance, & s'abandonnant à son désespoir, il dit tout ce que la passion

la plus forte eſt capable d'inſpirer. Le Comte prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas-là, & craignant qu'on ne voulût encore ſe ſervir de ſon miniſtere, lui dit : Sire, j'ai rempli ce à quoi je m'étois engagé ; j'eſpere que Votre Majeſté voudra bien à ſon tour remplir la promeſſe qu'Elle m'a faite de m'accorder tout ce que je lui demanderois : je ne demande ni biens, ni emplois ; à mon âge on n'a beſoin que du repos : ainſi, la grace que je ſouhaite, c'eſt de pouvoir aller finir mes jours dans mes Terres. Le Roi y conſentit, & il partit le jour même avec ſes quatre fils, laiſſant à *Londres* ſa femme & ſa fille, avec le reſte de ſa maiſon. Le Roi pénétra ſans peine le motif de ſa retraite, jugeant bien que ce Seigneur ne vouloit pas être mêlé dans cette affaire, & que, ſûr de la vertu de ſa fille, il la laiſſoit à elle-même, ne pouvant pas la mettre en de meilleurs mains, afin qu'on vît bien qu'elle étoit la maîtreſſe de ſa conduite & de ſes actions, & qu'on

ne pût pas lui imputer la maniere dont elle pouvoit en agir avec Sa Majesté. Ce fut alors que cet amoureux Prince, perdant tout espoir, ne garda plus aucunes mesures, & qu'entiérement occupé de sa passion, on lui vit négliger le soin de ses affaires, & abandonner les plaisirs auxquels on l'avoit vu le plus sensible. Il n'étoit plus question de parties de chasse, & toutes ses promenades se bornoient à passer & repasser devant la porte de la *Comtesse*, pour tâcher d'en attraper un regard, qu'il ne pouvoit attendre que du hazard, par le soin que cette belle prenoit de se dérober aux siens. Une conduite aussi extraordinaire surprit toute la Cour: & comme l'amour du Roi n'étoit plus un secret, les courtisans se plaignoient hautement des rigueurs de la *Comtesse*, & de l'état où elle reduisoit son Souverain. Les uns disoient qu'il falloit l'en punir, & les autres, flattant la passion du Monarque, prétendoient lui prouver par bons arguments qu'il pouvoit, pour se satisfai-

re, ſe ſervir de toute ſon autorité, & ſe rendre heureux par la force, puiſqu'il n'avoit pas pu réuſſir à le devenir par ſes ſoins & ſes tendreſſes. Que ſavez-vous même, Sire, ajoutoient ſes flatteurs, ſi la *Comteſſe* ne ſera pas bien aiſe qu'on lui faſſe une douce violence? Il eſt des choſes qu'on feint ſouvent de ne pas vouloir donner, & qu'on ſe laiſſe voler avec plaiſir. Elle a pris les choſes ſur un ton, & s'eſt donné des airs de prude qu'elle ne croit pas devoir démentir, & qu'elle ne ſoutient peut-être qu'en enrageant : car enfin les femmes ſont ſenſibles comme les hommes, & il eſt impoſſible que celle-là ne le ſoit point au mérite & à la tendre conſtance de Votre Majeſté, auſſi-bien qu'à la grandeur d'une fortune qui peut remplir toute ſon ambition : ainſi, en lui donnant moyen de contenter l'amour & l'ambition, ſans rompre en viſiere à la vertu, Votre Majeſté lui rendra à coup ſûr le meilleur office du monde; & en la forçant à devenir heureuſe, vous lui fe-

rez aſſurément autant de plaiſir que vous vous en procurerez. Le Roi perſuadé par des diſcours qui flattoient ſa paſſion, & emporté par la paſſion même, ſe détermina à la contenter : mais avant de ſe ſervir de la force, il voulut encore une fois faire ſommer cette belle, & l'avertir que c'étoit pour la derniere fois, & qu'après cela elle devoit s'attendre à être traitée comme une place priſe d'aſſaut. Il chargea un de ſes Secrétaires d'Etat, d'aller faire cette ſommation à la *Comteſſe*, & de déclarer les intentions à la mere. Le Secrétaire s'acquitta fidélement de ſa commiſſion La *Comteſſe* ne s'en émut point, & répondant toujours ſur le même ton, elle dit à cet envoyé, que le Roi pouvoit lui ôter le bien, la liberté, & même la vie, s'il le jugeoit à propos, & qu'elle étoit prête à tout ſacrifier pour conſerver ſon honneur ; après quoi elle paſſa dans ſon cabinet, laiſſant le Secrétaire auprès de ſa mere, qui fut bien plus aiſée à épouvanter, & qui

tremblante & étonnée de tout ce que ce Miniſtre des volontés du Roi lui fit craindre des effets de ſon juſte reſſentiment, demanda qu'on lui donnât le temps de parler à ſa fille, & promit de la perſuader à ce que le Roi ſouhaitoit. On lui accorda ſa demande & le délai dont elle avoit beſoin, à condition d'en faire un bon uſage, ſans quoi il n'y avoit plus que des malheurs à attendre, & l'on devoit ſe préparer à eſſuyer les plus terribles. Le Secrétaire rendit enſuite compte de ſa commiſſion au Roi qui, ſans en concevoir une plus grande eſpérance, s'en tint toujours au deſſein qu'il avoit fait de ſe rendre heureux à quelque prix que ce pût être. Il approuva cependant ce que ſon Miniſtre avoit fait, & conſentit au délai qu'il avoit accordé qui, étant très-court, ne pouvoit pas retarder beaucoup l'accompliſſement de ſes déſirs, que la mere de la *Comteſſe* tâchoit de lui procurer; car cette bonne femme, oubliant tout d'un coup les ſentiments de ver-

tu dans lesquels elle avoit passé toute sa vie, & intimidée par les menaces du Secrétaire, courut, dès qu'il fut sorti, dans l'appartement de sa fille, & après avoir fait retirer ses femmes, lui dit, fondant en pleurs: j'avois jusques ici remercié le Ciel de m'avoir donné une fille aussi belle & aussi vertueuse que vous l'êtes, ma chere enfant, & je comptois que vous seriez la consolation de mes derniers jours, & de ceux de votre pauvre pere; je m'applaudissois de la bonne éducation que je vous avois donnée, & me croyois la mere du monde la plus heureuse. Hélas! je m'en applaudissois peut-être un peu trop: fiere des avantages que je voyois briller en vous, je regardois la plûpart des autres meres en pitié; le Ciel, indigné de mon orgueil, veut aujourd'hui l'humilier, en faisant tourner à ma honte ce dont je tirois ma plus grande gloire, & en faisant de vous l'instrument de la ruine totale de toute notre maison: car il n'y a plus à balancer, la passion du

Roi eſt montée à un excès, qu'elle ne lui laiſſe plus écouter ni raiſon ni vertu ; à peine lui permet-elle de manger & de dormir : il ne garde plus aucunes meſures, le public eſt devenu ſon confident, & les Peuples touchés des peines de leur Souverain, & alarmés pour une ſanté ſi précieuſe, ne parlent que de nous venir brûler dans notre maiſon, & de vous punir de vos rigueurs en exterminant toute votre race ; chacun crie *tolle* ſur vous ; & telle eſt la dépravation du ſiecle & la complaiſance des flatteurs, qu'il n'eſt ni petit, ni grand, qui ne parle de votre vertu & de votre réſiſtance, comme du plus grand des crimes ; les Courtiſans qui étoient autrefois jaloux de la faveur de votre pere, tâchent à préſent d'établir leur fortune ſur les débris de la nôtre, en donnant au Roi des conſeils odieux, & lui perſuadant qu'il doit ſe ſervir de ſon autorité pour vaincre votre obſtination : c'eſt ainſi qu'ils appellent vos ſages refus, qu'ils diſent être moins l'effet d'une

vertu ſévere, que d'une humeur fiere & orgueilleuſe, ou peut-être même de quelque inclination ſecrete qui vous empêche de répondre à celle du Roi, & de faire attention à l'honneur que vous fait ſa recherche. Le Roi, perſuadé par cette fauſſe éloquence, s'eſt déterminé à ſuivre aveuglément de ſi pernicieux conſeils; les ordres ſont donnés pour cela, & ils auroient déja été ſuivis ſi je n'avois obtenu, par mes prieres, qu'on ſuſpendît l'exécution pour quelques heures, afin de me donner le temps de vous dire mon ſentiment, & de prendre votre derniere réſolution; ainſi vous devez, ſuppoſé que cette réſolution ne ſoit pas favorable à l'amour du Roi, vous devez, dis-je, vous attendre à être, dès ce ſoir, arrachée d'entre mes bras, pour être portée dans ceux de ce Monarque, qui ſe vengera enſuite ſur nous de cette violence, & nous fera expier les crimes que vos rigueurs l'auront forcé de commettre. Vous auriez pu, ma chere fille, éviter tous

ces malheurs, en tenant une conduite un peu plus mitigée, & en payant de quelque petite complaisance tous les soins que ce Prince a pris pour vous plaire; un peu de ménagement auroit pu vous conserver sa tendresse, sans vous obliger à rien faire qui dût vous coûter son estime : il ne falloit pour cela que le laisser espérer sans lui rien promettre; il auroit toujours attendu d'être heureux par l'amour, sans le secours de la violence à laquelle votre procédé l'oblige d'avoir recours aujourd'hui. Croyez-moi, ma fille, un amant couronné ne doit pas être traité comme un particulier, & les Souverains sont toujours en droit de nous faire sentir qu'ils sont nos Maîtres; c'est ce que vous allez éprouver dès aujourd'hui, à moins que cédant à la nécessité, vous ne fassiez un effort sur vous-même, en consentant à ce que vous ne sauriez empêcher : par-là vous pouvez prévenir la ruine de notre maison, & détourner le terrible orage qui gronde sur notre tête; il est triste
pour

pour moi de me voir forcée à vous donner des conſeils ſi oppoſés aux ſentements de vertu dans leſquels je vous ai élevée, & je vous jure même, que je ne vous les donnerois point, ſi je voyois la moindre apparence de pouvoir mettre votre honneur à l'abri de la violence qu'on a réſolu de vous faire : mais, encore un coup, il faut céder à la force. Puis-je armer des ſoldats pour vous défendre contre ceux qui viendront inveſtir ce logis, & vous en tirer à main armée ? Hélas ! je ne puis leur oppoſer que mes larmes, auxquelles ils feront peu d'attention. Appellerai-je mes femmes à mon ſecours, & leurs quenouilles pourront-elles parer contre des hallebardes & des mouſquetons ? Il ſeroit ridicule d'y penſer. Ainſi, ma chere enfant, il n'y a plus aucune apparence de pouvoir ſauver votre honneur : & cela poſé, je crois pouvoir, ſans bleſſer le mien, vous conſeiller de vous garantir des autres malheurs qui nous menacent, puiſque vous ne remédiez à

rien en nous les attirant. La *Comtesse*, qui avoit écouté attentivement tout le discours de sa mere, l'interrompit en cet endroit par ses sanglots, & cédant à la douleur dont elle étoit pénétrée, se laissa tomber évanouie à ses pieds. La bonne Dame en fut extrêmement alarmée; elle appella du secours, & s'empressa à donner à sa fille ceux dont elle avoit besoin; ses soins firent l'effet qu'elle souhaitoit : ils rappellerent cette belle à la vie; & cette belle revenue à elle-même, rappellant toute sa fermeté, se tourna du côté de sa désolée mere, & lui dit d'un œil sec, & avec un visage serein : rassurez-vous, Madame, il ne sera pas dit que je sois venue au monde pour causer la ruine de ma maison, & pour vous ouvrir une source intarissable de larmes. Il est bien juste que je subisse seule la peine que la fatalité de mon étoile veut m'imposer; il faut, comme vous venez de le dire, céder à la force & à la nécessité, & ne souffrir que ce qu'on ne peut pas éviter : ainsi,

comme de deux maux on doit tâcher d'en gauchir un, je viens de me déterminer à aller trouver le Roi, afin de garantir ma famille des effets de ſon reſſentiment : eſſuyez donc vos pleurs & partons au plus vîte, afin de prévenir l'ordre qu'il pourroit donner pour que l'on me vînt chercher. La bonne mere, charmée de trouver dans ſa fille une docilité ſur laquelle elle n'avoit pas cru devoir compter, l'embraſſa tendrement, & montant avec elle en caroſſe, ſans autre eſcorte que deux de ſes Demoiſelles, courut à toute bride au Palais du Roi, où elle demanda d'abord le Secrétaire qui, quelques heures auparavant, avoit été à ſon Hôtel. Ce Miniſtre ravi de les voir, courut les annoncer au Roi, & lui dit : Sire, je vous amene ici la compagnie que Votre Majeſté a bien ſouhaité de voir. Le Roi s'avança pour recevoir ces Dames, & leur fit l'accueil du monde le plus gracieux ; après quoi la mere, ayant fait retirer ſes femmes, lui dit d'un ton trem-

blant & interdit : Sire, voici ma fille que je vous amene pour réparer toutes les peines qu'elle a causées à Votre Majesté : je vous supplie de vouloir bien les oublier, & de ne point les imputer au reste de la famille. Rassurez-vous, Madame, lui répondit cet amoureux Prince, la démarche que vous faites aujourd'hui en ma faveur efface tout le passé, & je suis plus que dédommagé de tout ce que les rigueurs de votre fille m'ont fait souffrir, par la faveur qu'elle veut bien me faire en venant volontairement me trouver, & en me garantissant par-là de la cruelle nécessité dans laquelle je me trouvois de lui faire des outrages. J'espere que vous n'aurez jamais lieu de vous repentir, ni l'une ni l'autre, de cet effort de complaisance, & que vous aurez lieu au contraire de vous louer de la maniere dont je reconnoîtrai vos bontés. La bonne Dame se retira l'ame pénétrée de joie & de douleur, & laissa sa fille au pouvoir du Roi. Ce fut alors que cet amou-

reux Prince abandonnant ſon cœur tout entier à la joie, dit à la belle *Comteſſe* tout ce que l'amour peut inſpirer de tendre & de galant, & que, ſe jettant à ſes pieds, il quitta pour un moment le caractere de Roi pour prendre celui de l'amant le plus ſoumis. Enfin, ſes empreſſements ne lui permettant pas de modérer ſes déſirs, ni de différer plus long-temps à les ſatisfaire, la *Comteſſe* le pria de lui donner, avant toute autre œuvre, un petit moment d'audience, après quoi elle lui dit : Sire, Votre Majeſté peut bien croire que je ne ſuis pas venue ici pour m'oppoſer à ſes volontés, ni pour continuer à l'offenſer, en perſiſtant dans ma réſiſtance ; non, Sire, je ſuis en votre pouvoir, puiſqu'il plaît ainſi à mon étoile, & que mes plus proches ont bien voulu eux-mêmes m'y livrer, quoiqu'ils euſſent dû au contraire me fortifier dans les ſentiments de vertu auxquels ils me forcent de renoncer : mais encore un coup, Sire, telle eſt la fatalité de mon étoi-

le, je dois en subir l'influence, & il n'eſt plus à préſent queſtion de cela; tout ce que je ſouhaite à préſent, c'eſt que Votre Majeſté puiſſe bien être perſuadée, que ma vertu a fait ſeule mon crime auprès de vous, puiſqu'il eſt très-ſûr que, ſenſible à vos bontés autant qu'à votre mérite, j'ai cent fois ſouhaité que la diſtance fût moins grande entre nous, afin de trouver moyen de vous ſatisfaire ſans crime. Après vous avoir fait connoître mes ſentiments, trouvez bon, Sire, que je tâche de pénétrer les vôtres, & de ſavoir ſi vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement, ou ſi vous avez ſeulement en vue de vous ſatisfaire, & que piqué de mes refus, vous vous ſoyez fait une eſpece de point d'honneur de triompher de ma réſiſtance. Ma délicateſſe demande cet éclairciſſement que je vous ſupplie de vouloir me donner. Le Roi lui proteſta alors qu'il l'aimoit plus qu'on n'avoit jamais aimé. Ce n'eſt pas par des paroles, Sire, ajouta la *Comteſſe*,

que l'on peut me perſuader, mais bien par des effets. J'ai une grace à demander à Votre Majeſté, jurez-moi que vous me l'accorderez, & je ſerai alors convaincue de toute votre tendreſſe. Le Roi jura alors par tout ce qu'il y avoit de plus cher & de plus ſacré, qu'il accorderoit à la *Comteſſe* tout ce qu'elle lui pourroit demander, quand ce ſeroit la moitié de ſon Royaume; imitant en cela la complaiſance qu'eut autrefois *Aſſuerus* pour la Reine *Eſther*; mais quelle fut la ſurpriſe de ce Prince, lorſque lié par un ſerment qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de violer, il vit prendre à la *Comteſſe* un viſage riant & aſſuré, qui tirant de ſa ceinture un poignard dont elle avoit eu la précaution de ſe munir depuis qu'on la menaçoit de lui faire violence, elle lui dit: Sire, la grace que j'ai à vous demander, c'eſt de ne point attenter à mon honneur; vous ne le ſauriez faire à préſent ſans fauſſer votre ſerment; auquel cas je tiendrai inviolablement celui que je

vous fais à mon tour, de me plonger ce poignard dans le ſein : c'eſt à vous, Sire, à choiſir & me dire lequel de ces deux ſerments vous ſouhaitez qui ſoit accompli : en achevant ces mots, elle ſe jetta à ſes pieds, & tâcha par ſes larmes de le déterminer à prendre le bon parti. Le Ciel ſeconda ſes ſoins; car le Roi, touché de trouver tant de vertu & tant de courage dans l'ame de la *Comteſſe*, après avoir été quelque temps dans une admiration & une ſurpriſe difficiles à exprimer, lui dit : relevez-vous, Madame, je ne puis plus tenir contre tant de vertu, vous triomphez de moi, & je prétends rendre dès aujourd'hui votre triomphe authentique en couronnant votre vertu; c'eſt-là le ſeul moyen qui me reſte pour contenter mon amour, ſans violer mon ferment & ſans m'expoſer à vous déplaire; c'eſt le ſeul qui peut me rendre parfaitement heureux, & le ſeul qui vous convienne, puiſque vous êtes digne du Trône; préparez-vous donc à venir partager le mien,

& à régner ſur les *Anglois*, comme vous régnez ſouverainement ſur mon cœur. Cela dit, le Roi donna ordre qu'on appellât les Seigneurs qui ſe trouvoient alors au Palais, & ayant fait entrer en même-temps la mere de la *Comteſſe* & les deux Demoiſelles de ſa ſuite, il leur dit à tous de ſaluer la Reine, à laquelle il mit un très-beau diamant au doigt, après lui avoir donné un baiſer pour marque de ſon engagement, ſuivant la maniere uſitée en *Angleterre* : enſuite il ordonna à l'Evêque de *Bourace*, Prélat diſtingué par ſon ſavoir & par ſa grande réputation, qui ſe trouva pour lors préſent; il lui ordonna, dis-je, de benir au plutôt ſon mariage, après avoir fait part à l'Aſſemblée de la ſecrete ſcene qui venoit de ſe paſſer entre Sa Majeſté & la *Comteſſe*, & leur ayant fait voir le poignard qu'on pouvoit juſtement appeller le fidéle témoin de ſa vertu. Tout le monde applaudit à ce que le Roi venoit de faire : car outre que, comme l'a très-bien remar-

qué autrefois certain Souverain, le Prince fait toujours bien, on pouvoit ſans flatterie concevoir que c'étoit-là la plus belle action qu'il fût poſſible de faire. Ce Monarque fit préſent à ſa nouvelle épouſe du Duché de *Lancaſtre*, qu'il avoit acquis par confiſcation, & lui aſſigna de gros revenus annuels. La *Comteſſe*, ſans s'enorgueillir par un retour de bonne fortune, auſſi ſurprenante qu'éclatante, en remercia le Roi dans les termes du monde les plus touchants. La bonne mere lui marqua ſa reconnoiſſance par des larmes que ſa joie lui faiſoit répandre en abondance, & il n'y eut perſonne qui ne fût touché d'une ſcene auſſi tendre. On dépêcha des Couriers au pere & aux freres de la *Comteſſe*, pour qu'ils vinſſent aſſiſter à ſes nôces; & le Roi les embraſſa avec autant de tendreſſe que ſi l'un eût été ſon propre pere, & les autres ſes freres; il les combla tous de biens & d'honneurs. Le mariage ſe fit à petit bruit, les empreſſements du Roi ne lui per-

mettant pas d'attendre qu'on en eût préparé toute la pompe, que Sa Majesté réserva pour le jour auquel on devoit le célébrer publiquement : le premier de Juillet fut marqué pour cette solemnité ; tous les Pairs du Royaume furent mandés pour venir y tenir leur rang & assister au couronnement de la nouvelle Reine, qui ayant été menée la veille *incognito* du Palais du Roi dans l'Hôtel de son pere, fut conduite de-là à l'Abbaye de *Westminster*, où Sa Majesté prit avec elle de nouveaux engagements, en ajoutant à son mariage les cérémonies qui y étoient nécessaires par rapport au temporel, & en la déclarant publiquement Reine. La cérémonie de son Couronnement suivit celle de ses secondes épousailles ; après quoi elle fut conduite au Palais parée des Habits Royaux, ayant la Couronne sur la tête, & suivie de tous les Seigneurs & de toutes les Dames du Royaume, qui étoient les uns & les autres d'une magnificence la plus grande du mon-

de, & telle qu'il convenoit pour briller à une aussi belle fête. Ce fut alors qu'on entendit les cris & les acclamations de tout le peuple, & que par un changement étrange, ceux qui quelque temps auparavant avoient crié *tolle* contre la *Comtesse*, furent contraints de rendre hommage à sa vertu, en lui donnant mille louanges. Les femmes & les filles avoient eu soin de joncher de fleurs les rues par où elle devoit passer, que l'on avoit ornées des plus belles tapisseries; & l'air retentissoit des cris de joie & de *housé* qu'en poussoit de tous les côtés, en disant : vive notre belle Reine, que sa vertu vient de couronner. Ce ne furent que festins & bals au Palais pendant plusieurs jours, & ce fut dans un de ces bals qu'*Edouard* créa l'Ordre de la *Jarretiere*, si considérable en *Angleterre*, afin que, dans tous les siecles, les plus grands Seigneurs se fissent un honneur de porter les livrées de cette belle Reine, & que le don de sa *Jarretiere* devînt le but de l'ambition des

Grands de la Cour, qui aspirent tous à l'honneur de s'en voir parés. On peut tirer de cette Histoire une consequence plus avantageuse pour la *Comtesse* que celle qui a été tirée en faveur de *Porus* : car si l'on a dit, au sujet de ce brave Indien, que la vertu plaît quoique vaincue, on peut conclure ici que la vertu est invincible, puisque celle de la *Comtesse* a triomphé de tous les assauts qu'on lui a livrés, & que triomphant de l'autorité Royale, elle lui a ouvert le chemin au Trône : grand exemple pour engager les gens à suivre cette belle & triomphante vertu : mais, hélas ! on peut dire à la honte du siecle, que c'est un exemple peu suivi ; le penchant que les hommes ont au vice, les y entraîne & de là ordinairement dans le précipice, puisque les gibets, les échafauds, les roues, & tous les plus grands malheurs, sont les suites ordinaires du crime, dont on est outrece la toujours secrétement puni par les remords qu'on sent après l'avoir commis; au lieu que

le témoignage d'une bonne confcience peut feul fuffire à nous faire foutenir tout le poids de la plus mauvaife fortune : mais, encore un coup, le penchant des humains les entraîne vers leur perte. Pour moi, après vous avoir affuré que le mien me portera toujours à vous être entiérement dévouée, je vous dirai auffi naturellement qu'à l'heure qu'il eft il m'invite au repos; non pas fous un feuillage épais, mais dans un bon lit, où je vais me livrer au fommeil, dont je fens déja les douces approches ; ainfi, bon foir. Comme je crois qu'il eft temps que vous en faffiez de même, je finis ma Lettre en vous difant : dormons tous ; ah que le fommeil eft doux! *A Paris ce*, &c.



LETTRE CVIII.

LA date de cette Lettre aura, ſans doute, de quoi vous ſurprendre, & en même-temps de quoi m'excuſer ſur ce que j'ai tant tardé à répondre à votre derniere : car quoiqu'on voyage très-commodément en Hollande, & que le voyage d'*Utrecht* à la *Haye* ne ſoit pas fort grand, cela ne laiſſe pas de déranger ; des viſites reçues & rendues, & plus que tout, l'événement qui m'a ramenée dans ce beau Village ; tout cela m'a ſi fort occupée, que ſans ceſſer un moment de penſer à vous, je n'ai pourtant pas pu trouver un inſtant pour vous écrire ; mais ne vous fâchez pas, Madame, je m'en vais vous payer les arrérages de mon ſilence, dont cette Lettre vous dédommagera pleinement. La vôtre m'a fait un vrai plaiſir : j'admire avec vous la vertu de la Comteſſe de *Salisbury*, je ſuis fort

aiſe qu'elle ait été couronnée; mais je ſuis, comme vous, bien fâchée qu'il faille remonter dans des ſiecles paſſés pour trouver de pareils exemples; car on auroit pu dire à votre Comteſſe ce que dit Arlequin à Tarquin, en apoſtrophant Lucrece : *vous donnez aujourd'hui un exemple étonnant qui ſera peu ſuivi*, puiſqu'il eſt à préſent peu de femmes capables de crualiſer un amant couronné, & par conſequent peu capables de s'en faire aſſez eſtimer pour mériter d'être couronnées. Mais, ſans nous arrêter plus long temps à faire des annotations ſur les hiſtoires anciennes, & ſur les chroniques de l'*Angleterre*, il eſt, je crois, plus à propos de parler de ce qui ſe paſſe à preſent dans cette terre des Anges; (car c'eſt-là ce que ſignifie le nom,) & je crois que c'eſt de la beauté de ſes Habitants qu'en vient l'étymologie. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt de la révolution qui vient d'arriver dans ce Pays là que je dois vous entretenir aujourd'hui, & le ſujet eſt

bien digne de votre attention. Vous avez appris, ſans doute, par les nouvelles publiques, la mort de la Reine *Anne*, qui après avoir regné pendant douze ans & quelques mois dans la Grande-Bretagne, & ſoutenu glorieuſement le faix d'une Guerre qui a duré autant que ſon régne, eſt morte le 12 Août 1714, à ſept heures du matin, après avoir donné la Paix à ſes Sujets, & procuré, par ſes ſoins, celle de toute l'*Europe*. Comme cette Paix étoit depuis longtemps l'unique objet de ſes déſirs, il ſemble que cette bonne Reine n'attendoit pour mourir que de les avoir remplis, & que d'avoir rendu le repos à la terre, pour aller chercher un repos & un regne éternel dans le Ciel : c'eſt ce qu'il faut eſpérer que ſa piété & toutes ſes vertus lui auront procuré, quoiqu'elle ſoit morte Huguenote ; & j'ai bien meilleure opinion du ſalut d'un bon Huguenot, qui croit ſa Religion bonne, & qui la profeſſe de bonne foi, que je n'en ai de

celui de nos eſprits forts, qui ſe font un honneur de ne rien croire, & une honte de vivre en gens de bien. La Reine *Anne* étoit bonne, charitable, zélée pour ſa Religion, ſans être capable de haine ni de cruauté contre ceux qui en profeſſoient une autre. La beauté de ſon regne, & les heureux ſuccès de ſes armes, ne pourroient que nous donner une très-haute idée de ſon génie, ſi l'on ne ſavoit que celui de ſes Miniſtres & de ſes Généraux, a beaucoup influé là-dedans. Ainſi, comme ils doivent avoir part à ſa gloire, on doit auſſi moins imputer à cette Reine, qu'à ceux qui l'ont tour-à-tour gouvernée, ce qu'elle peut avoir fait ou toléré de contraire à ſes véritables intérêts. Comme la *Grande-Bretagne* eſt diviſée en deux factions qui ſe combattent continuellement, & dont l'une triomphant tour-à-tour de l'autre, s'attribue d'abord toute l'autorité, il eſt mal aiſé, pour ne pas dire impoſſible, de pouvoir être généralement applaudi dans ce

Pays-là, où ceux qu'on appelle *Toris*, ſont ſi fort oppoſés aux *Whigs*, que le jour & la nuit ne ſauroient l'être davantage. Cette différence de ſentiments a fait qu'on a enviſagé la mort de la Reine de différente maniere; & que les uns s'en ſont affligés, & les autres réjouis, ſuivant qu'ils l'ont crue contraire ou favorable à leurs intérêts: c'eſt ce qu'on peut voir par cette Epitaphe.

Cy gît la Reine *Anne Stuard*,
Morte un peu trop tôt ou trop tard;
Trop tôt pour l'ancien Miniſtere;
Trop tard pour le parti contraire.

Le reſpect dû à la mémoire des morts & à la dignité royale, me fait ſupprimer la ſuite de cette Epitaphe: je vous dirai ſeulement que, malgré la diviſion des partis, il n'y eut qu'un ſeul avis, dès que la Reine fut morte, qui fut d'appeller & de proclamer à ſa place l'Electeur de *Hanover*, que le ſang, les loix, & l'inclination des Peuples lui donnoient pour Succeſ-

ſeur; ainſi cinq heures après ſa mort, on publia cette proclamation.

» COMME il a plu à Dieu tout-puiſſant » de retirer en ſa grace notre derniere Sou- » veraine & Dame la Reine *Anne* de benite » mémoire, & que par cette mort les Cou- » ronnes Impériales de la *Grande-Bretagne*, » de *France* & d'*Irlande*, ſont tombées unique- » ment & de plein droit à Haut & Puiſſant » Prince l'Electeur de *Brunſwick-Lunebourg*: » A ces cauſes, Nous Lords Eccléſiaſtiques » & Séculiers de ces Royaumes, aſſiſtés des » Conſeillers Privés de Sa Majeſté défunte, » & d'un nombre d'autres Gentilshommes de » qualité, le Lord-Maire, les Aldermans & » Citoyens de *Londres*, ſavoir faiſons, d'u- » nanimité de voix, de conſentement de bou- » che & de cœur, publions & proclamons, » que le Haut & Puiſſant Prince George, Elec- » teur de *Brunſwick-Lunebourg*, par le décès » de notre défunte Souveraine, d'heureuſe » mémoire, eſt devenu notre unique & vé- » ritable Seigneur GEORGE, par la grace » de Dieu, Roi de la *Grande-Bretagne*, de » *France* & d'*Irlande*, Défenſeur de la Foi, » auquel nous promettons hommage entier, » fidélité & obéiſſance conſtante, avec une

» affection toute cordiale & soumise ; priant » Dieu, par qui les Rois & les Reines re» gnent, de benir Sa Majesté le Roi *George* » d'un long & heureux Regne sur Nous : don» né au Palais de Saint *James* le 12 d'Août » 1714. Dieu conserve le Roi *George. Amen.*

Le Comte de *Dorcet* partit d'abord en poste pour aller porter à *Hanover*, au nouveau Roi, une adresse de félicitation sur son avénement à la Couronne, & le prier de satisfaire à la juste impatience de ses Sujets, en se hâtant d'en venir prendre possession. Plusieurs Seigneurs *Anglois* firent aussi le même voyage, & se hâterent, par leurs empressements, de marquer leur zele & leur bonne volonté. On ne voyoit à la *Haye* que des *Anglois* qui venoient tous les jours y attendre leur Roi, & qui passoient la mer pour être plutôt à portée de lui rendre leurs premiers hommages. Jugez si pendant que de tous les côtés on couroit en foule à la *Haye*, où Sa Majesté devoit faire quelque séjour, j'aurois pu, de l'humeur dont je suis, rester tranquillement à

Utrecht ; cela n'étoit pas possible, & cet événement, qui m'a attirée à la *Haye*, meritoit bien que j'en fisse le voyage : je vous assure même que je n'y ai point de regret. J'ai eu l'honneur d'y saluer le Roi & le Prince de *Galles* son fils ; & j'ai fait de bon cœur *chorus* à tous les applaudissements qu'on leur a donnés : applaudissements qui ne doivent pas être suspects de flatterie dans un Pays comme celui-ci, où l'indépendance & la liberté donnent celle de dire naturellement son sentiment, & où on ne se donne pas la peine de feindre ; les *Républicains* n'ayant personne à craindre ni à ménager, dès qu'ils vivent conformément aux Loix de leur République ; ainsi, quand ils disent du bien de quelqu'un, il faut croire qu'ils pensent de même, puisque rien ne les oblige à trahir leurs sentiments, & que la droiture est une des bonnes qualités des *Hollandois*. Les premiers Seigneurs de l'Etat furent attendre ce Prince sur leurs frontiéres,

où il n'arriva qu'environ un mois après la mort de la Reine, ayant été obligé de donner ce temps-là à recevoir les tendres adieux de ſes anciens Sujets, qui ne purent voir ſon éloignement ſans larmes ; tant il eſt vrai que ce qui fait le plaiſir des uns fait toujours de la peine aux autres ; puiſqu'on ſe réjouiſſoit à *Londres* de ce dont on s'affligeoit à *Hanover* ; & que chez les premiers on tâchoit d'engager le Roi à hâter un départ que les derniers auroient bien voulu qu'il eût différé ; il fallut pourtant ſe réſoudre à cette ſéparation : elle fut tendre & touchante, & tout l'éclat de la Couronne ne fut point capable d'empêcher que le Roi ne partageât la douleur que ſon éloignement cauſoit à de ſi fideles Sujets : douleur qu'il prit ſoin d'adoucir, en leur promettant de venir de temps en temps les voir, & en leur laiſſant, pour gage de ſa tendreſſe, le Prince *Frédéric* ſon petit-fils. Sa Majeſté ſe repoſa ſur la route à *Woorſt*, belle maiſon de campagne de Mylord Com-

te d'*Albemarle*, où Elle fut reçue avec toute la magnificence imaginable ; & une magnificence si grande, que le Roi s'en plaignit, aussi-bien que de la maniere avec laquelle ce Seigneur le régala à la *Haye* ; Sa Majesté ayant dit qu'Elle vouloit le surprendre & venir manger sa soupe, sans lui donner le temps d'ajouter à son ordinaire, & de lui faire des festins aussi superbes & aussi somptueux. Ce Monarque reçut ici les compliments de l'Etat, de tous les Ministres étrangers, & les vœux de tout le Public ; il y en eut même qui les lui présenterent en Vers, & voici ceux que la *Quintessence* lui offrit à son arrivée.

VŒUX de la Quintessence pour S. M le Roi de la Grande-Bretagne GEORGE *I.*

HÉROS que la gloire accompagne,
Que le Ciel a choisi pour défendre la Foi,
Mille peuples, rangés sous votre aimable loi,
Soupirent après vous dans la Grande-Bretagne ;
Chacun s'empresse à faire voir
Que son zele, joint au devoir,
Vous présente ses vœux & son sincere hommage.

Vous

Vous regnez déja ſur les cœurs ;
Fût-il un plus heureux préſage
D'un regne floriſſant & rempli de douceurs,
Dans ces Iſles ſi fortunées,
Où par l'ordre des deſtinées
Vos vertus vont bientôt ſe faire couronner ?
Puiſſiez-vous, Auguſte Monarque,
Sans craindre les coups de la Parque,
Juſqu'au ſiecle prochain heureuſement regner !

J'eus l'honneur de ſaluer le Roi & le Prince de *Galles* ; ce qui me donna occaſion de dire dans la *Quinteſſence* ſuivante :

Je l'ai vu, ce Héros, digne objet de mes Vers,
Ce Roi des Cieux & de tout l'Univers,
Qui de mille vertus porte le caractere ;
J'ai vu le digne Fils de cet auguſte Pere :
Que puis-je déſirer dans ce moment heureux ?
C'eſt, grand Roi, qu'acceptant & l'encens & le zele
D'un peuple dont je ſuis l'écho le plus fidele,
Vous daigniez accepter & mon zele & mes vœux.

Mes ſouhaits furent exaucés ; le Roi me fit l'honneur de s'entretenir ſouvent avec moi ; & pour marque de ſa bienveillance, m'honora du don de ſa médaille en or. Une auſſi précieuſe faveur excita d'abord l'envie de tous

mes compatriotes ; ce qui m'obligea de dire dans une autre *Quinteſſence* :

Les bontés d'un grand Roi m'attirent des jaloux ;
Mais la cauſe de ce courroux
M'eſt ſi précieuſe & ſi chere,
Que je voudrois dans ce moment,
Tant je me plais à leur colere,
Pouvoir leur donner lieu de ſe fâcher ſouvent.

Je dis dans un autre endroit de la *Quinteſſence* :

Jadis d'un ſort cruel j'éprouvai l'inconſtance,
J'eſſuyai ſon caprice & toute ſa rigueur :
Mais dans cet heureux jour oubliant ma ſouffrance,
Les bontes du Roi rempliſſent tout mon cœur :
Il eſt tout occupé de ſa reconnoiſſance.
Loin de moi, ſoins fâcheux; loin, mortelle douleur,
Cédez la place à l'eſpérance.
Si mon divin Héros approuve ma faveur,
S'il accepte mon zele & mon obéiſſance,
J'oſe dire avec confiance,
Que, par des vœux remplis d'ardeur,
J'ai ſu tirer la *quinteſſence*
Et l'élixir du vrai bonheur.

Mais les vents qu'on appelle contraires, & qu'on regardoit ici comme favorables, parce qu'ils retardoient le départ de ce Monarque, & que ces

vents, dis-je, durerent plus de quinze jours, j'eus encore l'occasion de renouveller dans plusieurs *Quintessences*, à Sa Majesté, les assurances de mon zele & de mon respect. Voici ce que je dis dans celle du 24 de Septembre :

Illustres Filles de Mémoire,
Venez m'éclairer en ce jour,
Et m'aider à faire ma cour
A un Héros couvert de gloire.
Animez ma tremblante voix
Pour chanter le plus grand des Rois ;
J'ai besoin de votre éloquence.
C'est un Roi sur qui l'Univers
Fonde sa plus douce espérance.
Redoublons pour lui nos concerts.
Ce Roi que le Ciel a formé,
Qu'en sa grace il nous a donné
Pour faire cesser nos alarmes,
Ne peut être assez admiré.
Tous les cœurs lui rendent les armes :
Il est digne d'être adoré.
Nous verrions finir nos malheurs,
Tarir la source de nos pleurs,
Par ce Roi si grand & si sage,
Qui joint à tant de majesté,
Tant de prudence & de courage,
Tant de douceur & de bonté.
Ciel, daignez exaucer nos vœux ;
Que son regne soit long, heureux.
Sur lui tout notre espoir se fonde ;
Il est l'amour de l'Univers :

Conſervez-le, grand Dieu, pour le bonheur du
monde,
Et faites pour le mien qu'il approuve ces Vers.

Si vous me demandez, Madame, de vous faire le portrait de ce Roi, je vous renverrai à la *Quinteſſence* du 27 Septembre, où je dis :

Comment peindre d'un Roi ſi grand, ſi révéré,
Tant de rares vertus, de graces ſans pareilles ;
Puiſque du monde entier dont il eſt admiré,
Il eſt la huitieme merveille ?

La *Quinteſſence* n'a point été la ſeule qui ait chanté les louanges de ce Roi ; d'autres Muſes ont auſſi ſignalé leur zele dans cette occaſion, & je vous envoie ici quelques-uns des Vers qui lui ont été préſentés à la *Haye*. En voici de la façon de M. *Huet*, Miniſtre François refugié, qui eſt un homme d'eſprit, de réputation & de mérite.

Grand Prince devenu grand Roi
Par la faveur du Ciel, & ſans trouble & ſans guerre,
Vit-on jamais en Angleterre
Un aſtre plus brillant & plus benin que toi ?

Oui, tes bénignes influences,
Auſſi bien que l'éclat de tes rares vertus,
Sont pour ſes Peuples abattus,
Contre leurs ennemis de douces aſſurances.

Hâtes-toi, redoubles tes pas,
Grand Roi, ſans différer plus long-temps ton voyage;
Tes Sujets ſur l'autre rivage
Déja ſont accourus, & t'y tendent les bras.

Voles donc, contentes leur zele,
Réponds, en te hâtant, à leurs empreſſements;
Réunis dans leurs ſentiments,
Il n'eſt plus de parti que celui qui t'appelle.

Malgré toute ſa peſanteur,
Qu'agréable pour toi doit être la Couronne,
Quand tout un peuple te la donne
D'une voix, d'une main conduite par le cœur!

Heureux Peuple! après tant d'alarmes
Au ſujet de tes Loix, de ta Religion,
La Paix va regner dans Sion,
Et tu verras tarir la ſource de tes larmes.

Puiſſes-tu vivre aſſez long-temps,
Grand Roi, pour tes Etats, ainſi que pour l'Egliſe,
Et que la fameuſe Tamiſe,
Se reſſente à jamais de ces événements.

Tels ſont les vœux ardents, ſinceres,
Que pouſſent vers le Ciel tous les bons Proteſtants:
Ah! que nos cœurs feroient contents,
Si par tes ſoins, Grand Roi, nous pouvions vivre en freres.

En voici encore du même Auteur, composés avant l'arrivée du Roi ici.

En t'attendant, grand Roi, ma juste impatience
M'a fait prendre la plume une seconde fois
Pour caractériser les véritables Rois.
Lis donc, & vois ce que j'en pense.

Le Héros de toute saison
N'est pas, à mon avis, celui qui fait la guerre,
En Hiver, aussi bien qu'au temps de la moisson,
Pour ravager toute la terre.

Mais c'est celui qui, dans tous ses projets,
De ses Etats ne tend qu'à bannir la misere,
Et qui porte en son sein des sentiments de pere,
Pour rendre heureux tous ses Sujets.

Non, non, il n'en fut jamais d'autre,
Quoi qu'en disent tous les flatteurs:
Sur ce pied-là, le grand *George* est le nôtre;
C'est le Héros parfait qui regne dans les cœurs.

En voici d'autres de la façon de M. de *Gabillon*, Prosélyte François, en Latin & en François. Je vais commencer par le Latin.

Nunc tua Majestas regali fulget honore,
Et nomen celebrant plebs proceresque tuum.
Quisque canit: vivat regnetque Georgius *Heros,*
Regnet & in natis Hannoverana Domus,
Elector, Princepsque potens, nunc maximus es Rex,

Virtutique datur trina Corona tuæ.
Proh dolor! Anna obiit; Rex vivis, quanta voluptas!
Et dum Luna cadit, Sol novus orbe micas.
Te vocat Anglica gens; ſacram diademate frontem
Cingere vult, leges prompta ſubire tuas:
Felices Angli tantum legiſſe Monarcham,
Qui ſemper patriæ jura decuſque feret.
Inclyte Rex, conſcende Thronum, te fata ſecundent,
Et faveat votis Numen ubique tuis.

Voici le Sonnet du même en François.

Quel ſpectacle, grand Roi, ſe préſente à mes yeux!
Je vois des Potentats couronner ta mémoire,
Dreſſer des monuments éternels à ta gloire;
Je vois ta Majeſté triompher en tous lieux.
L'Angleterre à l'envi t'éleve juſqu'aux Cieux;
Elle trace déja le plan de ton hiſtoire,
Ta proclamation vaut plus qu'une victoire,
Et rend vains les projets d'un Prince audacieux,
Qui pourroit conteſter les droits de ta Couronne.
La Terre jointe au Ciel t'appelle ſur le Trône.
Trois Royaumes entiers ſont ſoumis à ta loi:
Cependant au deſſus de ta grandeur ſuprême,
La vertu brille en toi plus que le diadême;
En *George* le Héros eſt plus grand que le Roi.

Un autre Proſélyte François refugié, nommé M. de la *Pilionniere*, a fait les ſuivants.

Grand Roi, mon Apollon, aigri par la ſatyre,
Veut reprendre ſon fiel, ou refuſe d'écrire.

La superstition, au sourcil infernal,
M'inspira le chagrin du sombre Juvenal :
Prête à tout engloutir, elle enflammoit ma Muse,
Quand un nouveau Persée, armé de sa Méduse,
Est venu du Papisme étonner la fierté,
Et sauver la Réforme avec la liberté.
Aujourd'hui que le Ciel, à tous mes vœux propice,
Leur éleve un rempart au bord du précipice,
Un salut imprévu désarme mon courroux,
Et me borne au plaisir d'embrasser tes genoux.
Ne crains pas que ma verve, en quittant l'invective,
Prodigue la louange idolâtre, excessive;
Qu'elle apporte à tes pieds un encens profané,
Dont s'enivre souvent un monstre couronné.
Je hais ces esprits bas, adulateurs serviles,
Toujours prêts d'adorer jusques aux crocodiles,
Et plains ces foibles Rois, amis des faux portraits,
Pour parer leurs autels, qui gagnent leurs Sujets :
Mais ma plume en ce jour, dans ses transports sinceres,
Porte envie au pinceau des flatteurs d'un Tibere,
Et mon Vers plus naïf, mais qui craint d'échouer,
Voudroit leur élégance, ayant à te louer.
Si les horreurs du temps qui m'ont fait satyrique,
N'avoient éteint mon goût pour le panégyrique,
Je pourrois éblouir tes ennemis confus
Du portrait éclatant de tes hautes vertus.
Oui, je pourrois, grand Roi, si j'étois un Apelle,
Peindre un port noble, auguste; & plein de mon modele,
Tracer les sentiments d'un digne & d'un grand Roi,
Soumis à la justice, esclave de sa foi;
Une bonté sans fard, un accès doux, facile,
Une Religion mâle, humaine, tranquille,
Un zele ardent, actif, qui sait se modérer,

Qui guérit les erreurs, ou fait les tolérer.
Aux Peuples trop heureux d'un floriſſant Royaume,
Je pourrois peindre un Roi, qui, rival de *Guillaume*,
A l'ambition folle apporte de bons freins,
La paix, la liberté, la douceur aux voiſins.
Mais pour ne point riſquer d'obſcurcir ma matiere,
T'aſſurant de nos cœurs où la joie eſt entiere,
J'emprunte à mon défaut l'organe du Public,
Les accents du *Tori* perdus dans ceux de *Whig*.
Ta lenteur fait ſouffrir tes Iſles fortunées;
Dans l'ardeur de te voir les jours ſont des années.
Déja la liberté qui te tendoit les bras,
Seme l'or & les fleurs prodigués ſous tes pas;
Et la Religion, laiſſant hurler Cerbere,
Prépare le triomphe à ſon Dieu tutélaire,
Sous l'écuſſon pompeux d'Electeur & de Roi,
Ecrit en lettres d'or, *Défenſeur de la Foi.*
La ſuperſtition, au regard louche & ſombre,
Pâlit, court aux Enfers, & craint juſqu'à ton ombre;
A l'envi des Anglois, les voiſins empreſſés,
Semblent donner l'eſpoir à leurs vœux exaucés.
Ames de nos vaiſſeaux, vents, ſecondez Neptune,
De l'Europe ſauvée ils portent la fortune;
Aquilons complaiſants à nos ardents deſirs,
Prêtez de votre ſouffle aux pareſſeux Zéphirs.
Hâtes-toi donc, grand Roi, tout un monde t'appelle:
Viens ſans délai combler la joie univerſelle.
Mais un Peuple orphelin vient troubler notre accueil,
C'eſt pour nous un triomphe; & pour lui c'eſt un deuil.
Deuil & triomphe juſte autant qu'il eſt ſincere:
Nous gagnons un bon Roi, quand il perd un bon Pere:

Daignes essuyer des pleurs que nous faisons couler;
De ta gloire, grand Roi, tâche à le consoler;
Dis-lui qu'un sage Arrêt, signé des Destinées,
Mit le Sceptre en dépôt pour tes belles années;
Par la Religion, que cet Arrêt dicté,
Préserva du tombeau la foi, la liberté.
Dis-lui que l'intérêt de l'Europe t'appelle;
En vain à ses desirs tu te rendrois rebelle,
Que jusqu'au bout du monde on iroit te chercher:
Oui, des bras d'un bon Peuple elle iroit t'arracher,
Pour maintenir chez lui la paix & l'abondance;
D'un rayon détaché promets-lui l'influence,
D'un astre subalterne ayant su le pourvoir.
Sevres-le, si tu peux, du plaisir de te voir.
Enfin, à nos dépens, laisse-lui l'espérance
D'un éclair consolant de ta douce présence;
Promets, en le quittant, à ton Peuple affligé,
Du Peuple triomphant qu'il sera protégé:
Mais abréges un adieu qui nous impatiente;
Dans le plaisir usé d'une trop longue attente,
On murmure, on languit; depuis un mois tu viens;
Cher Prince, souviens-toi que tu nous appartiens.
Puissent les ris, les jeux, en haie à ton passage,
Ne point trop retarder ton triomphant voyage.
Puissent après ton char, les Faunes curieux,
Perdre haleine en briguant un regard de tes yeux.
Puissent les Dieux marins, de leurs grottes humides,
Accourir, rendre hommage, avec les Néréïdes,
Et les vents t'emporter sur tes coursiers légers.
Puissai-je, comme Orphée, ébranler les rochers,
Et, grand Roi, sous ton regne abjurant la satyre,
Aux airs du siecle d'or accoutumer ma lyre,
Et chanter sous tes yeux, si tu prises ma voix,
Un Roi, l'Amour des siens, le modele des Rois.
Je sais que sur le Trône on s'éblouit, on change,

Et ne voudrois pour rien hazarder ma louange.
Les regrets d'*Hanover* aſſurent mon encens ;
Notre joie & ſon deuil, grand Roi, ſont mes garants.

Voici quelques Deviſes de la façon de M. du *Vrigni*, petit-fils du fameux *Dupleſſis-Mornay*.

I. Une main ſortant d'un nuage, qui tient une Couronne royale, avec ces mots :

HÆC DAT ET AUFERT. *Celle-ci les donne & les ôte.*

Et dans l'Exergue.

PRŒMIUM FIDEI. *La récompenſe de la Foi.*

I I. Un Grenadier ayant ſept grenades, dont quatre ſont plus groſſes que les autres trois, regardé par un Soleil, avec ces mots :

CUMULAT SUA DONA CORONIS. *Il couronne en moi ſes dons.*

I I I. Une femme repréſentant la Grande-Bretagne, attachant une jarretiere à un

Laboureur qui tient sa charrue, avec ces mots :

PRIMUM SUUM AGRICOLAM GRATA COMPEDE VINCIT. *Elle lie d'une jarretiere son premier Laboureur.*

Faisant allusion au nom de George, qui en Grec signifie Laboureur.

I V. Encore un Laboureur avec sa charrue ; &, par la même allusion au nom de George, ces mots :

IMPIGER AGRI DOMINICI CULTOR. *Il cultive avec soin le champ du Seigneur.*

Et avec ces autres mots :

FELIX MIHI TELLUS ARANDA. *Il m'est échu une heureuse terre à labourer.*

Le même M. du *Vrigni* en a fait aussi pour Madame la Princesse de *Galles*, que je vais vous mettre ici tout de suite pendant que je suis en train, sans attendre de les placer, comme il seroit peut-être plus à propos, lorsque je vous

vous parlerai de cette Princeſſe, qui n'arrivera point ici en même-temps que le Roi & le Prince ſon époux. Quoi qu'il en ſoit, voici les Deviſes.

I. Un Grenadier ayant des grenades, avec ces mots :

QUOT FRUCTUS TOT CORONÆ. *Autant de fruits que de Couronnes.*

II. Une pleine Lune fort blanche, avec ces mots :

TOTA BRITANNIA ALBA REFULGET. *Elle ne promet que ſérénité aux Anglois.*

Et ces autres mots :

NOCTEM ADIMIT REDDITQUE QUIETEM. *Elle chaſſe la nuit ; mais elle rend le repos.*

Enfin, pour en revenir au Roi, je vous dirai qu'après avoir reçu ici les vœux & l'encens du Public & des Particuliers, pendant près de trois ſemaines qu'il y a été retenu par les vents,

& après avoir été magnifiquement régalé par Mylord Comte d'*Albemarle*, M. le Baron de *Welderen*, le Baron de *Duvenvoorde*, & autres des premiers de l'Etat, ce Monarque en partit le 27 de Septembre, à huit heures du matin, avec le Prince de *Galles* son Fils, & suivi d'un grand nombre de Seigneurs, Anglois & Allemands, dont les uns étoient venus audevant de lui de *Londres*, & les autres l'avoient suivi de *Hanover*. Les vents favorisérent sa navigation, & le poussérent le plus heureusement du monde vers la *Tamise*, où il arriva le 28 Septembre, c'est-à-dire le lendemain de son départ d'ici. Sa Majesté mit pied à terre à *Greenvich*, où tous les Seigneurs s'étoient rendus d'avance, après avoir donné les ordres nécessaires pour la solemnité de son entrée à Londres, qui fut des plus pompeuses. On dressa des échafauds dans toutes les rues par où ce Monarque devoit passer, & les fenêtres de ces mêmes rues furent louées à un prix excessif,

tant la foule étoit grande à ſon paſſage, tout le monde ayant de l'empreſſement pour un Roi ſi chéri. Cet empreſſement fut même fatal à bien des perſonnes; car comme la Tamiſe étoit toute couverte de petits bateaux, remplis d'une infinité de Peuple qui vouloit voir arriver le Roi, on ne put pas empêcher qu'il n'y eût quelques-uns de ces bateaux renverſés & des gens noyés, qui dans cette occaſion furent les vrais martyrs de leur zele. Sa Majeſté en fut touchée, & tâcha d'en conſoler les Parents, en leur faiſant reſſentir les effets de ſa généroſité. Ce Monarque s'eſt d'abord concilié les cœurs de ſes Sujets par ſa tendre bonté, ſa douceur, & par la ſageſſe & l'équité qu'on voit briller dans toute ſa conduite, & qu'on remarqua d'abord dans la Déclaration qu'il fit à ſon Conſeil le 3 d'Octobre, lorſque le Prince ſon Fils fut déclaré Prince de *Galles*. Vous ne ſerez peut-être pas fâchée que je vous faſſe part de cette Déclaration : la voici.

DÉCLARATION du Roi de la Grande Bretagne.

» AYANT, dans les réponſes que j'ai faites aux Adreſſes des deux Chambres du » Parlement, ſuffiſamment fait connoître la » réſolution que j'ai priſe de défendre les droits » de tous mes Sujets, tant Eccléſiaſtiques » que Civils, il ne me reſte que peu de choſe » à dire ſur ce ſujet. Cependant, comme » je ne veux omettre aucune occaſion de donner toutes les aſſurances poſſibles à un » Peuple qui a déja ſi bien mérité cela de » moi, je me ſers de celle-ci pour vous témoigner auſſi ma ferme réſolution de faire » tout ce qui dépend de moi, pour protéger & maintenir les Egliſes d'*Angleterre* & » d'*Ecoſſe*, ainſi qu'elles ſont établies par les » Loix; ce que je crois ſe pouvoir faire efficacement, ſans toucher aucunement à » la tolérance accordée par les Loix aux Proteſtants non-conformiſtes, ſi conforme à » la charité chrétienne, & ſi néceſſaire au » commerce & à la richeſſe de ce Royaume. » On ne voit point ailleurs ſi clairement, » ni à un ſi haut dégré que dans ces heureux » Royaumes, les bons effets d'une poſſeſſion » bien aſſurée; & je vous aſſure qu'il n'y a

» personne parmi vous qui tâche de la con-
» server avec plus d'ardeur que je le ferai. »

Une Déclaration aussi juste eut l'approbation de toutes les personnes raisonnables ; tous les divers Corps & les Universités du Royaume présenterent en foule des Adresses de félicitation à ce Monarque, que tous les Ministres des Puissances étrangeres félicitérent aussi de la part de leurs Souverains. Le Prince de *Kourakin* passa d'ici à *Londres*, pour lui faire des compliments de la part du *Czar* de la grande Russie, son Maître, sur son heureux avénement à la Couronne. Le Roi de Sicile ordonna à son Ambassadeur d'en faire de même. Don Louis d'*Acunha*, Ministre d'un mérite distingué, que nous avons vu briller au Congrès d'*Utrecht*, va, avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi de Portugal, faire les mêmes compliments à ce Monarque, auquel le Roi d'Espagne a envoyé aussi l'illustre Marquis de *Montéléon*, ci-devant son Plénipo-

tentiaire au même Congrès d'*Utrecht*. Tous ces empressements, que tant de Potentats ont eus pour le Roi de la Grande-Bretagne, ont fait que je lui ai appliqué, dans ma *Quintessence*, cet endroit du Pseaume.

Rois d'Isles & de la Mer creuse
Lui feront des présents ;
Les Rois de l'Arabie heureuse
Offriront leur encens.

Le premier changement que ce Monarque a fait dans les Charges, a été pour rétablir le Duc de *Malbourough* dans celles dont il avoit été dépossédé, après les avoir si glorieusement & heureusement exercées ; il vient d'être réinstallé dans celles de Généralissime ; & M. de *Cadogan*, son Adjudant-Général, vient d'être pourvu du Régiment qu'avoit ci-devant Mylord *Norte-Gray*. Il s'est fait encore d'autres changements, tant dans les Charges que dans le Ministere, qui non-seulement a été changé, mais qui va être recherché sur sa conduite,

tant par rapport à la Paix d'*Utrecht*, qu'au ſujet d'autres affaires, où on prétend qu'il n'a pas agi conformément aux Loix & aux intérêts de la Nation Britannique. Le Vicomte de *Bolingbrook*, que vous avez vu à *Paris*, eſt un des proſcrits, de même que le Comte d'*Oxford*, le Duc d'*Ormond*, & quelques autres. On diſoit que l'Evêque de Londres & Mylord Comte de *Straford*, étoient auſſi dans le même cas pour avoir ſigné la Paix à *Utrecht*; mais comme ces Seigneurs n'ont rien fait que par ordre de la Cour, il n'y a pas d'apparence qu'on s'en prenne à eux. Pour l'Evêque, il eſt tout-à-fait hors d'intrigue, & gouverne paiſiblement ſon troupeau à *Londres*; & pour le Comte de *Straford*, les gracieuſetés que le Roi lui a faites ici, font voir que ce Monarque n'a rien ſur le cœur contre lui, & doivent par conſéquent le raſſurer; car Sa Majeſté l'a fait manger ici pluſieurs fois publiquement avec Elle, & lui a même fait l'honneur d'aller chez lui,

& de jouer une repriſe d'hombre avec Myladi ſon épouſe, qui eut enſuite celui de danſer avec le Prince de *Galles* : car Mylord & Myladi avoient eu ſoin de raſſembler chez eux tout ce qu'il y avoit ici de plus illuſtre, & d'y faire venir des violons, pour marquer la joie que la préſence de leur auguſte Maître leur cauſoit. Madame la Princeſſe de *Galles*, qui, comme je vous l'ai déja dit, ne s'étoit pas trouvée en état de partir avec le Roi & le Prince ſon Epoux, arriva le 14 d'Octobre à *Twichel*, belle maiſon du Comte de *Waſſenaër*, ſur les frontieres de cet Etat. Son Alteſſe Royale s'y repoſa juſqu'au 16 qu'Elle fut à *Loo*, maiſon du feu Roi *Guillaume*, dans la Province d'*Over-Iſſel*, où Madame la Princeſſe Douairiere de *Naſſau*, veuve du dernier *Stadhouder* de *Friſe*, étoit venue pour la recevoir. Le lendemain Elle coucha à *Utrecht*, & arriva enſuite le 18 heureuſement ici, au Palais de la vieille Cour, où l'on avoit fait d'avance poſer la Garde.

Un détachement de la Garnison fut commandé pour aller à un Village appellé *Leidſeindam*, pour ſervir d'eſcorte à cette Princeſſe, que les carroſſes de l'Etat furent prendre dans cet endroit-là, où Mylord Comte d'*Albemarle*, comme un des premiers Nobles de Hollande, fut avec les autres Députés de Leurs Hautes-Puiſſances, la recevoir & la complimenter de leur part. On lui a fait les mêmes honneurs qu'au Roi; on lui a rendu les mêmes devoirs, & toutes les Dames lui ont fait réguliérement leur cour. On peut dire auſſi que cette Princeſſe a bien rempli la haute idée que l'on s'étoit formée de ſon mérite; ſon air doux & majeſtueux inſpire en même-temps l'amour & le reſpect; ſon eſprit brille dans tout ce qu'elle dit. Le Ciel, qui n'a rien oublié pour la rendre parfaite, a joint aux agréments de ſa perſonne & aux charmes de ſon eſprit, la ſublimité du génie & la beauté de la voix; car cette incomparable Princeſſe, qui parle ſept ou huit ſortes

de Langues, chante auſſi divinement bien. La bonté de ſon cœur eſt une choſe qu'on ne peut aſſez admirer, auſſi-bien que ſa piété, qui lui fit autrefois refuſer le Trône Impérial, parce qu'il falloit, pour y monter, renoncer à ſa Religion. Ce zele, ſoit que vous le trouviez bien ou mal placé, eſt toujours fort louable, & marque un grand fond de piété & de Religion; auſſi a-t-il été récompenſé, les Couronnes Britanniques qu'elle doit porter un jour, ayant bien de quoi la dédommager de celle qu'elle auroit pu poſſéder aux dépens de ſa conſcience. Cette Princeſſe peut avoir à preſent trente ans. Elle eſt fille du feu Markgrave *Frédéric* de *Brandebourg-Anſpach*, & de cette belle & vertueuſe Markgrave d'*Anſpach*, qui épouſa en ſecondes nôces l'Electeur de Saxe, frere aîné de l'Electeur de Saxe, à préſent Roi de *Pologne*. Elle n'eut point d'enfants de ce ſecond Mari; mais elle en a laiſſé pluſieurs du premier, & nous avons vu ici le

Markgrave d'*Anſpach* ; Frere de la Princeſſe de *Galles* , & la Comteſſe de *Hanau* ſa ſœur. Vous ſerez ſans doute bien ſurpriſe qu'une Princeſſe née telle , ne porte que le titre de Comteſſe ; mais il faut que vous ſachiez que les Comtes de Hanau ont ſouvent refuſé la qualité de Princes , pour ne pas perdre celle de premiers Comtes de l'Empire. D'ailleurs les Comtes de l'Empire étant Souverains dans leurs Etats , la différence du titre eſt comptée pour ſi peu dans ces Pays-là , que l'on voit tous les jours des Comtes épouſer des Princeſſes , & des Princes des Comteſſes , ſuivant que l'intérêt ou l'inclination les déterminent. Madame la Princeſſe de *Galles* n'amena avec elle que deux des Princeſſes ſes Filles , la plus jeune n'ayant pas pu être encore expoſée aux fatigues du voyage , à cauſe de ſon âge & de la délicateſſe de ſon tempérament. Les deux aînées ſont d'une beauté enchantée , & j'ai raiſon de dire dans ma *Quinteſſence* , en voyant

ces jeunes Princesses auprès de leur incomparable mere :

Ce sont les Graces ; c'est Venus :
Que d'attraits ! j'en suis éblouie ;
Ah, Ciel ! c'est Venus Uranie,
Je la connois à ses vertus.

Toute la Cour de la Princesse paroît formée sur un beau modele ; rien n'est plus poli que les Seigneurs, & rien n'est plus charmant & plus gracieux que les Dames qui la composent. Madame la Comtesse de *Bukebourg*, qui y tient le premier rang, est de ces personnes dont on ne sauroit jamais dire assez de bien, qui joint à la beauté du corps & de l'esprit, la bonté du cœur, ne cherchant à se prévaloir du crédit que son mérite lui a acquis auprès de la Princesse, que pour faire du bien, & rendre de bons offices aux personnes qui implorent sa protection. Enfin toute cette Cour est si remplie de mérite, qu'elle rend par-là un témoignage authentique du bon goût de la Princesse. Le séjour qu'Elle

qu'Elle a fait ici n'a pas été long ; les vents ont fecondé les tendres défirs du Prince fon Epoux, & les vœux de toute la Grande-Bretagne ; & l'Amiral *Barklay*, à qui le Roi avoit confié le foin de la conduire, la fit partir d'ici peu de jours après qu'Elle y fut arrivée, & au grand regret de toutes les perfonnes qui avoient l'honneur de la voir, & qui s'étoient flattées de poffèder plus long-temps ce bonheur. Elle a eu la bonté, pendant le peu de féjour qu'Elle a fait ici, de s'aller promener au *Woorhout* & à *Scheveling*, avec les Princeffes fes Filles, pour contenter l'envie que tout le Peuple avoit de la voir. Mais avant de vous parler de fon départ, je devois vous avoir fait part des Vers de la *Quinteffence*, ou pour mieux dire, que l'Auteur de la *Quinteffence* lui a préfentés.

VERS de la Quinteſſence à S. A. R. Madame la Princeſſe de Galles.

DIGNE Épouſe du Fils d'un grand Roi que
j'admire,
Si j'avois d'Apollon & la verve & la lyre,
Je chanterois ici vos vertus, vos appas,
Tous les dons dont le Ciel, d'une main libérale,
Orna dès le berceau Votre Alteſſe Royale,
Les Grâces, les Amours qui marchent ſur vos pas.
Mais je manque de voix, adorable Princeſſe;
Daignez donc accepter les vœux que vous adreſſe
Un cœur qui de vous plaire eut toujours le deſir:
Ah! ſi j'y parvenois, quelle ſeroit ma gloire!
Des maux que j'ai ſoufferts je perdrois la mémoire,
Et craindrois ſeulement de mourir de plaiſir.

Dans un autre endroit où je parle de ſon heureuſe fécondité, je fais dire aux *Anglois*:

C'eſt ſur quoi nous fondons notre eſpoir le plus doux.
Puiſſiez-vous, toujours chere à votre auguſte Époux,
Des grands Rois d'*Albion* perpétuer la race.
Puiſſent les Deſcendants de notre divin Roi,
Héritiers de ſon Trône, ainſi que de ſa foi,
Sans fin, de Pere en Fils, ſe tranſmettre la place.

La Princeſſe accepta avec bonté ces vœux & cet hommage de la *Quinteſſence*; & pour me marquer qu'Elle le

recevoit agréablement, Elle me fit le même honneur que le Roi m'avoit fait, en me donnant une très-belle médaille d'or. Son Altesse Royale a fait ici quantité d'autres présents à diverses personnes, & a donné de grandes marques de sa générosité. Elle a fait voir aussi qu'Elle joignoit à toutes ses vertus celle qui, selon *S. Paul*, est la plus utile, je veux dire la charité & une bonté compatissante pour les malheureux; car malgré le précipitation d'un départ que les vents l'obligeoient de hâter, & au milieu des soins qu'Elle étoit obligée de se donner, Elle n'oublia point les Pauvres, & choisissant le célébre Ministre *Saurin* pour distributeur de ses graces, Elle le chargea de divers présents, les uns pour de pauvres Eglises, les autres pour les Galériens, & pour d'autres personnes en nécessité. Les mêmes Députés qui avoient été, de la part de l'État, au-devant de cette Princesse, furent l'accompagner jusques à son embarquement, Mylord

d'*Albemarle* étant toujours à la tête, comme premier Noble de Hollande. Le vent souffla pour Elle comme il avoit fait pour le Roi, & la conduisit, avec tout l'agrément & la diligence possible, à *Londres*, où Elle arriva assez à temps pour voir le Couronnement du Roi, qui se fit le 31 d'Octobre 1714 avec toute la pompe & la joie imaginable. Comme je vous ai autrefois fait le détail de cette auguste cérémonie, en vous parlant du Couronnement de la feue Reine *Anne*, je ne vous donnerai point une relation de celui ci, où les choses se sont passées de même, excepté que, n'y ayant point de femmes, la marche n'a été composée que de divers Ordres de Seigneurs de la Grande-Bretagne; car les Dames n'ont été de cette fête que comme spectatrices, & Madame la Princesse de *Galles* Elle-même n'y a assisté que sur ce pied-là. Ce fut l'Archevêque de *Cantorbery* qui fit la cérémonie du Sacre, & l'Evêque d'*Oxford* prononça le Sermon. Ce Prélat

prit ſon texte dans le Pſeaume 118 ℣. 14. *C'eſt ici la journée que l'Eternel a faite ; triomphons & nous réjouiſſons en elle* , & fit voir aux Anglois , de la maniere du monde la plus éloquente , le prix de ce qu'ils gagnoient dans cet heureux jour ; à quoi les Peuples applaudirent auſſi de leur côté par leurs vœux & leurs acclamations. La foule étoit ſi grande , & le Peuple étoit accouru de tant d'endroits, pour voir un ſpectacle auſſi agréable & ſi beau , que les échafauds qu'on avoit dreſſés dans tous les endroits où la marche devoit paſſer , auſſi-bien que dans la grande Halle de *Weſtminſter* , qui , comme je vous l'ai dit autrefois , eſt la ſalle du feſtin ; tous les échafauds, dis-je , étoient à triple étage , & ſi furieuſement chargés , qu'il y en eut qui rompirent & écraſerent plusieurs perſonnes , qui furent encore dans cette occaſion les victimes de leur zele & de leur empreſſement , auſſi-bien qu'un homme qui , voulant conſerver la place dans un de ces en-

droits, même au péril de sa vie, reçut un coup d'épée au travers du corps, d'un autre qui la lui disputoit. Le Ministre de *Suisse* & celui de *Venise* eurent aussi quelque dispute au sujet de la préséance, & le Lord *Markchal* fut obligé, pour mettre le hola, de leur faire dire, qu'il n'y avoit ni haut ni bas-bout sur ces échafauds, & que toutes les places y étant égales, ce n'étoit pas le lieu d'être sur le qui vive; mais tous ces petits incidents n'arriverent que parmi les spectateurs, & la cérémonie se fit avec tout l'ordre & toute la tranquillité imaginables. Le champion fit son appel suivant la coutume, & déclara hautement en Anglois & en François, pour que personne n'en prétendît cause d'ignorance, que s'il y avoit quelqu'un qui prétendît que le Roi *George* ne fût pas le véritable Roi de la *Grande-Bretagne*, il n'avoit qu'à se présenter. Après quoi il jetta son gantelet, pour marquer qu'il le défioit au combat, & caracola à l'ordinaire, & d'une

maniere dont les *Anglois* tirent toujours bon augure. On remarqua que le Duc d'*Ormond* ſe retira d'abord après la marche, ſans aſſiſter ni au repas, ni au défi; ce qui revient à ce que je vous ai dit, à moins que ce n'ait été l'effet de quelque indiſpoſition. La couronne que le Roi avoit ſur la tête, & qu'on avoit fait faire exprès pour Sa Majeſté, coûtoit, à ce qu'on prétend, un million, & celle du Prince de *Galles* ne lui étoit guere inférieure en prix. Voilà le Chevalier de *S. George* revenu de ſes prétentions: l'amour que les Anglois ont pour leur Roi & la poſtérité de ce Monarque, ne laiſſent plus aucune eſpérance à ce Chevalier, qui a bien la mine de devenir Chevalier errant, ſon éloignement étant une des conditions du Traité d'*Utrecht*, qui doit être religieuſement obſervé. Je crois, Madame, que vous n'ignorez pas les droits du Roi *George* à la Couronne de la *Grande-Bretagne*: il a premiérement ceux du ſang, comme Fils de la Prin-

ceſſe *Sophie*, qui étoit petite-Fille de *Jacques I.*, qui fut Succeſſeur de la Reine *Elizabeth*, & qui joignit le Royaume d'*Ecoſſe*, dont il étoit déja Roi, à ceux d'*Angleterre*, *France* & *Irlande*, dont il hérita d'*Elizabeth*. *Jacques I.* fut Pere de la Reine de *Bohême*, Epouſe de l'illuſtre & infortuné *Frédéric* Roi de *Bohême*, & Electeur Palatin, dont l'hiſtoire cauſe de l'admiration & de la pitié, & qui fut auſſi malheureux que vaillant. L'incomparable *Sophie*, Electrice de *Hanover*, & Mere du Roi *George*, fut Fille de ce Héros, & de la Fille de *Jacques I.*, qui par conſéquent étoit le Biſaïeul de celui qui remplit aujourd'hui ſa place. Ce droit que le ſang donne au Roi *George* pour monter au Trône de ſes Ancêtres, n'eſt pas le ſeul qui l'y a élevé, puiſque par un acte formel du Parlement, & par les Loix les plus ſacrées du Royaume, il a été, pendant la vie même du Roi *Guillaume III*, déclaré ſeul & unique Héritier des Couronnes de la Grande-Bre-

tagne, & légitime Succeſſeur de la Reine Anne, au cas qu'elle mourût ſans enfants. Ce cas eſt arrivé; ainſi il n'y a pas eu le petit mot à répliquer. Ajoutez à tous ces droits les vœux & l'inclination des Peuples, & voyez après cela ſi un Trône, ſoutenu par cinq colonnes, (car la Princeſſe de *Galles* a déja un Prince & trois Princeſſes qui font l'admiration des Anglois,) ſans compter ceux qui ſont encore à venir; jugez, dis-je, ſi ce ne ſont pas-là de fermes appuis & de fermes remparts contre toutes ſortes de Prétendants. Malgré tout ce qu'on publie ici de la future diſgrace du Comte de *Straford*, ce Seigneur n'a pas laiſſé de ſignaler ſon zele pour le Roi, en donnant une fête des plus ſomptueuſes le jour de ſon Couronnement. Je ne vous en donnerai pas ici la relation, quoique je puiſſe en parler ſavamment, & comme en ayant été moi-même ſpectatrice. Je me contenterai de vous dire que tout ce qu'il y avoit ici de gens de la premiere diſ-

tinction, de l'un & de l'autre ſexe, tant de l'Etat, que Princes & Miniſtres étrangers, y brillérent avec éclat. Mylord faiſoit de ſon côté briller ſa joie dans ſes manieres & dans ſa parure; car il mit ce jour-là une étoile de diamants des plus brillantes. Myladi, ſon épouſe, étoit auſſi très-magnifique, ils firent l'un & l'autre les honneurs de chez eux de la meilleure grace du monde. Le feſtin fut ſuperbe; la table, ſur laquelle on comptoit quatre-vingt-dix plats, & où la délicateſſe des mets étoit jointe à l'abondance, fut ouverte toute la nuit, où chacun, pendant le bal qui ſuccéda au feſtin, & qui dura juſqu'au jour, put trouver abondamment de quoi ſatisfaire ſon goût. Les vins, les liqueurs ne tarirent point non-plus, & Mylord n'épargna rien pour faire éclater ſon zele dans une occaſion auſſi importante. On parle toujours de ſon rappel, & il paroît le ſouhaiter beaucoup; il l'avoit même ſouhaité du vivant de la feue *Reine*, qui n'avoit jamais voulu le lui accorder.

Voici des Vers que la *Quinteſſence* donna pour bouquet, le jour de S. Thomas, à Mylord *Straford*, qui porte ce nom.

Malgré la ſaiſon des frimats,
Il faut que ma Muſe s'apprête
A faire un bouquet pour Thomas,
Dont je veux célébrer la fête.
Je devois bien, en pareil cas,
Avoir dit pour Mylord Thomas:
Mais il faut céder à la rime,
Et ce n'eſt pas manque d'eſtime,
Puiſqu'on ſait bien que ce Seigneur
Tient le haut bout dans notre cœur,
Et que je reſpecte très-fort
Le charmant Mylord *Straford* :
Straford qui, par ſa prudence,
Par ſes ſoins & ſa vigilance,
A fait redeſcendre ici-bas
La Paix avec tous ſes appas;
Lui, dont le zele à toute épreuve,
Qui brilla pour la Reine veuve,
Brille d'une pareille ardeur
Pour ſon illuſtre Succeſſeur :
Lui qui ſut dans plus d'un Royaume
Servir utilement *Guillaume*,
Et dont la généroſité
Égale l'intrépidité
Qui conduit à l'iſſue heureuſe
L'affaire la plus épineuſe;
Qu'au conſeil, non plus qu'au combat,
Rien n'intimide & rien n'abat;

Dont la foi eſt inviolable,
Le cœur grand, l'eſprit doux, affable,
Qui de ſes plus grands ennemis,
Quand il veut, ſe fait de ſes amis;
A qui l'on ne ſauroit ſans crime
Refuſer toute ſon eſtime.
Il fut dès ſon quatrieme luſtre
Acquérir le titre d'Auguſte;
Titre qui lui demeurera
Tant que le monde durera.
Voilà, Muſes, de mon Héros
Le caractere en peu de mots.
Je ne ſaurois de ſon portrait
Tracer ici que quelque trait,
N'ayant pas la main aſſez sûre
Pour peindre ſa belle figure:
Mais en revanche ce Seigneur
Eſt très-bien gravé dans mon cœur,
Et c'eſt-là qu'il pourroit ſe voir
Auſſi bien que dans un miroir;
C'eſt, Mylord, ce que du *Noyer*
Vous oſe ici certifier.

La médaille de l'inauguration du Roi *George* étant tombée dans les mains d'une perſonne qui a du goût pour ces ſortes de choſes, elle y a trouvé cette inſcription.

IN HOC MIHI COMPLACUI. *J'ai pris mon bon plaiſir en celui-ci.*

Voici

Voici une prophétie ſur le regne de ce Monarque.

HIC ERIT ALCYON ALBIONIS. *Il ſera l'Alcyon d'Albion.*

C'eſt à quoi la *Quinteſſence* fait alluſion dans les Vers qu'elle donna pour étrennes au Public le dernier jour de l'an 1714.

Mortels, voilà déja trois luſtres
Ecoulés d'un ſiecle nouveau.
Que de pas faits vers le tombeau!
Où le fat court comme l'illuſtre;
Le manant & l'homme de Cour
Y vont au galop tour-à-tour,
La coquette, ainſi que la prude.
Rien n'eſt plus sûr que le trépas,
Et, malgré notre incertitude,
Les humains ne s'amendent pas.
La mort, ſans reſpect pour le Trône,
A renverſé Sceptre & Couronne.
Plus d'un Etat l'a reſſenti,
Et malgré ces coups de la Parque,
Qui frappent Sujet & Monarque,
Perſonne ne s'eſt repenti.
Nous avons oui le tonnerre
Gronder, épouvanter la terre;
Le Ciel ſembloit pour nous d'airain;
Tout l'Univers étoit en armes,
Et malgré ſes vives alarmes

Chacun ſuivoit ſon même train.
Au plus fort de notre miſere,
Le Ciel, déſarmant ſa colere,
Nous rend l'abondance & la Paix;
Et pour le bonheur de la terre
Il donne à l'heureuſe Angleterre
Un Roi qui comble ſes ſouhaits;
Roi dont la piété ſolide
Va ſervir d'exemple & de guide
A tous les Peuples d'Albion,
Deſquels il eſt, par ſa puiſſance,
Par ſa vertu & ſa clémence,
Le vrai ſoutien & l'Alcyon.
Pénétrés de reconnoiſſance,
Admirons de la Providence
Et les ſecrets & la faveur;
Et du moins dans cette journée,
Où nous voyons clore l'année,
N'endurciſſons plus notre cœur.

Mais c'eſt aſſez parlé des Rois & des Grands, revenons-en aux intrigues bourgeoiſes. Je me trouvai hier dans une compagnie, où une perſonne qui n'étoit pas ſans doute de la Secte des Millenaires, prétendit prouver par bons arguments que la fin du monde étoit très-proche : elle allégua pour cela la mauvaiſe foi des humains, les guerres, le prodigieux nombre des Athées, ou du moins des Déiſtes, qui

font gloire de leur incrédulité, & appuya ſur-tout ſur cet endroit marqué dans l'Evangile, comme un des ſignes du prochain Jugement : *en ce temps-là les enfants s'éléveront contre leurs peres & meres, & les feront mourir.* Toute la compagnie ſe récria là deſſus, & je fus des premieres à dire que pareils monſtres ne ſe trouvoient pas en Europe : mais la perſonne en queſtion répondit qu'elle avoit la preuve en main, & nous ferma la bouche, en montrant la lettre ſuivante, qui ſe trouva juſtement à la Demoiſelle à qui le petit *Arouet* adreſſoit celles que je vous ai autrefois envoyées de lui, & que vous avez juſtement cenſurées, par la maniere indigne dont il parloit de la mere de cette belle, qui, comme vous l'allez voir, n'eſt pas mieux traitée par ce nouvel amant de ſa fille ; ce qui prouve parfaitement bien le bon petit cœur de la Demoiſelle, qui, inconſtante dans ſes amours, perſiſte conſtamment dans ſon mauvais naturel, & inſpire à tous ſes

amants, en eût-elle mille, des ſentiments de haine & d'horreur pour celle qui lui a donné la vie. Vous allez vous-même en juger par cette lettre; elle eſt d'un Page qui ſuccede à un des ſucceſſeurs de M. *Arouet*, & qui eſt à préſent le héros de la piece.

*Lettre de M. C*** à Mad. de ***.*

SI la joie que j'eus lorſque j'entendis votre voix, en entrant ſous les arbres, fut grande, hélas! chere ame, elle fut bientôt changée en déſeſpoir à votre abord. Dieu! quelle fut ma ſurpriſe, & qui auroit cru vous trouver dans un état ſi pitoyable! Pourquoi me le diſſimulez-vous dans votre lettre? D'où vient que vous n'uſez pas envers moi d'une réciproque ſincérité, puiſque je vous découvre juſqu'au moindre ſentiment de mon cœur? Si vous n'en faites pas de même, pourquoi voulez-vous que je croie que votre amour eſt au ſuprême dégré, comme vous me l'avez voulu

persuader ? Vous savez bien que deux personnes qui s'aiment ne se cachent jamais rien : que la plus grande marque d'amitié qu'elles se puissent donner, est de se réjouir dans la prospérité, de se consoler l'un & l'autre dans l'adversité : & comment voulez-vous que je prenne part à la vôtre, si vous me la celez ? Non, ma chere enfant, je ne puis assez vous exprimer la peine que me cause votre indisposition ; elle prend bien mal son temps. Nous ne sommes pas assez traversés, sans qu'il nous vienne quelque surcroit de malheur ; toujours au plus pauvre la besace ; cette migraine devroit bien mieux s'adresser : que ne va-t-elle chez ces Dames qui la reçoivent si bien, & qui pour une demi-heure qu'elles l'ont, se dodinent tout un jour : le moyen de ne pas devenir malade, étant sous la discipline d'une mere aussi incommode que la vôtre ; je serois dans le meilleur embonpoint, que je maigrirois à vue d'œil, s'il me falloit supporter une humeur si noire :

il faut avoir autant d'esprit que vous en avez pour s'armer de patience, & souffrir comme vous faites. Je me perds, & je ne sais où j'en suis, tellement je suis fâché contr'elle, je ne sais même ce que je vous écris : je vous assure que je ne pourrois me soumettre à sa langue de vipere, & que nos chiens ne chasseroient pas longtemps ensemble. Je quitte la plume : quand ma tête sera un peu débrouillée, je la reprendrai : prenez courage, cher cœur, & tâchez de vous ravoir ; n'écoutez pas tous ses discours ; peut-être le Seigneur mettra-t-il bientôt fin aux maux qui vous accablent, en l'envoyant dans l'autre monde. Dites-moi, poulette, en quoi je puis vous servir ; j'emploierai de bon cœur jusqu'à la derniere goutte de mon sang. Adieu, chere maman, ayez soin de vous, pour l'amour de moi ; si vous pouvez m'écrire, faites-le, sinon, ne vous incommodez pas ; ayez seulement soin de votre santé, & vous conserverez en vous & ma vie & la vôtre ; elles

ſont inſéparablement unies. Adieu, chere ame, j'ai le cœur tout en capilotade de vous ſavoir dans l'état où je vous trouvai hier ; tâchez de vous rétablir au plutôt, & je connoîtrai par-là votre amour : adieu, je n'ai jamais eu plus de peine d'écrire une lettre, que j'en ai eu à écrire celle-ci ; je n'en aurai jamais à vous dire que je ſuis tout à vous.

Remarquez, s'il vous plaît, nous dit la perſonne qui étoit munie de cette belle lettre, que deux cœurs auſſi bien unis doivent ſe connoître : jugez par-là de celui de la belle pour ſa mere ; & comme c'eſt être homicide que de déſirer la mort de quelqu'un, convenez que nous ſommes arrivés à ce période d'horreur, où *les enfants s'éléveront contre leurs peres & meres pour les faire mourir.* On ne peut pas même alléguer, pour la juſtification de cette fille dénaturée, que ſon amant n'avoit pas bien connu ſes ſentiments : car voilà, ajouta la mê-

me perſonne, de quoi lever l'objection : en diſant cela elle nous montra une infinité de lettres, du même à la même, ſur le même ton, & poſtérieures à celle-là, avec les tendres réponſes de la belle. J'aurois même pu vous les envoyer toutes ; mais je crois, Madame, que celle-ci ſuffit pour vous faire juger du ſtyle de cet amant & du cœur de celle à qui il écrit, dont les lettres d'*Arouet* vous avoient déja donné une juſte idée. Convenez qu'une mere eſt bien malheureuſe, lorſqu'elle a une fille d'une pareille humeur, ſur-tout une mere auſſi tendre que celle dont il s'agit ici, dont tout le crime conſiſte à vouloir retenir ſa fille dans les bornes d'un certain devoir. Voyez, Madame, ſi c'eſt-là un crime digne de mort : encore un coup, plaignons le ſort de cette pauvre mere, & déplorons la perverſité des mœurs d'un ſiecle auſſi corrompu : car c'eſt bien ici le cas de s'écrier, *ô temps ! ô mœurs !* Adieu, Madame, je vous laiſſe faire vos réflexions là-deſſus, & ſuis, &c. *A la Haye ce.*

APOSTILLE.

Voici des Vers qui ont été faits pour la Comteſſe de W***, & qui ont paru dans la *Quinteſſence*; je vous les envoie pour vous réjouir, car il ne faut pourtant pas finir cette Lettre par des réxions.

*BOUQUET envoyé à la Comteſſe de W*** le 2 Mars, jour de ſa naiſſance.*

COMTESSE, qu'un ſort trop jaloux
Rendit malheureuſe en époux,
Qui, par la fraude & l'impoſture,
N'êtes Comteſſe qu'en peinture;
Conſolez-vous de ces malheurs;
Le Ciel par tant d'autres faveurs
Vous en a bien dédommagée.
Il vous a donné la beauté,
Riche taille, vivacité:
Vous brillez dans une aſſemblée,
Vous chantez bien & danſez mieux:
Rien n'échappe aux traits de vos yeux.
Mais que vous ſeriez fortunée,
Si, joignant à ces beaux dehors
Qui parent l'eſprit & le corps,
Un bon cœur, une ame bien née,
Vous ſongiez au ſouverain bien,
Sans quoi tout le reſte n'eſt rien.
Je veux dire la piété,

Cette véritable beauté
Qui ne fauroit être flétrie.
Que vous ferviront des appas
Que le temps n'épargnera pas?
Vous les perdrez avec la vie.
Faites donc amas de vertus
Pour briller un jour dans les Cieux;
Car ce monde n'eft qu'un paffage:
N'attachez point-là votre cœur:
D'Olympe le parfait bonheur,
C'eft d'aimer Dieu & d'être fage.

LETTRE CIX.

LE douloureux événement qui vient de remplir toute la *France* de deuil, m'ayant rendue jufques ici incapable de m'occuper d'autre chofe, ne me juftifie que trop auprès de vous, Madame, & je ne crois pas être obligée de vous alléguer d'autre raifon pour excufer mon filence. Nous venons enfin de perdre notre Maître, ce Maître fi craint & fi chéri; ce Maître, qui méritoit de l'être de toute la Terre, n'eft plus lui-même que terre & cendre; & la mort, cette implacable en-

nemie du genre humain, vient d'exercer ſa barbarie, & d'imprimer ſa cruelle faulx ſur l'auguſte Roi, dont depuis quelque-temps elle avoit ſi fort ravagé les branches. Toujours acharnée aux Palais des Rois, elle vient d'arracher au Trône un Monarque, qui depuis ſoixante & douze ans le rempliſſoit ſi glorieuſement, qu'on pouvoit, avec raiſon, le regarder comme le modele & l'ornement des Rois. Le nom d'immortel que toutes les merveilles de ſon Regne lui avoient acquis, n'a pu le garantir de la commune loi; mais il n'eſt point au pouvoir de la mort de faire mourir ſon nom; ſa gloire ſera immortelle, & ſa mémoire éternellement précieuſe: comme il conſerve le titre d'immortel, même après ſa mort, on peut dire auſſi qu'il a toujours conſervé celui de Grand, malgré les divers incidents dont ſa vie a été traverſée. *Louis le Grand* a toujours été le même, & eſt mort à tous égards *Louis le Grand*: tous les périodes de ſon

Regne ont été marqués par des actions & des ſentiments héroïques. Les commencements de ce Regne avoient été épineux ; il n'y a qu'à lire l'hiſtoire de la minorité de ce Prince, pour voir que dès ſon enfance il avoit eu occaſion de faire admirer cette fermeté d'ame & ce grand cœur qui lui a fait ſoutenir conſtamment tous les revers, qui après une longue ſuite de bonheur, ſont venus, comme en foule & coup ſur coup, fondre ſur lui : ſa piété lui a fait ſouffrir avec réſignation la perte de ſes enfants ; il a vu tout d'un coup paſſer ſes eſpérances juſques à la quatrieme génération, ſans en murmurer un moment, quoiqu'il les vît ſur la tête d'un enfant dont la foibleſſe de l'âge & du tempérament donnoit de juſtes ſujets de crainte. C'eſt, comme Roi Très-Chrétien, qu'il a ſoutenu ces rudes épreuves, & c'eſt comme *Louis le Grand* qu'il a triomphé de toutes les autres : car, comme l'avoit fort bien remarqué le Pere de la *Rue*, dans un Sermon

Sermon qu'il prononça devant ce Monarque, ſa vie a été un rondeau ; & ſi le milieu de ſon Regne a été ſemé de roſes, on peut dire que la fin n'a pas été moins épineuſe que le commencement. Une guerre longue & onéreuſe ſembloit avoir épuiſé & même rebuté les Peuples ; la néceſſité où l'on étoit de les fouler, les faiſoit murmurer ; chaque Campagne nous obligeoit à reſſerrer nos limites, & la rapidité des Conquêtes de nos ennemis nous faiſoit craindre à tous moments de voir arriver le Prince *Eugene* & *Mylord Malbourough* à nos portes ; le Ciel ſembloit même être d'airain pour nous ; la terre nous refuſoit ſes fruits, & les tables les plus délicates ont, dans de certains temps, manqué au pied de la lettre de pain : quel courage n'auroit point été ébranlé dans de pareilles conjonctures ? Il falloit être *Louis le Grand* pour le ſoutenir, & il a fallu *Louis le Grand* pour en triompher ; car j'appelle un triomphe, la Paix qu'il a trouvé le ſecret

de donner à ſon Peuple, lorſqu'on ſembloit devoir s'y attendre le moins, & tous les avantages que ſon habileté lui ont fait rencontrer dans cette Paix: avantages dont il n'a guere joui, mais auxquels il a été très-ſenſible; car on lui avoit ſouvent oui dire qu'il mourroit content, pourvu qu'il pût voir ſon Royaume en Paix, & ſes Peuples heureux avant ſa mort. Le Ciel a rempli les ſouhaits d'un Prince ſi pieux; mais il n'a pas voulu exaucer les vœux que nous faiſions pour ſa conſervation; il nous l'a ôté dans le temps que nous croyions le moins de le perdre, & que ſa ſanté paroiſſoit avoir pris de nouvelles forces: car il faiſoit depuis quelque-temps, ce qu'on ne lui avoit pas vu faire depuis trente ans; il étoit des trois heures à cheval ſans en paroître fatigué: il alloit très-ſouvent à la chaſſe, paſſoit ſes Troupes en revue, & tout cela d'un air ſi aiſé, qu'il ſembloit qu'au lieu de vieillir il fût au contraire rajeuni. Le jour de l'éclipſe que vous avez vue en Hollande com-

me nous ici, puiſqu'elle a été générale en *Europe*, ce Monarque fut dès les ſept heures du matin ſur une terraſſe pour en bien obſerver toute la durée & les périodes. Lorſqu'il donna Audience à l'Ambaſſadeur de *Perſe*, on peut dire qu'il effaça encore, par ſa bonne mine & par ſon grand air, tout ce qu'il y avoit de mieux fait à la Cour. Enfin, il en a été de lui comme de ces aſtres qui brillent d'un nouvel éclat, lorſqu'ils ſont prêts à diſparoître. Nous étions accoutumés à ſon Regne, à ſon âge ; & malgré la longue durée de ce Regne, nous n'étions point du tout préparés à le voir finir, & ce ne fut qu'à la fin du mois d'Août qu'on commença à craindre pour des jours auſſi précieux. Une légere indiſpoſition, pour laquelle on parla de faire venir des eaux de Bourbon, commença à alarmer la Cour, & les alarmes redoublerent lorſque ces eaux furent contremandées. Enfin la fluxion qui ſe jetta ſur une des jambes de ce cher Prince, & qui y attira la gangréne,

nous annonça notre malheur, que toute l'habileté des Médecins, & les soins les plus empressés de toute la Maison Royale n'ont pu détourner : ce fut le jour de Saint *Louis* que l'on commença sérieusement à craindre pour ce Prince & ce fut dans ce jour, autrefois destiné à la joie, qu'il commença à se préparer sérieusement à mourir, & qu'il demanda lui même à recevoir tous ses Sacrements : il y avoit déja quelque-temps qu'il gardoit le lit ; & comme le Public n'étoit pas informé de son état, & qu'on l'y croyoit retenu par quelque légere indisposition, on ne laissa pas, selon la coutume, de permettre aux Hautbois, & autres Symphonistes de S. M., de faire éclater leur zele : on produisit aussi dans les appartements un vieux bon-homme de quatre-vingt-dix ans ; le Roi voulut qu'il approchât de son lit, & lui demanda même comment il se portoit : fort bien, Sire, répondit-il ; mais je me porterois encore bien mieux, si je n'a-

vois que l'âge de Votre Majesté : je voudrois bien, dit alors le Roi, me porter aussi-bien que toi. Cet homme fut renvoyé fort content avec un beau présent, & le Roi ne s'occupa plus que du soin de son état & de celui de sa conscience : c'est une chose étonnante que la fermeté avec laquelle il a envisagé & reçu la mort, & la tranquillité avec laquelle il a passé du Trône au tombeau, quelque terrible qu'en paroisse la chûte ; enfin il est mort en Philosophe Chrétien ; il a pris tous les remédes qu'on a cru propres pour sa guérison, parce qu'il a cru y être obligé en conscience : mais il a paru fort indifférent sur le succès de ces remédes, disant en tout, la volonté de Dieu soit faite. Enfin, il n'a ni craint ni désiré la mort, & cette Reine des épouvantements n'a excité en lui aucun mouvement ni de crainte ni de terreur, quoiqu'il en ait senti les approches, & qu'elle se soit présentée à lui d'une maniere à ne pouvoir pas être méconnue ; car il a été

bien persuadé qu'il n'en pouvoit pas revenir, & a même donné ses ordres sur ce pied, s'enfermant tantôt avec M. le Duc d'*Orléans*, tantôt avec le *Chancelier*, & leur parlant à tous avec une liberté d'esprit & une éloquence qu'on ne pouvoit assez admirer. Ce mot de *mort* qui paroissoit si dur à l'oreille de la Reine *Marguerite*, qu'elle chassa un Jardinier, parce qu'il l'avoit prononcé devant elle, en disant qu'*un de ses arbres étoit mort*; ce mot, dis-je, étoit aussi familier au Roi que s'il se fût agi de parler de quelque chose de fort agréable. *Quand je serai mort*, dit-il à M. le Chancelier, *vous ferez porter mon cœur à la Maison Professe des Jésuites*; car il voulut que ceux qui l'avoient possédé vivant, pussent encore le posséder après sa mort. *Quand je serai mort*, continua-t-il, *vous menerez le Dauphin à* Vincennes, *& dès ce moment, je veux qu'on aille porter le plan de ce Château au Maréchal des logis de la Cour, & qu'il en marque d'avance les appartements.* Rien ne fut plus tou-

chant que la converſation qu'il eut avec M. le Duc d'Orléans. *Mon Neveu*, lui dit-il, *vous voyez ici un Roi dans le tombeau, & un autre dans le berceau; j'eſpere que vous aurez bien ſoin de ce jeune Prince votre Neveu & votre Roi; je vous le recommande, & meurs en repos, le laiſſant en vos mains : vous verrez par mes dernieres diſpoſitions l'entiere confiance que j'ai en vous : vous étes Régent du Royaume, votre naiſſance vous donne ce droit, & mon inclination eſt de concert avec la juſtice qui vous eſt due; gouvernez bien l'Etat pendant la minorité de ce Prince; s'il meurt, vous êtes le Maître; s'il vit, tâchez ſur-tout d'en faire un Roi Très-Chrétien; qu'il aime ſon Peuple & qu'il s'en faſſe aimer : encore un coup, j'attends tout pour lui de vos ſoins, & vos grandes qualites me répondent du ſuccès de mon attente.* Ce grand Prince avoit bien raiſon, & l'événement nous fait voir combien ſon attente étoit fondée; & ce berceau du jeune Roi, qui naturellement auroit pu être regardé comme branlant, étant

conduit par une main auſſi habile que celle de M. le Duc d'*Orléans*, affermit le Trône de *France*; & cette minorité, la troiſieme depuis que la maiſon de *Bourbon* y eſt montée, eſt bien différente de celles qui l'ont précédée. Enfin, le Roi que nous pleurons, a donné, juſqu'au dernier moment de ſa vie, des marques de ce diſcernement & de ce grand génie qui l'a toujours fait admirer, même de ſes Ennemis; & rien n'étoit plus capable d'eſſuyer les larmes que ſa perte a fait répandre, que le ſoin que le Ciel a pris de la réparer par l'heureuſe Régence de M. le Duc d'*Orléans*, Prince, avec juſte raiſon, aimé, &, ſi j'oſe le dire, adoré de tous les François, eſtimé de toute la terre, dont le génie & l'équité ſont les ſûrs garants du bonheur de la *France*, & qui poſſéde ſeul plus de vertus qu'il n'en faudroit pour faire ſéparément une infinité de Héros; tout le monde eſt charmé de voir les rênes du Gouvernement entre les mains de Son Alteſſe Royale,

qui, de la maniere dont Elle s'y prend, va rappeller l'âge d'or parmi nous, puisque, au pied de la lettre, les Finances vont être réglées de maniere à faire circuler l'argent dans le Royaume, & à y faire refleurir l'abondance & le commerce; & l'on commence même déja à goûter les doux fruits d'une si heureuse Régence, & l'utilité des soins & de la grande application du Prince Régent pour procurer le bonheur public & particulier: ce Prince suit, en bien des choses, le plan que feu M. le dernier *Dauphin* s'étoit formé pour le Gouvernement du Royaume; & c'est conformément à ce plan qu'on a établi une Chambre de Justice, pour faire rendre compte aux gens d'affaires & obliger à restitution ceux qui, abusant du besoin qu'on a eu de leur ministere, & profitant de l'occasion, ont appliqué à leur luxe & à leur vanité ce qu'on leur permettoit d'exiger pour les besoins de l'Etat, & ont même été plus loin que leur commission ne portoit: je crois

qu'il y en a plusieurs qui diroient à présent de bon cœur à M. le Duc Régent : *Seigneur, n'entre point en compte avec nous, car de mille articles nous ne saurions répondre à un seul.* Mais pour en revenir au Roi défunt, je vous dirai que tout ce qu'il a fait & dit dans sa derniere maladie, mérite d'être gravé en lettres d'or. Il a, comme je vous l'ai déja dit, donné lui-même ses derniers ordres & fait ses adieux à toute sa Maison Royale, comme s'il ne se fût agi que d'aller faire un voyage : on ne peut rien ajouter à tout ce qu'il dit de tendre & d'obligeant à M. le Duc d'*Orléans*, dans les diverses conversations qu'il eut avec ce Prince, qui a été très-touché de sa perte, & très-sensible aux marques de sa tendresse. Le Roi lui recommanda toute la Famille Royale, a qui ce Monarque dit aussi mille choses tendres & obligeantes, en parlant à chacun des Princes & Princesses en particulier : il remercia aussi les Personnes de sa Cour, & ceux de ses Officiers qui

parurent dans ſa chambre, & leur témoigna à tous qu'il étoit fâché que les malheurs du temps ne lui euſſent pas permis de les mieux récompenſer; qu'il auroit eſpéré de le pouvoir faire, ſi Dieu l'eût encore conſervé en vie; mais qu'il eſpéroit que le Duc d'*Orléans* rempliroit ſes intentions. Enfin, il a conſervé juſques à la mort ſes manieres polies & gracieuſes, qui ont fait dire toute ſa vie, qu'il avoit l'art d'obliger, même en refuſant, & d'obliger doublement ceux à qui il accordoit des graces, par la maniere obligeante dont il les leur accordoit. Il n'a jamais manqué l'occaſion de dire des choſes agréables à ceux qui l'ont mérité; & quand la fortune n'a pas voulu ſéconder la valeur de ſes Généraux, bien-loin de leur faire un crime de leur malheur, il a au contraire pris ſoin de les en conſoler, en leur faiſant un auſſi bon accueil après la défaite, qu'il l'auroit pu faire au retour d'un triomphe. Enfin, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que pendant ſoixante

& douze ans de regne, il n'a fait d'autres mécontents que les Huguenots, encore ont-ils bien moins de ſujet de ſe plaindre de ſon cœur, que de ſon Conſeil, & peut-être même auroit-il été plus loin, ſi ſon cœur ne l'eût empêché de ſuivre entiérement les avis de ceux qui, pour perdre ces pauvres gens, lui faiſoient un cas de conſcience de leur ruine, & mettoient le ſalut de ce Prince à ce prix. C'étoit le prendre par ſon endroit ſenſible, pieux comme il étoit, que de lui donner des moyens d'expier ſes péchés, & je doute que tout autre conſidération eût pu le porter à chagriner des Sujets, qui, s'il eſt permis de le dire entre nous, ne méritoient pas un tel traitement, & qui, par leur attachement à la Maiſon Royale, & les ſervices qu'ils avoient rendus à leurs Rois, devoient s'attendre à d'autres récompenſes qu'à l'exil, aux galeres & aux ſupplices, dont pluſieurs ont payé ce qu'ils appellent perſévérance, & que nous traitons en eux d'obſtination.

tion. Comme vous êtes en lieu où vous pouvez voir quantité de ces compatriotes échappés à la dragonade, je ne doute pas que vous n'en ayez trouvé de bien aigris là-deſſus : mais encore un coup, ce n'eſt point à la mémoire du Roi qu'ils doivent s'en prendre, & il eſt même très-ſûr qu'on a beaucoup excédé dans les Provinces, & que les plus grandes cruautés qui s'y ſont exercées, ne pas venues à ſa connoiſſance. Les Rois ſont malheureux, en ce qu'on leur impute tout, quoiqu'ils ne puiſſent pas tout voir par leurs yeux ; & plus malheureux encore, lorſqu'ils ont auprès d'eux des gens qui, ſous prétexte de piété, & abuſant de celle de leur Souverain, ſe ſervent de la Religion pour arriver à leurs fins, & donnent les conſeils les plus outrés, en prétendant, comme dit l'Evangile, *faire ſervice à Dieu*. C'eſt de ces ſortes de gens, & non du Roi, que les Huguenots ont lieu de ſe plaindre : & après cela on peut dire qu'il ont été bien vengés ; car depuis

ce qu'ils appellent la persécution, la *France* n'a plus été la même, & les malheurs s'y sont entresuivis : je ne veux pas dire que ce soit-là ce qui les a attirés; mais enfin cela s'est ainsi rencontré, & il leur est permis de s'en applaudir. Quoi qu'il en soit, en soixante & douze ans de temps, *Louis XIV*, n'a fait peine qu'à ces gens-là; encore viens-je de vous justifier ses intentions là-dessus. Il a fait voir en mourant qu'il n'en avoit que de droites au sujet de M. le Cardinal de *Noailles*, en témoignant qu'il n'avoit rien sur le cœur contre lui, qu'il l'estimoit, & qu'il auroit été bien aise de le voir, si on eût jugé que cela eût convenu, protestant qu'il n'avoit agi, à son égard, que suivant les conseils des Cardinaux de *Rohan* & de *Bissi*, & du Pere le *Tellier*, & les exhortant l'un & l'autre à lui dire s'il n'avoit point poussé les choses trop loin, afin qu'il pût les réparer pendant qu'il en étoit temps; on le rassura là-dessus, & il mourut

ſans voir M. le Cardinal de *Noailles.* Il embraſſa tendrement le *Dauphin*, en lui donnant ſa bénédiction, que ce jeune Prince reçut en pleurant ; & après l'avoir embraſſé, il remercia Madame la Ducheſſe de *Vantadour* des ſoins qu'elle en avoit, & la pria de les lui continuer : il rendit des témoignages très-avantageux au mérite de Madame de *Maintenon*, & proteſta à M. le Duc d'*Orléans*, avec toute la ſincérité qu'inſpire l'idée d'une mort prochaine, que cette Dame ne lui avoit jamais rendu aucun mauvais office dans ſon cœur, & n'avoit jamais parlé de lui qu'avec éloge. Enfin ce Monarque ſongea à tout, & pourvut à tout ; il travailla même avec les Secrétaires d'Etat, & écrivit des mémoires de ſa propre main, après en avoir dicté d'autres ; il brûla des papiers qu'il ne ſouhaitoit pas qu'on vît ; & ſon eſprit, bien-loin d'être abattu par le mal, parut au contraire avoir pris de nouvelles forces & briller avec plus de vivacité, & ſes dernieres paroles

ont été autant de Sentences. Il a témoigné un regret extrême d'avoir offensé Dieu, & s'est reproché son attachement pour des plaisirs auxquels il avoit renoncé depuis si long-temps, & dans un âge où naturellement il pouvoit y être très-sensible. Il demanda si on croyoit qu'il pût guérir en se laissant couper la jambe grangrénée; mais comme on lui dit que l'effet d'un remede aussi violent étoit douteux, la gangréne étant moins la cause qu'un accident de sa maladie, il ne fut point d'avis de s'exposer à de nouvelles douleurs; & après avoir soutenu constamment toutes celles que son mal lui fit souffrir, il rendit l'ame le premier de Septembre 1715, quatre jours avant celui auquel il étoit venu au monde; & le 25 d'Août, qui est le jour de sa fête, il avoit reçu tous ses Sacrements, au lieu de bouquet, tant il est vrai que les jours destinés à la joie sont souvent changés en tristesse. On avoit cependant eu quelque rayon d'espérance depuis le jour de sa fête

jusqu'à celui de sa mort ; & certain élixir, qu'un nommé le *Brun*, Provençal, lui avoit donné, avoit déja fait crier au miracle, parce que le pouls de Sa Majesté en étoit devenu meilleur : mais c'étoit comme des chandelles dont la lueur redouble lorsqu'elles sont prêtes de s'éteindre. Madame de *Maintenon* avoit quitté la Cour, & s'étoit retirée à *S. Cyr*, dès qu'elle eut vu qu'il n'y avoit plus d'espérance, & elle avoit expressément défendu à ses proches de l'y venir trouver. Les ordres que le Roi avoit donnés furent exécutés d'abord après sa mort; car son cœur fut porté à la Maison Professe des Jésuites, & tout fut réglé comme il l'avoit prescrit. Si-tôt qu'il fut expiré, M. le Duc d'*Orléans* alla saluer le Roi *Louis XV*, & présenta à ce nouveau Monarque les Princes & les Grands de la Cour. M. le Cardinal de *Noailles*, qui n'y avoit point paru pendant la maladie du Roi, y fut très-bien reçu. Son Eminence avoit déja ordonné des

prieres dans tout ſon Diocèſe pour le repos de l'ame du feu Roi, & Elle célébra une Grand'Meſſe à cette intention dans l'Egliſe de Notre-Dame de *Paris*, à laquelle il y eut une infinité de monde. Le corps du Roi, après avoir été embaumé & mis dans un cercueil de plomb, fut expoſé, ſelon la coutume, à la vue de ſa Cour, ſur un lit de parade, pendant dix jours, pendant leſquels il ſe diſoit quantité de Meſſes par jour dans ſa chambre, après quoi il fut tranſporté à *S. Denis* & mis dans une Chapelle ardente, où il fut ſervi par ſes Officiers, tout comme s'il eût été vivant; l'uſage étant de ſervir le dîner & le ſouper avec la même profuſion & le même ordre que ſi le Prince étoit vivant, & de diſtribuer enſuite tous ces mets aux pauvres, après les avoir fait paſſer devant ſon cercueil.

Le Pere le *Tellier* fut remercié, lorſqu'il ſe préſenta pour prendre, auprès du nouveau Roi, la place qu'il avoit remplie auprès du Dé-

ſunt; on lui dit que Sa Majeſté étant trop jeune pour ſe confeſſer, M. le Duc d'*Orléans* ſauroit bien, lorſqu'il en ſeroit temps, lui choiſir un Confeſſeur convenable. Son Alteſſe Royale fut le deuxieme de Septembre au Parlement, accompagnée du Duc de *Bourbon*, du Comte de *Charolois*, du Prince de *Conti*, du Duc du *Maine*, du Prince de *Dombes*, du Comte de *Toulouſe*, & eſcorté par la Maiſon du Roi & les Gardes Françoiſes & Suiſſes. On fut d'abord entendre la Meſſe à la Sainte Chapelle; après quoi deux Préſidents & deux Conſeillers vinrent prendre M. le Duc d'*Orléans* & le conduiſirent à la Grand'-Chambre, où il trouva quantité de Pairs de *France*, & où, d'un conſentement unanime, & avec un applaudiſſement général, il fut déclaré Régent du Royaume, ſuivant ſon droit légitime & l'intention du feu Roi, dont le Teſtament fut ouvert en même-temps. Je voudrois pouvoir vous faire part du beau diſcours que Son

Alteſſe Royale fit dans cette occaſion à cette illuſtre Aſſemblée ; diſcours qui fut autant admiré qu'applaudi. Le jeune Monarque ne put être mené que le douzieme au Parlement, à cauſe d'une légere indiſpoſition ; il étoit parti le neuf de Verſailles ſur les deux heures après midi, accompagné de M. le Duc d'*Orléans*, & de quelques autres Princes, & avoit été conduit, ſelon l'intention du feu Roi, au Château de *Vincennes*, d'où ce Monarque partit le douzieme, ayant dans ſon carroſſe M. le Duc d'*Orléans*, le Duc de *Bourbon*, le Duc du *Maine*, la Ducheſſe de *Vantadour* ſa Gouvernante, & le Maréchal de *Villeroi* ſon Gouverneur, & fut au Parlement tenir ſon Lit de Juſtice. Les deux Compagnies des Mouſquetaires, & les Chevaux Légers, précédoient le carroſſe de Sa Majeſté ; les Gardes du Corps marchoient à côté, & les Gendarmes les ſuivoient. Le Duc de *Tremes*, Gouverneur de Paris, vint au devant du Roi, à l'entrée du Faux-

bourg *S. Antoine*, & lui présenta les clefs de la Ville ; les Régiments des Gardes Françoises & Suisses bordoient la haie jusques à la porte du Palais, où Sa Majesté mit pied à terre. Elle fut d'abord à la Sainte Chapelle, où l'Abbé de *Champigny* vint le recevoir, à la tête de tout son Chapitre; après quoi quatre Présidents à Mortier, & six Conseillers, vinrent prendre ce jeune Monarque, & le conduisirent dans la Grand'Chambre du Parlement, où il fut mis, sous le dais, sur son Trône de Justice ; & chacun ayant ensuite pris sa place, Sa Majesté dit d'un ton ferme & avec une grace toute charmante, à toute cette célebre Assemblée, qu'Elle venoit pour leur donner des assurances de son affection, & que son Chancelier leur expliqueroit plus au long le sujet de sa venue. Alors M. le Chancelier se levant, dit tout haut, que c'étoit principalement pour confirmer la Régence du Royaume à M. le Duc d'*Orléans*, à qui le droit de la naissance & la volonté du feu

Roi l'avoit donnée ; ce qui fut applaudi unanimement par des acclamations & une joie générale, causée par la connoissance qu'on a des grandes qualités de Son Altesse Royale, qui lui attirent l'amour & l'estime de toute la terre. Ce Prince dit à toute l'Assemblée, que, pendant le cours de son administration, il donneroit tous ses soins au bonheur & au repos de l'Etat, & c'est ce qu'il nous prouve encore mieux par ses actions que par ses paroles. La réforme qu'il a faite dans la Maison, les Ecuries, la Musique du Roi, & les dépenses exhorbitantes qu'il falloit faire pour l'entretien du Parc de Versailles & de la Machine de Marly ; tous ces retranchements, celui de plus de 60 millions de pensions qu'on donnoit à diverses personnes, tant dedans que dehors le Royaume ; toutes ces épargnes, dis-je, & ce que l'on attend de la Chambre de Justice, qui va faire rendre gorge aux Gens d'affaires, servira à acquitter les dettes de l'Etat, au paiement

des Troupes, & à faire ſoulager les Peuples de ce fardeau d'impôts dont on avoit été obligé, par les malheurs du temps, de les charger, & ſous lequel ils étoient près de ſuccomber. Enfin tous les projets de Son Alteſſe Royale ne tendent qu'au bonheur public, & nous avons tout lieu d'eſpérer de voir revivre l'âge d'or ſous ſon gouvernement. Ce Prince, en travaillant à rendre le Royaume floriſſant au dedans, ſonge auſſi à pourvoir à ſa ſûreté, en établiſſant une amitié ſolide & une union étroite & ſincére avec ſes voiſins, par les nœuds d'une triple alliance, à laquelle on dit qu'il travaille, & qui doit être faite entre l'*Angleterre*, la *France* & la *Hollande*; ce qui mettra ces trois Etats hors d'inſulte, & rendra leurs forces, ainſi unies, redoutables à toute l'Europe. Ce projet eſt digne de la capacité de S. A. R. qui a chargé l'Abbé *du Bois*, Conſeiller d'Etat, & jadis ſon Précepteur, du ſoin de le faire réuſſir. On peut juger de l'habileté de cet Abbé,

Par celle de ſon illuſtre Eléve ; ainſi on peut compter preſque ſur le ſuccès de cette affaire, qu'il va négocier en *Allemagne*, en *Angleterre* & en *Hollande*. Il travaille à ces négociations *incognito* & ſans bruit : mais dès qu'elles ſeront aſſez avancées pour n'en plus faire myſtere, M. l'Abbé *du Bois* paroîtra, dans toutes ces diverſes Cours, avec le caractere d'Ambaſſadeur Plénipotentiaire dont le Roi l'a revêtu en partant. On dit qu'il n'y a jamais eu un plus beau génie que celui de cet Abbé. Le choix qu'on avoit fait de lui pour élever M. le Duc d'*Orléans*, pourroit faire ſeul ſon éloge ; & l'heureux ſuccès de ſes ſoins, auſſi-bien que la confiance que S. A. R. a en lui, achevent ſon panégyrique. Vous avez pu voir dans les nouvelles publiques l'établiſſement des ſix Conſeils ; l'un de Conſcience, dont M. le Cardinal de *Noailles* eſt Préſident ; le ſecond eſt celui des Affaires étrangeres, qui a le Maréchal d'*Uxelles* pour Préſident ; le Maréchal-Duc de *Villars* eſt le

le Préſident du troiſieme, qui eſt celui de la Guerre; & le Duc de *Noailles* de celui des Finances, qui eſt le quatrieme; le cinquieme eſt celui de la Marine, dont le Comte de *Toulouſe* eſt le Préſident; & le Duc d'*Antin* eſt Préſident de celui des affaires du dedans du Royaume, qui a rapport à ce qu'on appelloit autrefois le Conſeil des Dépêches. Tous ces Préſidents & Chefs des Conſeils ont entrée au Conſeil de Régence, pour y faire le rapport des affaires de leurs départements. S. A. R. qui veut prendre connoiſſance de tout, a deſſein de préſider une fois par ſemaine dans chacun de ces ſix autres Conſeils, qui ne donneront point d'atteinte aux droits du Parlement, auquel on renverra toujours les affaires qui ſeront de ſon reſſort, & auquel on vient de rendre le privilege de la remontrance, qui lui avoit été ôté depuis près de cinquante ans. M. le Duc d'*Orléans* a déclaré en plein Parlement, que lorſqu'il s'agiroit de punir, il vouloit ſe ſoumettre à la pluralité des voix

& à l'avis du Conseil, ne se réservant de tous ses droits que celui de pouvoir faire grace. Cet usage, que S. A. R. fait de son pouvoir, marque bien la bonté de son cœur & la grandeur de son ame. Le jeune Roi fut ensuite ramené du Parlement au Château de *Vincennes*, avec les mêmes cérémonies avec lesquelles il en étoit parti; & tout le Peuple, qui étoit accouru en foule sur le Boulevart, pour le voir passer, faisoit retentir les airs par ses vœux & ses acclamations, & l'on entendoit par-tout crier : *vive le Roi*, *vive M. le Duc d'Orléans*. Plus de cinq cens prisonniers, qui furent élargis ce jour-là, faisoient de bon cœur chorus dans un aussi agréable concert; & l'on peut dire que si la mort du Roi a causé un deuil général, la maniere dont cette perte a été réparée, cause aussi une joie générale. L'Ambassadeur de *Perse* a été prié, d'abord après la mort du Roi, de vouloir bien presser un peu son départ, & est parti pour *Rouen*, un peu mécontent de ce

qu'on n'a pas voulu lui donner certains Eſclaves Turcs qui ſont à *Marſeille*, & qu'il demandoit en repréſailles de quelques Perſans qui ont été pris par le Grand Seigneur, avec lequel M. le Duc Régent n'a pas jugé à propos de ſe faire des affaires. On parle ici fort diverſement de ce prétendu Miniſtre du *Sophi*; le peu de valeur de ſes préſents, que l'on avoit d'abord dit être très - magnifiques, & bien des choſes qu'on a remarquées dans ſes manieres, ont fait douter à bien des gens de la réalité de ſon Ambaſſade; mais ce dont on ne ſauroit douter, c'eſt que c'étoit un compere qui en ſavoit long; & ſi c'étoit un Ambaſſadeur poſtiche, il eſt ſûr qu'il jouoit bien ſon rôle, & que jamais les *Gabaonites* ne ſurent mieux contrefaire les Habitants d'un Pays lointain. Le jour de la grande Eclipſe, on l'entendit dans ſon Hôtel, où il s'étoit renfermé avec ſes gens, faire des cris & des hurlements terribles, tant que cette Eclipſe dura, pour marquer ſans doute la part qu'il pre-

noit à l'insulte qu'on faisoit au Soleil, auquel les anciens Persans avoient grande dévotion. Ses manieres toutes extraordinaires n'ont pas empêché qu'il ne se soit humanisé à celles de *Paris*, & qu'il n'ait donné dans l'aventure galante comme un Petit-Maître. Il croyoit au commencement, ou du moins faisoit semblant de croire qu'il n'y avoit qu'à jetter le mouchoir; & comme il venoit chez lui beaucoup de Dames pour le voir manger, s'il en trouvoit à son gré, il disoit tout bas à ses Officiers : qu'on me garde cette femme pour mon petit coucher; mais la chose n'ayant pas été faisable, il fallut avoir recours au ministere de ces entremetteuses, qui sont comme les bureaux d'adresse des débauchés. *Risabez* donc, soi-disant Ambassadeur du *Sophi*, eut, par le moyen d'une de ces charitables matrônes, un tête à tête d'environ une heure avec une Nymphe, qu'il renvoya sans lui faire le moindre présent : cette belle s'en plaignit à la matrône, & la matrône à

l'Interprete, disant qu'en pareil cas c'est l'usage en *France* de faire présent de quelques bijoux, ou d'une bourse de louis; mais cette plainte ayant été portée à l'Ambassadeur, il répondit : *c'est mal-à-propos que cette femme se plaint; dites-lui de ma part que je suis Ambassadeur de l'Empereur de* Perse *en* France, *& qu'en cette qualité la Cour doit me défrayer de tout.* Je serois bien curieuse de savoir si cette femme fut porter son mémoire à la Cour; ce seroit quelque chose d'assez plaisant. Quoi qu'il en soit, il est très-sûr que cet Ambassadeur n'a pas été aussi gracieusé à son départ de *Paris*, qu'il l'avoit été à son arrivée.

Voici la copie de la Lettre circulaire que notre jeune Roi a écrite aux Gouverneurs des Places & Provinces du Royaume.

» PUISQU'IL a plu à Dieu d'appeller à soi » mon Seigneur & Bisaïeul, je me trouve » obligé de vous écrire la présente, pour vous » informer de cette perte qu'a fait le Royau-

» me, auſſi-bien que moi. Il auroit été de
» l'intérêt du Royaume que ſa vie eût été auſ-
» ſi longue qu'elle a été religieuſe & pieuſe,
» & qu'elle m'eût fourni les moyens de par-
» venir à un âge plus capable de ſuivre ſes
» traces : mais la Divine Providence en a
» diſpoſé autrement, & il lui a plu de lui
» procurer un repos éternel, après tant de
» travaux qu'il a eſſuyés durant ſon regne,
» pour porter cet État au dégré le plus éle-
» vé où il ait été depuis la fondation de cette
» Monarchie, & pour lui aſſurer une paix
» ferme & de durée. Il a achevé ſa courſe
» avec toute la piété & la conſtance qu'on
» pouvoit attendre d'un grand Prince ; j'eſ-
» pere de cette même bonté Divine, qu'elle
» maintiendra cette paix dans mon Royau-
» me, & que je jouirai des fruits de ſes in-
» finis travaux & de ſes hautes & royales
» actions, qui tiendront pour toujours glo-
» rieuſe la mémoire du Roi défunt mon Sei-
» gneur & Biſaïeul. Je dois auſſi attendre
» ceci de la fidélité de mes Sujets : j'attends
» pareillement de vous en particulier, & de
» votre affection pour le bien de mon ſer-
» vice, que vous aurez ſoin de retenir les
» Officiers & Troupes qui ſont ſous votre
» commandement, dans le devoir & l'obéiſ-
» ſance qu'ils me doivent, & d'empêcher que

» le changement de Gouvernement ne cauſe
» aucune altération dans l'étendue du vôtre,
» & qu'on n'entreprenne rien qui puiſſe pré-
» judicier au bien de mon ſervice, ni trou-
» bler le repos de ce Etat ; & je vous aſ-
» ſure que les ſervices que vous me rendrez
» dans cette occaſion ſeront très-conſidérables,
» & que je les reconnoîtrai volontiers en tout
» ce qui ſe préſentera pour votre avantage
» & pour votre ſervice. Sur quoi je prie
» Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

On ne peut rien voir de plus charmant, pour le corps & pour l'eſprit, que ce jeune Monarque. Il a un jugement & des ſentiments au-deſſus de ſon âge ; tout nous marque la bonté de ſon cœur ; & le tendre attachement qu'il a pour Madame de *Vantadour* ſa Gouvernante, (aux ſoins de laquelle on peut dire, humainement parlant, que nous devons la conſervation de Sa Majeſté.) nous prouve ſa reconnoiſſance ; caractere auquel on reconnoît les grandes ames, & qui en eſt inſéparable. Ce Monarque a paſſé toute l'Automne à *Vincennes*,

ſuivant l'intention du feu Roi, & n'eſt venu que le 30 de Décembre 1715 à *Paris*, où il a établi ſon ſéjour & ſa réſidence au Palais des Tuilleries, au grand contentement des Pariſiens, qui avoient été depuis fort long-temps privés de la préſence de leurs Rois, & au grand contentement auſſi des Miniſtres & de ce grand nombre de perſonnes obligées d'aller à la Cour, auxquelles cette proximité épargne bien des frais & de la fatigue.

M. le Cardinal de *Noailles* eſt tous les jours de mieux en mieux en Cour; ce qui intrigue & affoiblit beaucoup le parti oppoſé : quantité même de ceux qui, par politique & ſuivant le torrent, avoient publié ou lu la *Conſtitution* dans leurs Egliſes, ſe rétractent à préſent, en s'accuſant de l'avoir fait par foibleſſe, & l'on diroit preſque, à voir le train que cela prend, que cette fameuſe *Bulle* a été enterrée à S. Denis avec le feu Roi. M. le Duc d'*Orléans* veut pourtant trouver les moyens d'accommoder cette affaire,

ſans préjudicier aux droits de l'Egliſe Gallicane, & ſans bleſſer l'autorité du Pape. Cela eſt bien délicat & difficile à ménager ; auſſi dit-on que cette négociation eſt réſervée à M. l'Abbé du *Bois*, & qu'il en ſera chargé dès qu'il aura terminé celle de la triple Alliance, à laquelle il travaille ; perſonne n'étant plus propre à conduire de grands deſſeins à une heureuſe fin. On eſt fort impatient ici de voir terminer cette eſpece de guerre Eccléſiaſtique, & les eſprits ſont fort aigris contre cette Bulle, qu'on regarde comme une vraie pomme de diſcorde qui eſt venue troubler la paix du Clergé de France. Les Jéſuites, que l'on regarde comme les champions de cette Bulle, & que l'on ſoupçonne même de l'avoir ſollicitée, ne ſont pas pour la plûpart regardés de fort bon œil par le Public, & l'on accuſe même ces Peres d'avoir fait certaine aſſociation, & d'avoir établi des Confrairies parmi les Troupes, dans leſquelles ceux qui entroient dans ces ſortes d'aſſo-

ciations, faiſoient des ſerments & prenoient des engagements ſur des choſes qui pouvoient avoir des ſuites & des conſéquences dangereuſes. Dieu ſeul, qui connoit les cœurs, ſait quelle a été leur intention, dans laquelle je n'ai garde de vouloir pénétrer, de peur de faire de faux jugements. Comme vous êtes à portée de ſavoir ce qui ſe paſſe en *Angleterre*, je ne vous parle point de l'équipée du Chevalier de *S. George*, qui, croyant qu'on étoit trop occupé en *France* & ailleurs, pour s'oppoſer à ſes deſſeins, eſt deſcendu en *Ecoſſe*, où ſes amis avoient déja fait une levée de boucliers, & qui au lieu de pouvoir dire comme Céſar: *je ſuis venu, j'ai vu & j'ai vaincu*, doit dire au contraire : *je ſuis venu, j'ai vu, & m'en ſuis revenu comme j'y étois allé.* On lui impute même d'avoir pleuré en voyant qu'on l'avoit expoſé mal-à-propos, & c'eſt pourquoi l'on prétend que le Prince Eugene dit ce bon mot : *ce ne ſont point les Royaumes de la terre qu'on peut acquérir par des*

pleurs & des larmes. Voici des Vers ſur l'expédition de ce pauvre Chevalier, qu'on peut appeller de la triſte figure, ſi ce qu'on lui impute eſt vrai.

Sur le Pays d'Ecoſſe avez-vous à prétendre,
Qu'au péril de vos jours vous oſiez y deſcendre?
Quelles ſont vos intentions?
D'appuyer les prétentions
Qu'un Pere, dites-vous, par droit héréditaire,
En mourant vous laiſſa : mais qui fut votre Pere?
Il ſe nommoit *Jacques ſecond*,
Roi de ces Iſles fortunées.
En donnez-vous des preuves aſſurées?
Car ſur vos ſeuls diſcours on ne peut faire fond :
Il y vint; mais il prit la peine
De s'en aller comme il étoit venu :
Soit; à cette marque certaine
Pour ſon Fils ſeulement vous ſerez reconnu.

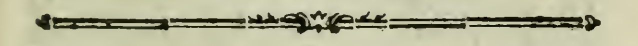
Le mauvais ſuccès de cette deſcente a fait perdre au Chevalier de *S. George* l'aſyle qu'il avoit trouvé dans la Cour du Duc de *Lorraine*, & l'a obligé d'en aller chercher un dans les Terres du Pape : il eſt actuellement à *Avignon*, d'où l'on dit qu'il ſera bientôt obligé de déloger; ſon éloignement étant une des clauſes de l'Alliance à laquelle on travaille entre les trois Nations, &

que l'habileté de l'Abbé du *Bois* ne ſauroit manquer de faire réuſſir. Les amis du Chevalier de *S. George* ſe ſont ſauvés comme ils ont pu ; quelques-uns l'ont ſuivi, & n'ont, en le ſuivant, rien moins ſuivi que *Céſar* & la fortune. Quelques-autres ſe ſont laiſſés prendre, parmi leſquels il y a eu douze Lords condamnés à mort, dont deux ont ſubi leur Sentence ; le troiſieme s'eſt échappé de la Tour la veille de l'exécution, par les ſoins & dans les habits de ſa femme ; & les neuf autres ont obtenu des délais qui leur ont été prolongés pluſieurs fois, & qui leur donnent quelque eſpérance, puiſque, comme dit le Proverbe, *qui a temps, a vie.* Il y a eu encore d'autres perſonnes d'un moindre rang enveloppées dans cette rebellion, dont, pour l'exemple, quelques-unes ont été exécutées, & les autres envoyées dans la nouvelle *Angleterre*, ou renfermées dans des priſons. On dit que le Roi a deſſein de donner une Amniſtie en faveur de ces derniers,

niers, & d'y comprendre ceux des fugitifs qui auront recours à ſa clémence, & qui rentreront de bonne foi dans leur devoir. Je doute que le Comte de *Nitiſdale* s'empreſſe beaucoup à retourner dans ſon Pays, après le danger auquel il vient d'échapper. Il étoit condamné à perdre la tête ſur le même échafaud où on trancha celle du Comte de *Devermwater*, & du Comte de *Kenmure*; il étoit enfermé comme eux dans la Tour, & auroit eu le même ſort, ſi, comme je viens de le dire, ſa femme n'eût trouvé le ſecret de le ſauver, en lui donnant ſes habits, & en reſtant priſonniere à ſa place : grand exemple de l'amour conjugal ! d'autant plus admirable, que peu de gens ſeroient peut-être capables de le donner, dans un ſiecle auſſi perverti que celui où nous ſommes. Nous avons vu arriver ici cet époux ſi chéri, qui, s'il aime autant ſa femme qu'il en eſt aimé, doit mieux goûter qu'un autre le plaiſir de la vie, puiſqu'il la doit à ſa tendreſſe;

avantage qui, pour les cœurs délicats, doit avoir autant de douceur que la vie, ou du moins en faire tout l'agrément. Voilà, Madame, bien des nouvelles que je vous conte. J'avois d'abord cru ne pouvoir vous parler que de tristesse; mais le plaisir de m'entretenir avec vous m'a insensiblement conduite à d'autres sujets; & si j'ai été long-temps sans vous écrire, vous ne perdez rien pour attendre, puisque cette Lettre est d'assez belle taille pour vous dédommager de mon retardement. Je ne saurois pourtant, quelque longue qu'elle soit, la finir sans vous dire, que j'ai lu avec indignation celle que le successeur d'*Arouet* écrit à sa Maîtresse. La maniere dont il lui parle de sa mere fait horreur, & il faut être aussi dénaturée que l'est cette indigne fille, pour souffrir que ses amants lui écrivent toujours sur le même ton là-dessus; cette récidive me paroît affreuse, & il est étonnant que parmi cette diversité d'amants & d'intrigues, on trouve toujours dans le cœur de

cette belle les mêmes ſentiments & la même haine pour ſa mere. Encore un coup, cela eſt affreux, & j'entre bien dans la peine de cette pauvre femme, que le Ciel a déja vengée du petit *Arouet*, qui, malgré ſon eſprit & ſa veine poétique, vient d'être enfermé à la *Baſtille*. Adieu Madame, je ſuis toujours de tout mon cœur, votre, &c.
A Paris ce.



LETTRE CX.

QUOIQUE j'euſſe déja pleuré la perte que votre derniere Lettre m'a annoncée, & que j'euſſe en même-temps remercié le Ciel de ce qu'il l'a ſi heureuſement réparée, tout ce que vous me dites là-deſſus, Madame, n'a pourtant pas laiſſé d'avoir pour moi tout l'agrément de la nouveauté, tant parce que vous m'apprenez bien des circonſtances que j'ignorois, que par le tour nouveau que vous ſavez donner à tout

ce que vous dites, & le charme que vous trouvez le ſecret d'y répandre. On ne peut pas mieux parler du feu Roi que vous en parlez ; je lui rends la même juſtice. C'étoit un Prince incomparable ; grand Roi, grand Héros, auſſi bon qu'il étoit grand, dont la douceur raſſuroit ceux que l'éclat de Sa Majeſté auroit pu intimider. Tout le monde convient qu'il n'a rien dit de déſobligeant à perſonne, excepté à un Officier, qui ayant été caſſé pour avoir négligé ſes devoirs, & voulant en impoſer enſuite, demanda à être rétabli, ſuppoſant qu'on l'avoit caſſé dans le temps qu'il étoit malade. Oh ! pour lors le Roi, qui ſavoit à quoi s'en tenir, lui dit : vous mentez. On dit que c'eſt-là la ſeule dureté que ce Monarque ait dit en ſa vie, ſon penchant ayant toujours été pour la politeſſe, & ſon inclination à faire honnêteté & plaiſir : ce ſont-là des qualités bien aimables dans un Roi, & ſur-tout dans un Roi auſſi grand, auſſi redoutable, & auquel, comme

vous le dites fort bien, ses Ennemis mêmes n'ont pu refuser leur admiration & leur estime. Mais, Madame, après avoir rendu à sa mémoire toute la justice qui lui est due, détournons nos yeux de dessus ce que nous perdons, pour les arrêter sur ce qui nous reste ; & après avoir donné au Monarque défunt un tribut de larmes qu'on ne sauroit refuser à son cercueil, imitons sa résignation ; & en nous conformant à la volonté du Ciel sur sa perte, occupons-nous de la joie que nous devons avoir en la voyant aussi heureusement réparée, & en voyant dissiper, par les soins & l'habileté de M. le Duc d'*Orléans*, les alarmes que causoit dans le Royaume la seule pensée d'une minorité. Cette minorité qui, comme vous le remarquez, est la troisieme depuis que la Maison de *Bourbon* occupe le Trône des François, est bien différente de celles qui l'ont précédée, & toute la terre admire avec vous le bonheur dont la France jouit sous la Régence de l'in-

comparable Prince qui tient en main les rênes de l'Etat, & dont la prudence & l'habileté ſoutiennent avec tant d'éclat un Sceptre, dont le poids auroit pu, ſans un auſſi puiſſant ſecours, ébranler les forces enfantines du jeune Roi, & rendre ſon Gouvernement auſſi chancelant & branlant que le paroiſſoit ſon berceau. Graces au Ciel, tout eſt calme dans le Royaume, & parmi tant d'eſprits diviſés, tant dans l'Egliſe qu'ailleurs, tous les ſentiments ſont conformes ſur ce qui regarde l'obéiſſance qu'on doit au Roi, & toute la France fait de concert des vœux pour la conſervation de ce jeune Monarque, & pour celle du Prince dont l'heureuſe Régence fait la félicité des François. Je vous dirai même que les Etrangers font chorus là-deſſus, & joignent leurs vœux & leurs acclamations à ceux de nos Compatriotes. C'eſt de quoi j'ai été ſouvent témoin, auſſi-bien que de la juſtice que l'on rend au mérite de M. le Duc d'*Orléans*, dont tous ceux à qui j'ai fait voir vo-

tre Lettre, trouvent que vous donnez parfaitement bien & en peu de mots le caractere, en disant qu'il réunit en son auguste personne plus de dons & de vertus qu'il n'en faudroit pour faire séparément une infinité de Héros On ne sauroit assez admirer l'habileté de ce Prince, qui sans faire répandre une goutte de sang, trouve le secret de tenir tout le monde dans le devoir, de redonner aux Loix leur ancienne vigueur, & dont la sincérité, mitigée par la clémence, rend justice aux opprimés, & fait grace aux coupables, même en les punissant. Vous voyez par vos yeux tous les soins que S. A. R. se donne pour le bonheur du Royaume, & je puis vous parler savamment de ceux qu'elle prend pour sa sûreté. J'ai vu ici l'Abbé du *Bois*, cet illustre Ministre dont vous me parlez, & dont toute la terre parle avec éloge. J'ai vu les soins qu'il a pris, & tous les mouvements qu'il s'est donné, pour venir à bout de la triple Alliance qu'il a heureusement conclue en-

tre la *France*, l'*Angleterre* & la *Hollande*, au grand contentement des trois Nations, comme on peut le voir par ces Vers de la *Quinteſſence* du premier de Février 1717.

A Son Excellence M. l'Abbé DU BOIS, Ambaſſadeur & Plénipotentiaire de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

ILLUSTRE Ambaſſadeur, dont la rare prudence
A ſi bien cimenté cette triple Alliance,
Qui, de trois grands Etats aſſurant le bonheur,
De ces trois grands Etats ſe rend le bienfaiteur,
Ton génie élevé, Miniſtre plus qu'habile,
Ne ſauroit rien trouver qui lui ſoit difficile;
Les obſtacles n'ont rien qui puiſſe t'arrêter;
Ton eſprit te fournit de quoi les ſurmonter.
Oui, ton ſublime eſprit, ta fine politique,
Que tu ſais, quand il faut, ſi bien mettre en pratique;
Ton application, ton zele pour ton Roi,
Tous les dons, les talents qu'on voit briller en toi,
Nous font voir que le Ciel, favorable à la France,
En ſa faveur marqua le jour de ta naiſſance,
Afin que tes Palmiers * fiſſent croître ſes Lys
Dans le ſein de la paix, qui les rend ſi fleuris.
Veuille le même Ciel, ſecondant notre envie,
Perpétuer le cours d'une ſi belle vie :
Nous le lui demandons du cœur & de la voix,
En criant hautement, vive l'Abbé du Bois.

* M. l'Abbé *du Bois* porte trois Palmiers dans ſes Armes.

Cette triple Alliance, qui met la *France* à couvert de toute insulte, est assurément un coup de la plus profonde politique. On ne sauroit assez admirer l'habileté du Régent, tant dans le projet que dans le choix de la personne à laquelle il a confié le soin de l'exécution ; & ce qu'il y a encore d'admirable, c'est que, comme je viens de vous dire, les trois Nations alliées trouvent également leur compte dans cette affaire, & en sont également contentes. Le Peuple fait même éclater sa joie par des Chansons, & les airs ont retenti du couplet suivant.

Connoissez-vous l'Abbé *du Bois*,
On le loue tout d'une voix,
Landerirette,
A la Haye, Londres & Paris,
Landeriris.

Ce Ministre a laissé ici une grande idée de son mérite & de son génie, & Messieurs les Etats lui ont donné de grandes marques de leur estime & de leur considération. Il en a reçu de pa-

reilles du Roi de la *Grande-Bretagne*, qui lui a fait toujours l'accueil le plus gracieux, & l'a diſtingué d'une maniere particuliere, tant à cauſe de ſon mérite perſonnel, que par le caractere dont il étoit revêtu ; encore un coup, M. l'Abbé doit être fort content des égards que les Puiſſances étrangeres ont eu pour lui, & l'on doit l'être encore davantage de ſon habileté & de l'heureux ſuccès de ſes ſoins, dont la *Grande-Bretagne* a déja reſſenti les effets ; car on aſſure que c'eſt à la triple Alliance qu'on doit la découverte des deſſeins que la *Suede* avoit formés contre l'*Angleterre*, qui ont éclaté au retour du voyage que le Roi de la *Grande-Bretagne* avoit été faire dans ſes Etats d'*Allemagne*, & pour lequel il y eut des Miniſtres Suédois arrêtés. Comme la meche a été éventée à propos, la choſe n'a pas pu porter coup, & l'on a d'abord pris les meſures convenables pour renverſer celles des mal intentionnés. Cet événement n'a ſervi qu'à donner au

Roi de nouvelles preuves du zele que les Anglois ont pour sa Personne. Les Communes lui ont offert de nouveaux subsides, & tous les divers Corps du Royaume lui ont renouvellé les assurances de leur fidélité. Ce Monarque a passé à nos portes en allant à *Hanover* & en retournant à *Londres*; & a passé toutes les deux fois sans entrer à la *Haye*, quoique l'on s'en fût flatté, & qu'on eût même déja tout préparé pour sa réception. La diligence qu'il a toujours faite pendant son voyage, & le désir de satisfaire à l'empressement de ses anciens & nouveaux Sujets, ne lui ayant pas permis de s'arrêter long temps sur sa route, il a passé par *Osnabrug*, dont le Duc d'*Yorck* son frere est à présent Evêque, & où il tient ordinairement sa Cour, & ce Prince a été lui faire la sienne à *Hanover*, où la Reine de *Prusse* s'est aussi rendue, de même que le *Czar* de *Moscovie*, & quantité d'autres Souverains, plusieurs Ministres étrangers, & une infinité de per-

ſonnes de conſidération ; ce qui groſſiſſoit ſi fort la Cour de ce Monarque, que pendant ſon ſejour à *Hanover*, on avoit peine à trouver des logements dans la Ville, où les chambres ſe louoient un louis par jour. Si nous avons été privés ici de la préſence du Roi, ſon paſſage n'a pas laiſſé d'y arrêter quantité de Seigneurs *Anglois* & *Allemands*, qui l'ont accompagné, ou ſont venus à ſa rencontre, & qui, chemin faiſant, ſe ſont arrêtés quelque temps dans notre beau Village, dans lequel nous avions eu, quelque temps auparavant, le bonheur de poſſéder pendant ſix mois le plus charmant Prince du monde ; je parle du Prince Don *Emanuel* de *Portugal*, qu'une inclination martiale a porté à ſe dérober de la Cour du Roi ſon frere, pour aller ſervir en *Hongrie*. Ce deſſein, qu'il n'avoit communiqué qu'au fils du Comte de *Tarouca*, en qui il avoit une entiere confiance, fut conduit avec tant de ſecret & d'adreſſe, que, malgré les obſtacles qui paroiſſoient

ſoient inſurmontables, on vit arriver ici ce Prince & ce jeune Seigneur, que le Ciel préſerva des périls de la mer, & de tous ceux auxquels leur évaſion les avoit expoſés. Le Comte de *Tarouca* reçut le frere de ſon Roi avec tout le reſpect qui lui étoit dû, & ſon fils avec la tendre joie qu'on peut s'imaginer. Son Excellence, toujours magnifique, ne ſongea qu'à procurer des plaiſirs à l'Infant, en donnant tous les jours des fêtes les plus ſuperbes; & comme ce Prince lui parut avoir du goût pour la danſe, il y eut pendant tout l'hiver un bal par ſemaine dans ſon Hôtel, où toutes les perſonnes de diſtinction, de l'un & de l'autre ſexe, s'y rendoient des ſept Provinces, & étoient régalées le plus ſplendidement du monde. C'etoit tantôt une maniere de Foire Saint *Germain*, où une infinité de boutiques rangées dans une grande ſalle, & remplies de mets & de vins délicieux, fourniſſoit abondamment de quoi régaler la foule la plus nombreuſe. Les

Officiers du Comte maſqués en Marchands, & habillés conformément au rôle qu'ils jouoient, invitoient continuellement à venir boire & manger chez eux. Le *Hongrois* offroit de la meilleure grace du monde ſon vin de *Tokay*; l'*Arménien* ſon *café*; l'*Eſpagnol* ſon chocolat, & ainſi du reſte; & les trompettes & timbales appelloient ſans ceſſe les gens, & les invitoient à venir à la Foire. Dans une autre fête on voyoit douze Caiſſons de campagne, précédés par une compagnie de Grenadiers, qui après avoir danſé une entrée, ſe partageoient auprès de ces Caiſſons, & les diſtribuoient dans les divers endroits du bal. Chaque Caiſſon renfermoit un magnifique ambigu, & étant ouvert, ſe trouvoit une table très-abondamment & très-délicatement ſervie. Cette maniere de fête militaire fut fort du goût du Prince, dont les inclinations toutes martiales ne reſpiroient que la gloire & les combats; M. le Comte de *Tarouca* eut toujours ſoin de diverſi-

fier les plaisirs, afin de les rendre plus vifs & plus sensibles. Le public s'est ressenti de ceux qu'il a procurés à Son Altesse Royale ; & Son Excellence, toujours accoutumée à faire les beaux jours de ces Pays, a fait, de l'hiver le plus rude, la saison du monde la plus douce & la plus charmante. Le Prince a brillé dans toutes ces diverses fêtes, sous des déguisements magnifiques, & s'y est fait admirer par une grace enchantée. On n'a jamais mieux dansé ni vu une plus belle jambe, ni un port plus majestueux & plus gracieux. Enfin, c'est un Prince accompli. Voici ce que la *Quintessence* en dit dans les Vers qu'elle lui présenta pour sa fête le premier jour de l'année 1716.

A S. A. R. M. le Prince Don Emanuel, Infant de Portugal.

DANS ce jour grand & solemnel,
Où le Maître de la nature
Reçut le nom d'*Emanuel*,
Pour racheter la créature ;

Dans ce jour ſi grand & ſi beau,
Où l'an, qui vient de diſparoître,
Céde la place à l'an nouveau,
Dans lequel tout paroît renaître;
Dans ce jour ſi grand, ſi fameux,
J'offre à Votre Alteſſe Royale
Mes reſpects, mon zele & des vœux,
Dont l'ardeur n'eut jamais d'égale.
Prince, qu'un ſort charmant & doux
Fait briller au milieu de nous
Dans ce commencement d'année,
Vous nous la rendrez fortunée;
Car les graces & les appas
Accompagnent par-tout vos pas.
L'amour qui prit ſoin de vous faire,
En vous formant, vous fit pour plaire,
Et vous orna de tous ſes traits.
Dès qu'on vous voit, on vous admire;
Vous charmez tout ce qui reſpire
Par vos graces & vos attraits.
On voit briller dans vos beaux yeux
Le ſang de tant de demi-Dieux
Dont vous tirez votre origine.
Digne rejetton des Céſars,
Vous effacez en bonne mine
Tout ce qu'on nous dit du Dieu Mars.
Que peut-on donc vous ſouhaiter,
Et que pourroit-on ajouter
A vos heureuſes deſtinées?
Si ce n'eſt, Prince ſans égal,
De vous voir pendant cent années
Etre l'honneur du Portugal.

Comme vous avez, ſans doute, vu

ce Prince pendant ſon ſéjour à *Paris*, je ſuis ſûre que vous conviendrez avec moi que la *Quinteſſence* n'a point outré les choſes ſur ſon chapitre, & qu'elle n'a fait que lui rendre juſtice, puiſque c'eſt le Prince du monde le plus aimable & le plus charmant. Le fils du Comte de *Tarouca*, qui eſt un jeune Seigneur très-accompli, & inſéparablement uni à ce Prince, eſt parti avec lui, après avoir beaucoup brillé ici; & pendant qu'on les croyoit partis pour *Lisbonne*, & que, pour dépayſer les gens, ils prenoient la route de *Paris*, ils ne perdoient point leur projet de vue. Le voyage de *Paris* n'étoit qu'une contre-marche; puiſque, comme vous l'avez vu, c'eſt de-là que S. A. R. a pris la poſte pour aller joindre l'Armée Impériale en *Hongrie*, & conſacrer les prémices de ſa valeur, en faveur des Armes Chrétiennes, contre celles des Turcs. Tous les efforts que fit le Comte de *Ribeira* pour le détourner de ce deſſein, furent inutiles, & vous ſavez les applaudiſ-

ſements que lui donnérent ceux qui furent témoins de ſon départ, & de la fermeté avec laquelle il ſoutint ſa réſolution. On dit que les Peuples de *Paris* pouſſoient des acclamations, & faiſoient mille vœux pour la conſervation d'un Prince en qui l'on admiroit le cœur d'un *Mars* ſous la figure de l'Amour. Ces vœux ont été exaucés, & quoique S. A. R. ſe ſoit expoſée beaucoup plus qu'on ne l'auroit ſouhaité, & qu'elle ait même reçu des bleſſures dangereuſes, le Ciel a pris ſoin de ſa conſervation, & elle s'eſt tirée avec autant de bonheur que de gloire de ce coup d'eſſai, que l'on peut avec raiſon appeller un vrai coup de maître. C'eſt le témoignage que lui a rendu le Prince *Eugene*, auprès duquel il a toujours combattu, & qui a éte le témoin oculaire de tout ce qu'il a fait d'héroïque. De ſi beaux témoignages, & tant de belles actions, ont déſarmé la colere du Roi de *Portugal* ſon frere, avec lequel il s'étoit brouillé en ſe dérobant de ſa

Cour, & en persistant à n'y vouloir point retourner; & par cette réconciliation il est présentement en état de faire la campagne avec beaucoup plus d'éclat; car on lui a envoyé des remises considérables de *Lisbonne*, & quantité de Seigneurs *Portugais* ont été le joindre à *Vienne*, afin de composer sa Cour. On dit qu'il persiste à vouloir toujours servir comme volontaire, & qu'il continue à refuser les emplois que l'Empereur lui offre depuis longtemps: car on ne peut pas recevoir plus de marques de considération & de tendresse, que ce Prince en a reçu, & de Sa Majesté & de toute la Famille Impériale. Le jeune Comte de *Tels*, fils du Comte de *Tarouca*, qui a fait aussi des merveilles, & qui a plus d'esprit & de prudence qu'on ne peut se l'imaginer, a été très-distingué & très-gracieusé dans cette Cour, & M. le Prince *Eugene* lui a témoigné une affection & une considération toute particuliere. Mais je vous dis des choses que vous savez peut-être aussi.

bien que moi : car outre qu'on eſt à *Paris* à portée de tout ſavoir, vous devez y avoir vu un de ces Héros échappé au cimeterre *Ottoman*, & qui, ayant été témoin oculaire de ce qui s'eſt paſſé à la bataille de *Hongrie*, à laquelle il a fait des prodiges de valeur, pourra vous l'avoir appris, & vous en avoir même dit les circonſtances. Vous comprenez bien que c'eſt du Général Comte de *Bonneval* dont je veux parler, qui, comme vous ſavez, vient d'épouſer la fille du Marquis de *Biron*, & qui, par un effort d'héroïſme, s'eſt attaché aux charmes de l'amour, & a paſſé, d'abord après la nôce, des bras d'une épouſe toute accomplie, dans ceux de la fiere *Bellone*. Mais je donne encore dans le même défaut, en vous parlant de ce que vous ſavez auſſi bien que moi. Changeons donc de theſe. Il faut pourtant, avant de quitter le chapitre du Prince de *Portugal*, que je vous faſſe part d'une Chanſon, par laquelle la *Quinteſſence* lui fit ſes adieux, lorſ-

qu'il partit de la *Haye*. Elle eſt ſur l'air d'*Aimable Vainqueur*.

Prince, à qui l'Amour
A donné le jour,
Qui, mieux que ſa mere,
En l'art de plaire,
Primerez toujours ;
Vous, que les Grâces,
Marchant ſur vos traces,
Suivent tour-à-tour ;
Et qui du Dieu Mars
Ayant la bravoure,
Voudriez déja courre
Sous ſes étendards.
Vous nous quittez,
Prince, vous partez,
Ah ! quelle ſouffrance
Suivra votre abſence ?
De grace arrêtez
Dans ces beaux lieux,
Où votre préſence
Charme tous les yeux.

Nous avons eu ici le Prince *Charles* de *Heſſe* - *Philiſtat*, qui, après avoir fait des merveilles dans l'Iſle de *Rugen*, & ſoutenu toute la valeur du Roi de *Suede*, eſt venu ſe rétablir des bleſſures qu'il avoit reçues dans cette occaſion auſſi périlleuſe que glorieuſe.

Ce Prince a beaucoup brillé dans toutes les belles fêtes que M. le Comte de *Tarouca* a données à S. A. R. l'Infant de *Portugal*. Nous y avons eu auſſi Madame la Comteſſe de *Wartemberg*, qui, après un aſſez long ſéjour dans votre grande Ville de *Paris*, eſt revenue dans ces beaux lieux. Voici des Vers qui lui ont été donnés le jour de Sainte *Catherine*, dont elle porte le nom, & qui ont paru ſur la *Quinteſſence* du 25 Novembre 1715.

A S. E. Madame la Comteſſe de Wartemberg, pour le jour de ſa Fête.

BOUQUET.

VENEZ, Muſes, à mon ſecours;
Il faut qu'avec moi l'on s'empreſſe
A rendre hommage à la Comteſſe
Dont nous chériſſons le retour.
Cèlébrons de Son Excellence
Le rang & la magnificence :
Célébrons les attraits divers
De cette illuſtre Catherine,
Dont l'éclat & la bonne mine
Peut enchanter tout l'Univers.
Sur les bords qu'arroſe la Seine,
Elle a mis des cœurs à la chaîne,

Qui n'ont osé se déclarer.
Ses beaux yeux ont fait mille esclaves,
Et les Germains & les Bataves
N'ont pu la voir sans l'adorer.
Jamais la Reine de Cythere
N'entendit si bien l'art de plaire;
Pallas eut moins de Majesté;
Junon, en grandeur & en gloire,
Eût dû lui céder la victoire,
Comme le prix de la beauté.
Elle a l'ame grande, héroïque,
Le cœur généreux, magnifique;
Son esprit est vif & charmant:
Venez, Muses, tout nous invite
A célébrer tant de mérite.
Accourez toutes promptement,
Il faut dans ce jour de sa fête,
Pour parer son illustre tête,
Rassembler les plus belles fleurs
Dont brille le sacré rivage,
Et joindre encore à cet hommage
Le tendre hommage de nos cœurs.

En voici d'autres qui lui furent présentés l'année suivante, à pareil jour.

A S. E. Madame la Comtesse de Wartemberg, pour le jour de sa Fête.

BOUQUET.

MUSES, en dépit des frimats,
Il faut, sur les bords du Permesse,
Faire un bouquet pour la Comtesse,

Qu'on voit briller dans nos climats ;
Pour l'incomparable Excellence
Qui les pare par ſa préſence,
Et que les Grâces & l'Amour
Accompagnent dans ce ſéjour.
Jamais la divine Cypris,
Ni la Maîtreſſe de Pâris,
Ne ſurent ſi bien l'art de plaire.
Non, l'épouſe de Ménélas,
Pour qui l'on fit dix ans de guerre,
N'eut jamais de ſi doux appas ;
Un port rempli de majeſté
Soutient l'éclat de ſa beauté ;
Son eſprit eſt vif, plein de charmes ;
Ses beaux yeux enchantent les cœurs,
Et tout l'Univers rend les armes,
A ces adorables vainqueurs.
Sur ſes pas les Zéphirs & Flore,
Malgré l'Hiver, feront éclorre
Mille fleurs & mille plaiſirs.
Venez donc couronner ſa tête,
Muſes, c'eſt aujourd'hui ſa fête ;
Venez ſeconder mes deſirs.

A propos de Vers, en voici ſur une belle Dame qui avoit promis un baiſer à celui qui feroit ſon portrait en Vers.

Vous le voulez, il faut vous obéir,
Peindre ce teint, cette treſſe dorée,
Ces yeux ſi vifs. Que vous m'allez haïr
En vous voyant ſi fort défigurée !
Vous-même, Iris, n'eſt-ce pas vous trahir,

Que

Que d'emprunter ma main mal assurée
Pour des attraits capables d'éblouir
Les Habitants de la voute éthérée ?
Mais quói ! l'Amour, de l'ébauche surpris,
Court empressé la montrer à Cypris :
Jugez, dit-il, des graces du modele ;
Un tel portrait ne coûte qu'un baiser.
Ah ! fais, mon fils, qu'on me peigne aussi belle,
Et je promets de ne rien refuser.

Puisque me voici en train de vous envoyer des Vers, je vais vous faire part d'un songe qui pourra peut-être vous réjouir : car encore faut-il tâcher d'éloigner toutes les idées dont nous avons eu l'imagination remplie.

SONGE.

JE songeois cette nuit qu'un berger en secret
Me pressoit d'accorder à sa persévérance
Ce que mon cœur, touché de sa longue constance,
Ne lui refusoit qu'à regret.
Quel Berger, juste Ciel ! c'étoit le beau Nicandre,
Celui dont mon devoir fit négliger l'ardeur,
Et le seul amant dont mon cœur
N'avoit jamais pu se défendre.
Son feu ne m'étoit point suspect ;
Nous étions seuls, il s'expliquoit sans feindre ;
Enfin il commençoit à perdre le respect :
Je m'en appercevois, mais c'étoit sans m'en plaindre ;

Et d'un air interdit j'attendois le moment
Marqué pour ce triomphe à mon heureux amant ;
Quand le trifte retour d'une vertu févere,
Jufques dans le fommeil réprimant mes defirs,
Me fit envifager Nicandre en téméraire,
    Au milieu de tous mes plaifirs.
D'abord je m'effrayai de voir comment Nicandre
Se trouvoit dans mes bras, prêt à tout entreprendre.
Mon efprit s'en émut, & jufques à trois fois
Je voulus, mais en vain, me fervir de ma voix ;
Je ne fais quelle horreur s'empara de mon ame ;
Je vis tout le péril où m'expofoit le fort ;
La peur d'y fuccomber me fit faire un effort,
Qui chaffa de mon cœur & Nicandre & fa flamme.
    Ciel ! j'en frémis encor.
A peine le réveil m'eut rendu la lumiere,
Détrompée à regret de l'erreur de mes fens,
Et fermant de dépit ma débile paupiere,
Ah ! dis-je, mes plaifirs fe trouvoient innocens.
    Vertu fatale à ma tendreffe,
Que ne me laiffois-tu jouir d'un fi faux bien ?
Je me trouvois heureufe, il ne t'en coûtoit rien.
    Quelle fauffe délicateffe
    T'obligeoit donc à me tirer d'erreur,
Et quel mal te faifoit un fonge, une vapeur ?
Va, de quelques douceurs que ton régne nous flatte,
Je vois qu'en te fervant, on ne fert qu'une ingrate ;
Tu ne peux trop payer le bien que j'ai quitté ;
J'ai tout abandonné pour fuivre tes caprices ;
J'ai fui ce que l'Amour avoit de plus touchant ;
J'ai combattu mon aftre, & dédit mon penchant :
Si tu compte pour rien de pareils facrifices,
Eh bien ! pour te punir de ta févérité,
Je vais faire d'un fonge une réalité.
Viens, berger, profiter de toute ma foibleffe.

Oui, Nicandre, viens voir jusqu'où va ma tendresse;
Viens te venger des maux qu'elle te fit souffrir :
Viens; mais puis-je former ce dessein sans rougir ?
Il est homme, il suffit pour devenir volage;
Pour ne le plus aimer, mettons tout en usage.
Que deviendroit, hélas! un cœur comme le mien,
Si cet amant sans foi me reprenoit le sien ?
Ah! je ne sais que trop, aux dépens de mille autres,
Infideles bergers, quels serments sont les vôtres.
En vain par des serments l'on croit vous arrêter;
Enfin, soit vertu, soit étude,
Soit même, si l'on veut, une simple habitude,
Je ne puis me résoudre à découvrir mes feux,
Malgré le tourment rigoureux
Où cette conduite me plonge;
Si Nicandre avec moi doit être un jour heureux,
Ce ne sera jamais qu'en songe.

On me mande de ce Pays une aventure des plus extraordinaires, dont vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir le détail; le voici tel que je l'ai reçu.

Le commerce amene tant d'Etrangers à *Londres*, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne fasse attention à la singularité de leur habillement, de leurs usages & de leurs mœurs. La plûpart n'y demeurent pas plus long-

temps que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur séjour, soit qu'ils se laissent prendre aux charmes de la liberté, soit qu'ils jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & sur tout pour entretenir delà des correspondances avantageuses dans leur propre Pays. Ce dernier prétexte est si commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de sorte qu'un Etranger qui s'arrête long-temps à *Londres*, passe pour un Marchand qui est retenu par quelque relation de commerce.

On avoit cette opinion depuis plusieurs années d'un Turc qui se faisoit nommer *Herby*, & qui avoit la réputation d'être extrêmement riche. Il faisoit sa demeure à deux milles de la Ville, dans une maison magnifique, mais écartée, qu'il avoit achetée d'un Directeur de la Compagnie du Sud, & qu'il avoit embellie par des dépenses continuelles. Les jardins en sont vastes, & les bâtiments d'une grande étendue. Comme il n'y a point d'au-

tres maiſons dans le voiſinage, à la diſtance de plus d'un mille, & que M. *Herby* n'entretenoit aucune communication avec les Anglois, peu de perſonnes connoiſſoient l'intérieur de cette belle ſolitude. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des Domeſtiques en grand nombre; la plûpart étoient des Turcs qu'il avoit amenés de ſon Pays, & qui paroiſſoient lui être fort attachés. Il n'employoit qu'eux pour le ſervir dans ſes appartements & dans ſes jardins. Ceux qu'il avoit pris à ſon ſervice en *Angleterre*, avoient des bornes qu'il leur étoit défendu de paſſer, & dans leſquelles ils ſe contenoient d'autant plus facilement, que la moindre indiſcrétion les faiſoit chaſſer ſans miſéricorde; ils craignoient de perdre une condition qui étoit d'ailleurs fort douce & fort avantageuſe pour eux.

Pendant que M. *Herby* ſe tenoit renfermé dans cette retraite, d'où il ne ſortoit que pour ſe faire voir quelquefois à la Bourſe & ſur le Port, pluſieurs familles de *Londres* avoient vu

diſparoître de leurs maiſons des filles fort aimables, dont on avoit attribué la fuite au libertinage, ou à la ſéduction de leurs amants. Dans une Ville de la grandeur de *Londres*, ces ſortes d'aventures ne font point aſſez d'éclat pour donner lieu à des recherches incommodes. Le plus grand ſoin des parents eſt de cacher leur perte; l'impoſſibilité d'y remédier, fait à la fin qu'ils s'en conſolent. D'ailleurs qui ſe ſeroit défié que tant de beautés Angloiſes fuſſent volontairement au pouvoir d'un Turc? C'étoit néanmoins chez M. *Herby* qu'il s'en trouvoit une douzaine des plus charmantes; & ſi la plûpart y avoient été attirées par adreſſe, & ſans ſavoir à quel ſort elles étoient deſtinées, il avoit trouvé le ſecret de rendre leur eſclavage ſi agréable, qu'elles en auroient regardé la fin comme un malheur.

Elles n'étoient pas d'une naiſſance bien diſtinguée. Mais la beauté eſt de toutes conditions; & pour un Turc, qui ne ſe piquoit pas ſans doute de

cette délicateſſe de goût, qui fait regarder la politeſſe des manieres & les graces comme l'attrait le plus ſéduiſant du beau ſexe, c'étoit aſſez qu'elles fuſſent belles, pour lui paroître aimables, ſans qu'elles euſſent beſoin de ces autres charmes qui ſont le fruit de l'éducation & de l'uſage du monde. La premiere qu'il avoit attirée dans ſa maiſon, étoit une Lingere. Il l'avoit gagnée à force de préſents. Celle-ci avoit contribué enſuite à lui en procurer d'autres; car la crainte du partage avoit fait moins d'impreſſion ſur elle, que le déplaiſir de ſe voir condamnée à une ſolitude continuelle. On ſait que les jeunes filles qui ſont nées avec un peu de beauté, ſe recherchent & ſe lient naturellement. La Lingere avoit pluſieurs amies auſſi jolies qu'elle. L'envie de les avoir pour compagnes, la fit entrer avec joie dans les idées de M. *Herby*. Elle écrivit d'abord à celles qu'elle connoiſſoit les plus faciles; & ſans leur marquer le lieu de ſa demeure, dont elle ignoroit

elle-même le nom, elle leur faiſoit une peinture ſi agréable de ſon ſort, qu'elle les fit conſentir aiſément à lui rendre enſemble une viſite, & à ſe laiſſer conduire par la perſonne qu'elle avoit chargée de ſes lettres. Un carroſſe que M. *Herby* avoit envoyé juſques aux murs de *Londres*, les reçut & les lui amena. Elles étoient trois. Il avoit étalé ſes meubles les plus précieux, & tout ce qui pouvoit donner une grande idée de ſes richeſſes. La Lingere avoit eu ſoin ſur-tout de ſe couvrir des parures les plus riches. Ce fut dans cet état qu'elle reçut ſes trois amies, & la deſcription qu'elle leur fit de ſon prétendu bonheur, ſurpaſſa encore le témoignage qu'elles en recevoient de leurs propres yeux.

Trois petites Bourgeoiſes, qui n'avoient peut-être rien vu de plus beau que leur boutique, ne manquerent point de ſe laiſſer prendre à tant de magnificence. La jalouſie ſuivit ſans doute l'admiration ; & elles ſe demanderent au fond du cœur ce qu'el-

les avoient fait à la fortune, qui ne leur accordoit pas les mêmes faveurs. Mais cette reflexion ne les fit pas souffrir long-temps ; car après avoir achevé de leur faire voir toutes les beautés de ce délicieux séjour, la Lingere leur fit entendre qu'elle s'estimeroit fort heureuse si elles vouloient partager son bonheur avec elle. Elle leur apprit qu'en les priant de la venir voir, elle n'avoit point eu d'autre dessein que de leur faire cette offre ; qu'il dépendoit d'elles de l'accepter, & qu'elles n'avoient qu'à donner un signe de consentement, pour être bientôt maîtresses aussi absolues qu'elle-même, & de la maison & de toutes les richesses qu'elles y avoient vues. Elle ajouta à ce discours l'éloge du Maître, qui étoit effectivement un homme de bonne mine, & d'un naturel fort doux. Il avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ; de sorte que venant à paroître dans le temps que les trois filles étoient déja fort ébranlées, il acheva de les gagner par ses civilités & par ses promesses.

C'eſt ainſi que M. *Herby* commença ſon établiſſement. Ce ſeroit un récit trop long, d'entrer dans le même détail à l'égard des autres compagnes de ſa ſolitude. Il en ſéduiſit quelques-unes par lui-même, d'autres par ſes émiſſaires, & il vint à bout, par ſa complaiſance & par la vie délicieuſe qu'il leur fit mener, de les rendre contentes de leur ſort. Il falloit être auſſi riche qu'il l'étoit, pour pouvoir fournir conſtamment à tant de dépenſes. Les engagements qu'il avoit avec ſes douze Maîtreſſes s'étendirent bientôt plus loin. Il ſe vit commé forcé de pourvoir à l'entretien de leurs familles ; & la crainte d'être découvert, s'il eût refuſé d'y conſentir, lui en fit une néceſſité indiſpenſable. Voici ce qui y donna lieu. Une de ces filles, commençant peut-être à s'ennuyer de la retraite, le preſſa un jour de lui accorder la liberté de voir ſon pere & ſa mere, qu'elle ſuppoſoit être fort affligés de ſon abſence. Soit caprice, ou tendreſſe naturelle, elle lui fit cette

priere avec tant d'inſtance & de larmes, que ſi elle n'obtint point la liberté de ſortir du logis, elle fut du moins ſatisfaite autrement. M. *Herby* forma lui-même le plan de cette entrevue, & ſe propoſa d'en tirer autant de plaiſir que ſa maîtreſſe. Il réſolut de faire amener chez lui le pere & la mere, qui n'étoient pas des gens d'une condition fort relevée, & de s'y prendre pour cela comme il avoit fait à l'égard de ces trois premieres filles; c'eſt-à-dire, de leur cacher autant qu'il feroit poſſible le nom & le lieu de ſa demeure, en les faiſant conduire par des chemins détournés, & de les recevoir avec tant d'honneur & de magnificence, qu'il pût ſe faire un divertiſſement de leur ſurpriſe & de leur embarras. Il y ajouta une circonſtante qui ſervît encore à rendre l'exécution de ce projet plus agréable; ce fut de prolonger ſi bien le temps par les détours qu'on leur fit faire ſur la route, qu'ils n'arriverent à ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit. Rien ne fut ſi

facile à exécuter. Ces bonnes gens, qui avoient été véritablement affligés de la perte de leur fille, n'eurent pas plutôt reconnu ſa main dans la lettre qu'elle leur écrivit, qu'ils brûlerent d'envie de la revoir. Elle leur parloit d'ailleurs de ſa fortune comme ſi elle eût été la premiere Reine du monde, & elle les prioit de venir s'en aſſurer par leurs propres yeux. Le porteur de la lettre ne leur recommanda que le ſilence & la diſcrétion ; & convenant avec eux du temps de leur départ, il leur promit de les venir prendre dans un carroſſe. C'étoit peut-être la premiere fois qu'ils y étoient montés de leur vie.

L'ordre de n'arriver que dans l'obſcurité fut obſervé fidélement. M. *Herby* s'étoit préparé pendant ce temps à l'accueil qu'il vouloit leur faire. Il avoit embelli ſes appartements par des ornements extraordinaires. Les bougies ſur-tout n'avoient pas été épargnées, pour relever l'éclat des meubles, & frapper plus vivement l'ima-

gination

gination de ſes hôtes. Comme c'étoit pour leur fille qu'il célébroit cette fête, il avoit voulu que ſes onze compagnes contribuaſſent à tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Elles furent vêtues plus ſimplement qu'elle, quoique cette ſimplicité même fût magnifique, afin qu'elles puſſent paſſer pour ſes ſuivantes. Pour elle, rien n'étoit ſi riche & ſi brillant que ſa parure. Elle fut placée ſous un dais, dans un fauteuil doré, tandis que toutes les autres, & M. *Herby* même, qui vouloit être regardé comme ſon premier Domeſtique, étoient debout à quelque diſtance d'elle, dans une poſture ſoumiſe & reſpectueuſe. Les Valets Turcs de la maiſon ſe tenoient dans les antichambres, où ils avoient auſſi leur rôle, qui convenoit au deſſein de leur Maître.

La ſcene que M. *Herby* vouloit ſe donner, ne pouvoit manquer d'être agréable, après tant de préparatifs. Elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Les deux Bourgeois de *Londres* ſe cru-

rent dans une Maison Royale, & s'imaginerent que leur fille étoit devenue tout au moins Princesse d'*Angleterre*. On les traita délicatement à souper. Ils furent servis avec autant de respect que leur fille ; & pour mettre le comble à leur joie, ils reçurent d'elle, en la quittant, un sac plein d'écus, qui leur prouva clairement que tout ce qu'ils avoient vu n'étoit point un songe.

On eut soin de les faire partir avant la fin de la nuit, & de leur faire tenir encore une route détournée, pour les empêcher de se reconnoître. Cependant, quelque précaution qu'on eût pu prendre, on ne trompa point tout-à-fait les soupçons du pere, qui étoit un homme de bon sens. Il avoit déja remarqué en venant, que le carrosse avoit fait plusieurs détours. Les réflexions qu'il fit, en sortant de cette belle maison, sur l'état où il y avoit vu sa fille, & le peu d'explication qu'il avoit tiré d'elle sur la cause de sa fortune, lui firent comprendre aisé-

ment une partie de la vérité. Il en devint plus attentif à obſerver le chemin par lequel on le conduiſoit. La nuit n'étoit pas ſi ſombre qu'il ne pût découvrir certaines marques. Il en découvrit aſſez pour s'aſſurer de pouvoir les reconnoître le lendemain; & quittant le carroſſe ſans affectation dans les rues de *Londres* , il réſolut de ne pas laiſſer paſſer le jour ſuivant ſans s'éclaircir du ſort de ſa fille. Ses recherches réuſſirent heureuſement. Il apprit que M. *Herby* étoit un Turc, qui poſſédoit de grandes richeſſes. Il ne douta pas qu'il n'eût débauché ſa fille. Après s'être un peu livré au reſſentiment de cette injure , il revint doucement à penſer que le mal étant ſans remede , il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'en tirer tout le fruit qu'il pourroit pour ſa fortune. Une fête qui n'avoit duré qu'une nuit, & un ſac d'écus , lui parurent un prix modique pour l'honneur de ſa fille. Quoiqu'il ignorât encore que M. *Herby* en avoit débauché onze avec la

ſienne, ce qui lui auroit donné beaucoup plus d'avantage ſur lui, il crut pouvoir lui cauſer aſſez d'inquiétude ſur l'article auquel il étoit intéreſſé, pour l'obliger d'entrer en compoſition. Auſſi prenant la plume ſans perdre de temps, il lui écrivit avec hauteur, non-ſeulement qu'il le connoiſſoit pour le raviſſeur de ſa fille, mais que s'il ne recevoit de lui un dédommagement proportionné à l'inſulte, il étoit réſolu de le pourſuivre dans toute la rigueur de la Juſtice. L'amour de la paix, l'ignorance des Loix du Pays, & d'autres craintes, firent ſouhaiter à M. *Herby* de finir ſecrétement cette affaire. Il convint avec le pere de lui faire une penſion annuelle, auſſi long-temps que ſa fille conſentiroit à vivre avec lui.

D'un autre côté, les autres filles, à qui cette aventure ne put être cachée, & qui n'avoient pas vu ſans jalouſie l'honneur qu'on avoit fait à leur compagne, ſouhaiterent les mêmes faveurs pour elles-mêmes & pour

leurs familles. *Herby* craignit les conséquences de leur mécontentement & de leurs murmures. Il se crut perdu, si l'histoire de ses amours éclatoit. Enfin, pouvant donner beaucoup sans s'appauvrir, il prit le parti de satisfaire toutes ses maîtresses; il devint ainsi comme le pere de douze filles & de douze familles.

Tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici n'est que le prélude de l'événement tragique qui est arrivé il y a trois semaines. Un des Domestiques de M. *Herby* étant entré dans la chambre de son Maître à l'heure qu'il avoit ordre de l'éveiller, ne trouva dans son lit qu'un cadavre sanglant auquel on avoit coupé la tête. Une fille qui avoit passé la nuit proche de lui, avoit été assassinée aussi de plusieurs coups. Ce tragique accident ayant attiré aussitôt toutes les filles & tous les Domestiques dans la chambre, on s'apperçut qu'il manquoit deux Valets Turcs, qui n'ont pas reparu depuis, quelque diligence qu'on ait faite pour les trou-

ver. On reconnut auſſi que les cabinets avoient été ouverts ; & que les monceaux d'or & de pierreries qui y étoient renfermés, de la connoiſſance même des Domeſtiques Turcs, avoient diſparu. La conſternation de tous ceux qui furent les premiers témoins de ce ſpectacle, fit aſſez connoître que ce n'étoit point parmi eux qu'il falloit chercher les coupables, & la fuite des deux Valets étoit une preuve qui s'expliquoit d'elle-même. Cependant il paroiſſoit difficile de comprendre que deux hommes euſſent pu tranſporter en ſi peu de temps tous les tréſors de M. *Herby*. L'or ſeul, ſuivant le témoignage d'un de ſes Eſclaves Turcs, qui avoit toujours été ſon confident, montoit encore à plus d'un million, malgré toutes les dépenſes qu'il avoit faites depuis environ dix ans. La Juſtice, qui fut appellée ſur le champ, ſe trouva fort embarraſſée au récit qu'elle ſe fit faire de ces circonſtances : mais comme on n'arrête point les gens en *Angleterre* ſur des ſoupçons vagues &

ſur de ſimples vraiſemblances, les filles & les Domeſtiques eurent la liberté de ſe retirer.

Quelqu'obſcure que cette affaire eût paru d'abord, on eut, quelques jours après, divers éclairciſſements, qui ſervirent à expliquer une partie de l'aventure. Les Eſclaves Turcs n'ayant plus d'intérêt à déguiſer le nom & les affaires de leur Maître, déclarérent naturellement tout ce qu'ils ſavoient de ſa fortune. Le véritable nom de M. *Herby* étoit *Cidal-Acmet*. Il étoit de *Conſtantinople* & l'un des grands Seigneurs de l'Empire Ottoman. Une paſſion ambitieuſe avoit cauſé toutes ſes infortunes. Ayant porté ſes déſirs juſques ſur une des filles du Sultan, il avoit eu la hardieſſe d'aſpirer à l'épouſer, & il avoit employé pendant pluſieurs années tous ſes efforts pour l'obtenir. Un Bacha plus heureux l'avoit emporté ſur lui ; mais favoriſé par l'amour, autant que ſon rival l'étoit par la fortune, il s'étoit fait aimer de la jeune Sultane, & il avoit entretenu avec

elle un commerce de galanterie , juſqu'à ce qu'ayant eu quelque raiſon de croire qu'il étoit trahi par les confidents de ſon intrigue , il avoit fait conſentir ſa Maîtreſſe à la fuite , pour ſe dérober tous deux à la vengeance du Grand-Seigneur & du Bacha. Il avoit chargé un Vaiſſeau de ſes richeſſes. La Sultane avoit fait main-baſſe de ſon côté ſur le tréſor de ſon mari. Ils s'étoient rendus le plus heureuſement du monde à *Veniſe*, où ils avoient vécu fort tranquilles juſqu'à la mort de la Sultane , qui étoit arrivée au bout de quelques mois. Le chagrin de cette perte , & la crainte d'être connu tôt ou tard dans une Ville ſi voiſine de la *Turquie* , le portérent enſuite à changer d'aſyle. Il avoit entendu parler des avantages qu'un étranger trouve en *Angleterre*. C'eſt l'extrêmité du monde pour un Turc. Il remonta ſur le même Vaiſſeau qui l'avoit apporté à *Veniſe*, & il vint droit à *Londres* , avec toutes ſes richeſſes.

A l'égard de ſa mort, quoique les

lumieres qu'on a tirées jusqu'à présent soient en petit nombre, & qu'elles ne puissent passer que pour des conjectures, on croit que la cause du malheur d'*Acmet* est venue de plus loin que *Londres*, & que ses assassins étoient des émissaires de *Constantinople*, qui ont gagné deux de ses principaux Domestiques pour avoir la facilité d'exécuter leur coup. Sa tête, qu'ils ont coupée, est encore une circonstance qui favorise ce soupçon. Ils l'ont emportée, sans doute pour rendre témoignage du succès de leur commission, & pour satisfaire pleinement la vengeance de ceux qui les ont employés, en remettant entre leurs mains l'objet de leur haine.

Au reste, je vous félicite de ce que vous allez voir au premier jour à *Paris*,

Le Czar de la grande-Russie,
Ce Monarque puissant, dont l'Europe & l'Asie,
Reçoivent tour-à-tour les Loix,
Et qui brille chez nous pour la seconde fois.

Vous n'aurez pourtant que la moi-

tié de l'Honneur; car Sa Majesté nous laisse ici jusqu'à son retour.

L'incomparable Impératrice,
Dont on peut dire, avec justice,
Qu'elle mérite le bonheur
De régner seule dans son cœur.
Cette incomparable Princesse,
Le digne objet de sa tendresse,
Que l'on ne peut assez louer,
Dans ces lieux se fait admirer;
Et nous fait admirer à tous
Le goût de son illustre Epoux.

Leurs Majestés sont logées chez le Prince de *Kourakin*, leur Ministre, que vous verrez à *Paris* avec le *Czar*, & qui n'est pas moins illustre par son mérite, que par son rang & sa haute naissance. Ce Prince n'épargne rien pour procurer de l'agrément à son Souverain & à sa Souveraine, & Leurs Majestés sont servies dans son Hôtel avec toute la magnificence imaginable. Les Seigneurs de l'Etat, les Ministres Etrangers, & toutes les Personnes de distinction, de l'un & de l'autre sexe, ont été faire leur compliments & leur cour au *Czar* & à la

Czarine. Donnez-moi des nouvelles du ſuccès de la Chambre de Juſtice. Adieu, Madame, je ſuis toujours, &c. *A la Haye ce.*

P. S. Il me vient en penſée d'aller à *Vienne*; & je crois que cette Ville ne ſera pas le terme de mes voyages; car j'ai envie de voir l'*Italie*. On dit même que la route en eſt delà des plus agréables, puiſqu'on ſe trouve dans le bel *Etat de Veniſe*, au ſortir du *Tirol* & du *Trentin*. Une ſeule choſe me fâche, c'eſt que je vais être privée du plaiſir d'avoir de vos nouvelles & de vous donner des miennes. Quand je parcourois la *France*, rien n'étoit plus aiſé, & vous avez vu cependant que j'ai été trois ans ſans vous écrire; jugez combien il s'en paſſera maintenant ſans pouvoir le faire, me trouvant dans les Pays étrangers, & tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, où les Poſtes ne ſont pas à beaucoup près ſi bien réglées qu'en *France*. Quoi qu'il en ſoit, Madame, vous ſerez toujours

presente à ma mémoire, & mon amitié pour vous n'en souffrira aucun refroidissement. Je compte que vous me rendrez le réciproque, & que vous ne penserez pas moins à moi. Adieu, Madame, je brûle déja, par avance, d'envie de rétablir un jour notre agréable correspondance, & de vous renouveller toute la tendresse de mes sentiments.

LETTRE CXI.

LE plaisir que m'a fait votre Lettre, est bien contrebalancé par la nouvelle que vous me mandez, Madame, dans l'apostille. Je suis très-sensible à votre départ, quelque satisfaction que vous vous promettiez dans les voyages dont vous me parlez. On aime autant les gens pour soi, que pour eux-mêmes; & perdant votre correspondance, & n'ayant point, comme vous, le plaisir de voyager, je suis plus à plaindre

plaindre que vous. Cependant, Madame, je ſacrifie volontiers mon chagrin à votre ſatisfaction ; & vous voyez que j'agis en cela en amie généreuſe. Jouiſſez toujours de la ſanté la plus parfaite. Je ne crois pas que vous ayez beſoin d'autre choſe. Quant à moi, mon unique occupation ſera d'entretenir le petit commerce que j'ai avec les deux ou trois Dames que vous connoiſſez, & ſoit en leur compagnie, ſoit dans le particulier, de faire ſouvent comméınoraiſon de vous. Vous avez raiſon, Madame, il ne faut plus ſe repaître l'imagination de triſtes idées, & après avoir rendu à la mémoire des morts ce qui leur étoit dû, il eſt temps de livrer nos cœurs à la joie, & de goûter, ſans aucun mêlange d'amertume, toute la douceur que nous procure l'heureuſe Régence de M. le Duc d'*Orléans*. Ce Prince, toujours habile & infatigable, donne tous ſes ſoins & ſon application au bonheur public & particulier ; & la ſeule choſe que nous avons préſentement à crain-

dre, c'eſt qu'il n'altére ſa ſanté, par un trop grand attachement aux affaires qui ont déja pris une face nouvelle, tant dedans que dehors le Royaume. Nous ſentons auſſi bien que vous, combien la triple Alliance, qui vient d'être conclue à la *Haye*, eſt avantageuſe à nous & à nos Alliés, & nous admirons avec vous l'habileté de notre Régent, & celle de l'illuſtre Abbé *du Bois*, à qui Son Alteſſe Royale a confié le ſoin de faire réuſſir un ſi grand deſſein, & qui a ſu trouver le ſecret de le conduire à une fin auſſi heureuſe. La maniere dont il a ménagé nos intérêts chez les Etrangers, vient de lui donner place dans le conſeil des affaires étrangeres, où il a été admis d'abord après ſon arrivée ici. Il a été fait, outre cela, Secrétaire du Cabinet du Roi, & on vient d'ajouter aux Bénéfices qu'il avoit déja, des Abbayes qui augmentent ſes revenus de plus de cinquante mille livres. Toutes ces récompenſes, quelque grandes qu'elles paroiſſent, ſont encore au-deſſous du mérite de cet Abbé,

qui, si l'on en croit les vœux & la voix du Public, n'en demeurera pas-là : car on ne doute point que l'affaire de la *Constitution*, à laquelle tant de Prélats travaillent depuis si long-temps sans succès, ne lui soit renvoyée en dernier ressort, & qu'il ne trouve, par son habileté, & par ce génie qui lui fait surmonter les plus forts obstacles, des moyens pour lever ceux qui s'opposent à un accommodement entre les Cours de *France* & de *Rome*, & qui empêchent que l'Eglise ne jouisse de cette Paix si nécessaire à l'édification publique, & si propre à prouver l'unité dont nous nous vantons. L'ennemi a semé l'ivraie dans le champ du Seigneur. Tout est en combustion dans le Clergé, les Evêques s'anathématisent les uns les autres : on en voit qui prétendent usurper un pouvoir despotique sur les Ecclésiastiques de leur Diocèse ; d'autres appellent au futur Concile, & en attendent la décision avant de décider eux-mêmes sur des choses où l'obéissance due au Saint

Siége paroît bleſſer celle qui eſt due à Dieu, & donner atteinte aux libertés de l'Egliſe Gallicane. Notre illuſtre Archevêque, qui les ſoutient avec une fermeté qu'on ne ſauroit aſſez admirer, eſt prêt à voir fondre ſur lui toutes les foudres du Vatican ; & jamais guerre n'a paru plus terrible que celle qu'on voit à préſent allumée dans notre Clergé, qui en impute la faute aux Jéſuites, & prétend que ce ſont eux qui ont jetté cette pomme de diſcorde, & fomenté toutes ces diviſions. Il a couru là-deſſus des couplets ſur l'air de Joconde, dont je vous ferois part s'ils étoient un peu moins indécents. Mais pourquoi ne pas vous en donner le régal ? puiſqu'outre que le vieux proverbe, qui dit que les paroles ne puent pas, ſemble m'autoriſer à cela, il eſt encore très-sûr que les obſcénités d'une certaine nature ſont à préſent du goût des gens de bon air, & reçues dans le beau monde. Voici donc les couplets.

Un jour les Diables en volant
Firent une gagèure,
A qui chieroit le plus puant
Sur l'humaine nature.

L'un d'eux chia le Tellier,
L'autre d'effroi recule;
Et l'emportant ſur le premier,
D'abord chia la Bulle.

Sur ces deux cas ſi importants,
De par-tout on aſſemble
Quantité de gens de bon ſens,
Pour en juger enſemble.

Mais depuis long-temps ils n'ont pu
Vuider cette requête;
Car ſi fort cette affaire put,
Qu'ils craignent pour leur tête.

Voici la copie d'une lettre que j'ai reçue du Poëte *Rouſſeau*, qui eſt à préſent à *Vienne* en *Autriche*, ſur ce que l'on y penſe à ce ſujet.

MADAME,

Nous ſommes ici bien informés, & peut-être mieux qu'à *Paris* même, de tout ce qui s'y paſſe; il me paroît que bien des affaires que l'on croyoit finies ne le ſont point,

Celle de la *Conſtitution* n'eſt pas de nature à ſe terminer par un accommodement ; les Regles de Foi ne peuvent ſouffrir d'équivoque ; & il eſt aſſez plaiſant de vouloir mettre le *Credo* en négociation ; ou la Bulle eſt bonne, ou elle ne vaut rien. Le ſens en eſt aſſez clair, & ne l'eſt même que trop : le moyen de l'expliquer ſans le détruire ou ſans l'obſcurcir ! & dans un ſiecle auſſi déniaiſé que le nôtre, comment veut-on que les hommes s'aveuglent pour ne point voir ce qu'ils voient ? Une ceſſation d'armes laiſſera le doute en ſon entier ; & d'ailleurs qui empêchera jamais des Théologiens d'écrire & de ſe déchirer ? On peut impoſer ſilence au Peuple & au Prince ; mais on ne fera jamais taire les Prêtres.

Ce que perſonne n'a pu faire juſques ici, on eſpére que l'Abbé *du Bois* le fera, & l'on ne doute point que M. le Duc Régent, qui a cet accommodement fort à cœur, ne l'envoie à *Rome* pour y mettre la derniere main, auquel cas il eſt très-sûr qu'il en reviendra avec le Chapeau de Cardinal, que les vœux du Public lui donnent déja, & que les vertus car-

dinales, qu'il possede dans un degré très-éminent, seront enfin revêtues du surtout de pourpre qui lui est dû. Mais à propos de cette guerre Ecclésiastique, & des Jésuites, que l'on accuse de l'avoir allumée, il faut que je vous fasse part d'un miracle qui va triompher de l'incrédulité des Huguenots, parmi lesquels vous habitez présentement, & contre lequel ils auroient bien de la peine à s'inscrire en faux. Dans une Eglise des Enfants d'*Ignace*, où l'on fêtoit ce nouveau Saint de leur Ordre, votre compatriote & le mien, auquel la *France* a donné le jour, & que le S. Pere vient d'aggréger dans le catalogue de ceux que nous invoquons dans nos besoins; dans une Eglise, dis-je, où l'on célébroit la fête de ce nouveau Béatifié, & où la foule étoit si grande qu'il n'y avoit pas moyen d'approcher de l'Autel, on vit tout d'un coup paroître une femme qui, se faisant jour au milieu de la presse, demanda à pouvoir faire bénir, par le Prêtre, un petit enfant

qu'elle tenoit ſur ſes bras, auquel elle ſouhaitoit qu'on fît baiſer les reliques & le portrait du Saint. Ses empreſſements furent ſecondés, on lui fit place, & on prit enſuite ſon enfant, qu'on fit paſſer de main en main dans celle du Prêtre qui célébroit la Meſſe, & qui, après lui avoir donné la bénédiction, s'en trouva fort embarraſſé; car la femme trouva le ſecret de diſparoître; & perſonne n'ayant réclamé cet enfant, il eſt reſté au bon Jéſuite, à qui *S. François Regis* l'a miraculeuſement donné: miracle d'autant plus grand, que de la maniere dont la réputation des Jéſuites eſt établie dans le monde, il n'eſt point, parmi tous les divers Ordres de Religieux, de gens qu'on doive moins ſoupçonner que ceux-là de contribuer à la propagation de notre eſpece. Leur maniere de vivre, & toute leur conduite les a mis à couvert d'un pareil blâme, & ils ont ſu ſe diſtinguer du reſte du monde par des routes toutes oppoſées à celles du commun. Ce-

pendant voilà un Jésuite devenu pere, le voilà tout d'un coup chargé d'un enfant, que le bienheureux Jésuite, dont il célébroit la fête, lui a donné ; pourroit-on s'empêcher de crier miracle là-dessus ? il faudroit pousser pour cela l'incrédulité bien loin, & je ne crois pas que l'on puisse être capable d'une aussi exécrable obstination. Pardonnez-moi l'expression, elle vous paroîtra peut-être un peu forte ; mais elle vient d'être consacrée par le S. Pere, qui s'en est servi contre le Clergé de France, sur le refus qu'il persiste à faire de sa Bulle. Vous avez très-bien prophétisé sur le chapitre du Chevalier de *S. George*, qu'on peut appeller Chevalier errant, & de triste figure, à qui, suivant les conditions de la triple Alliance, on vient de faire passer les Alpes ; la Ville de *Pesaro* lui a été donnée pour entrepôt, après quoi on dit qu'il ira établir son domicile à *Urbin*, dans l'Etat Ecclésiastique. Pour moi, je crois que, comme vous l'avez toujours dit, son sort sera d'aller rem-

plir à *Rome* la place de la feue Reine *Christine*. Le Pape lui fait rendre tous les honneurs imaginables, & lui témoigne une tendresse de Pere. Le Cardinal *Dada*, qui étoit Nonce à *Londres* dans le temps qu'il vint au monde, lui a fait aussi de fort grandes caresses ; & l'on dit que lorsqu'il a été voir la Procession de la Fête-Dieu à *Rome*, il a attendri tout le Conclave, & arraché des larmes au Saint Pere & à tous les Cardinaux dont il étoit suivi. Mais laissons à ce Prince infortuné le soin de se procurer un meilleur sort, ce qu'on ne peut guere aujourd'hui espérer, puisque les intrigues du Baron de *Goerts* en *Hollande* & du Comte de *Gillembourg* à *Londres*, l'un premier Ministre de Charles XII. Roi de *Suede*, & son Plénipotentiaire universel, & l'autre son Ambassadeur à la Cour *Britannique*, ont été découvertes. Si elles eussent réussi, le Chevalier de *S. George* auroit pu remonter sur le Trône de ses Aïeux, en servant d'instrument à la vengeance du

Roi de *Suede*, qui en vouloit à l'Electeur de *Hanovre*, aujourd'hui Roi d'*Angleterre*. Jamais partie n'avoit été mieux liée ; & ſans la quantité d'eſpions qu'entretient par-tout aujourd'hui M. le *Régent*, l'*Europe* ſe ſeroit vue plongée dans les malheurs de la guerre, preſque au moment qu'elle venoit d'en ſortir. Peut-être que dans un autre temps, l'entrepriſe du Roi de *Suede* & du Czar de *Moſcovie*, (car il entroit pour la moitié dans la partie,) auroit pu ne pas devoir ſon inexécution à la Cour de *France* ; mais les engagements que M. le *Régent* vient de prendre avec le Roi Electeur, l'ont ainſi exigé ; & ce Prince a cru devoir découvrir à ſon Allié ce qu'on tramoit contre ſa Perſonne, & s'oppoſer aux entrepriſes du nouveau Miniſtre d'*Eſpagne*, je veux dire le Cardinal *Alberoni*. Il étoit entré dans le projet de mettre le Prétendant ſur le Trône ; & on attribue à ſes manœuvres la guerre que le Grand-Seigneur vient de déclarer à l'Empereur,

afin d'empêcher par-là l'union des forces de ſa Majeſté Impériale avec la France, pour ſecourir le Roi d'*Angleterre*. Nous avons vu ici le Baron de *Goerts*; il a eu pluſieurs conférences avec nos Miniſtres; mais on ne croit pas qu'il leur ait fait part de ſon projet. Nous avons eu auſſi le *Czar*: on lui a rendu tous les honneurs dus aux Souverains, & il doit être parti fort content de notre Cour. Quoiqu'il fût de moitié dans le projet du Roi de *Suéde*, on a agi à ſon égard, comme ſi on n'en avoit aucune connoiſſance; peut-être eſt-ce parce qu'il n'y avoit plus rien à craindre; ou peut-être eſt-ce un effet de la politique de M. le *Régent*. Quoi qu'il en ſoit, ils ont paru fort ſatisfaits l'un de l'autre; & le *Czar* a laiſſé ici une idée fort avantageuſe de ſon génie & de ſes grandes qualités. Mais c'eſt aſſez vous parler de choſes générales, il ne faut pas oublier les particulieres; je veux vous faire part d'une aventure ſinguliere, qui eſt arrivée à *Arras*. Une

Dame

Dame qui fait ſa demeure à la campagne, & qui n'a qu'une fille, s'eſt trouvée tout d'un coup grand'mere par l'accident le plus étrange du monde. Cette fille étoit d'une beauté qui la faiſoit rechercher en mariage depuis cinq ou ſix ans par tout ce qu'il y a de perſonnes riches dans le canton; mais quoiqu'elle n'eût point encore paſſé ſa vingtieme année, elle marquoit tant d'éloignement pour le nœud conjugal, tant d'attachement pour ſa mere, & tant d'amour pour la ſolitude, qu'elle faiſoit perdre à tous ſes amans l'eſpérance de gagner ſon cœur. Son humeur avoit paru vive & enjouée juſqu'à l'âge de quinze ans. On avoit même remarqué qu'avant cet âge elle recevoit volontiers les hommages d'un aimable jeune homme de ſon voiſinage qui ne lui déplaiſoit pas. Mais ſes inclinations avoient changé tout d'un coup, ſans qu'on en pût trouver d'autre raiſon que la maturité de ſon eſprit. Elle ne paroiſſoit plus goûter de plaiſir qu'a-

vec sa mere, dont elle étoit aimée tendrement, ou seule dans son appartement, qui étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, & dans lequel elle affectoit de ne recevoir jamais personne. Un jour qu'elle s'occupoit à l'ordinaire avec sa mere, elle fut saisie de quelques vapeurs qui la firent tomber sans connoissance. La vieille Dame n'ayant rien de propre à la secourir, se souvint qu'elle avoit elle-même quelques liqueurs fortes dans sa chambre, & dans l'embarras pressant où la mettoit l'absence de ses Domestiques, elle prit la clef dans la poche de sa fille, & monta seule à son appartement. Elle y entre. Tout y étant fort étranger pour elle, parce que personne n'y avoit jamais d'accès, elle ne trouva point aisément ce qu'elle étoit venue chercher; mais tandis qu'elle se donnoit beaucoup de mouvements, elle entendit le son de quelques paroles, qui paroissoient sortir du cabinet. La surprise & la curiosité lui en firent ouvrir aussi-tôt la porte. Le son de

la même voix se fait encore entendre. Elle ouvre une grande armoire, qui étoit le seul endroit d'où il pût partir; elle y trouve un enfant de cinq ans, beau comme un Ange, qui donna des marques d'une horrible frayeur à sa vue, & qui lui causa la derniere surprise à elle-même. Cependant, étant rappellée par le danger de sa fille, elle se hâta de retourner à son secours. Ce soin étoit déja inutile. Elle la rencontra qui remontoit l'escalier avec une rapidité extrême. Les vapeurs l'ayant heureusement quittée, elle s'étoit défiée, en revenant à elle, qne sa mere ne fût montée à son appartement; & certain intérêt qu'elle avoit à l'en éloigner, lui avoit fait retrouver assez de force pour la suivre aussi-tôt. Elle marqua son embarras en paroissant devant elle. Cette bonne mere, qui l'aimoit plus qu'elle-même, lui témoigna d'abord sa joie de la voir rétablie : mais la découverte qu'elle venoit de faire étant présente à son imagination, elle ne tarda point à lui demander ce que

c'étoit que ce bel Enfant qu'elle avoit trouvé dans une place ſi ſecrete de ſon cabinet.

Les vapeurs furent ſur le point de la reprendre à cette queſtion. Il falloit répondre ; & dans des circonſtances ſi imprévues, le déguiſement eſt bien difficile. Elle prit enfin le parti de faire un aveu ſimple & ſans détour. Les larmes aux yeux, elle ſe jette aux genoux de ſa mere, lui avoue que l'amour, qui en fait accroire ſi facilement aux jeunes perſonnes, avoit cauſé un étrange déſordre dans la maiſon. « Il y avoit cinq ans, qu'un jeune » homme du voiſinage avoit fait con- » noiſſance avec elle. Il lui paroiſſoit » ſi doux, ſi diſcret, qu'elle n'avoit » pu s'empêcher d'avoir de l'inclina- » tion pour lui. Au reſte, cela s'étoit » paſſé avec tant de ménagement pour » l'honneur de ſa famille, que perſon- » ne n'avoit jamais rien ſu de leur » intelligence. Le jeune homme ayant » appris d'elle l'état où elle ſe trou- » voit, en avoit conçu tant d'épou-

» vante, qu'il avoit quitté la maiſon
» de ſon pere, & s'étoit enfui ſans
» doute dans les Pays étrangers. Elle
» n'avoit point entendu parler de lui
» depuis ce temps-là. Mais quelle
» avoit été ſa déſolation, de ſe trou-
» ver abandonnée à elle-même dans
» l'état où il la laiſſoit ! enfin n'o-
» ſant ſe confier à perſonne, elle avoit
» caché le fruit de cet amour, &
» c'étoit ce même enfant qu'elle te-
» noit ainſi renfermé depuis ce temps.»

Un récit ſi peu attendu penſa faire mourir la mere de ſurpriſe & de ſaiſiſſement. Cependant, étant un peu conſolée par l'eſpérance que cette aventure ne ſeroit jamais connue de perſonne, elle exhorta tendrement ſa fille à prendre courage, & lui promit le pardon de ſa faute. Mais elle lui fit auſſi-tôt mille queſtions ſur la maniere dont elle avoit pu éléver ce fils. Juſqu'à l'âge de deux ans elle l'avoit nourri de lait. Elle l'avoit accoutumé enſuite à vivre de pain & de vin, parce que c'étoient les ſeuls aliments

qu'elle pût lui porter en secret. Il ne sortoit de l'armoire que dans les moments qu'elle pouvoit passer avec lui dans son cabinet. L'habitude le rendoit tranquille dans ce séjour, où il avoit d'ailleurs toutes sortes de commodités ; & s'il lui arrivoit quelquefois de pleurer, ses cris ne pouvoient être entendus. Il n'avoit jamais vu que sa mere, & n'étant pas capable de beaucoup de réflexion à son âge, il n'avoit jamais pensé qu'il y eût d'autres créatures qu'elle & lui.

Toutes ces confidences, jointes à la force du sang, réconcilierent si parfaitement la mere avec sa fille, que son affection ne mit plus de différence entr'elle & son petit-fils. Il ne leur fut pas difficile de tromper les Domestiques, en le faisant passer pour un étranger. Mais comme leur satisfaction ne pouvoit être parfaite aussi long-temps qu'il faudroit faire un mystere de sa naissance, elles résolurent ensemble de faire chercher le jeune amant, dans la pensée que si c'étoit

en effet la crainte qui l'avoit fait fuir, il ne se feroit pas presser pour revenir, lorsqu'il seroit assuré d'être bien reçu de la mere & d'épouser la fille. Elles réussirent plus facilement qu'elles n'espéroient. L'amant n'étoit pas si éloigné qu'il n'entretînt quelque correspondance avec sa famille. Il s'étoit retiré à *Gand* par le conseil de son pere, pour éviter les fâcheuses conséquences qu'il devoit craindre de sa faute, si les parents de sa maîtresse en eussent eu quelque connoissance. L'amour n'étoit point effacé de son cœur. Il étoit sans biens ; c'est la seule raison qui lui avoit fait perdre l'espérance. Mais les nouvelles qu'il reçut de la mere de son amante rendirent sa passion plus vive que jamais. Il repassa aussi-tôt en *France*, & épousa sa maîtresse en arrivant, de sorte qu'ils n'ont plus d'intérêt aujourd'hui de cacher l'histoire de leurs amours.

Voilà, Madame, qui est aussi singulier pour le moins, que ce que vous me mandez du serrail de M. *Herby* à

Londres. Il faut avouer qu'il avoit trouvé un merveilleux ſecret, pour vivre à la *Turque* au milieu de la Chrétienté. Son ſerrail commençoit à être aſſez paſſablement pourvu, & il y a apparence qu'il l'auroit augmenté dans les ſuites ; mais toutes choſes ont un terme qu'elles ne franchiſſent jamais. Il falloit néceſſairement que ſes richeſſes fuſſent immenſes, non-ſeulement pour avoir de quoi éblouir tant d'Angloiſes, mais encore pour pourvoir, ſans s'incommoder, à l'entretien de douze familles à la fois, toutes intéreſſées par le même motif à tirer bon parti d'un honneur qu'on ſembloit ſacrifier. Tant de richeſſes en différens genres ſentent un peu le Roman ; mais après tout, puiſque la choſe eſt vraie, que riſque-t-on d'y ajouter foi ? & d'ailleurs eſt-il ſurprenant qu'un homme riche forme des idées bizarres, & faſſe conſiſter une partie de ſon plaiſir à les mettre en exécution ? On en voit des exemples dans tous les Pays du monde ; & je pourrois en citer plus d'un, ſans

ſortir de *Paris*. Les conjectures qu'on tire de la mort de M. *Herby* ſont très-vraiſemblables. On ſait aſſez que les Turcs portent le deſir de la vengeance jusqu'au tombeau ; & je ſuis du ſentiment que M. *Herby*, ou *Cidal-Acmet*, a été immolé au reſſentiment du Grand-Seigneur & du Bacha, qui ont ſans doute voulu ſe venger de l'affront qu'il leur avoit fait en enlevant la Sultane. Nous avons encore d'autres exemples d'une pareille vengeance de la part des Turcs. On a vu des Eſclaves, chargés par leurs Maîtres de ſe défaire d'un ennemi, être vingt ans à en pourſuivre conſtamment l'exécution, & n'oſer reparoître ſans des témoignages sûrs de leur fidélité. Auſſi les meurtriers de M. *Herby* n'ont-ils pas oublié ſa tête, après l'avoir ſéparée de ſon corps. S'ils ſe fût trouvé quelqu'un à *Londres* qui eût pris un intérêt particulier au malheureux *Herby*, dès que ſa fin tragique a été ſue, on auroit pu, par les perquiſitions, découvrir les auteurs de l'aſſaſſinat, puiſ-

qu'on ne peut ſortir d'*Angleterre*, que par la voie de la mer. Mais, à ſuivre le fond de l'hiſtoire, il n'y avoit que douze Anglois intéreſſés dans cette affaire, & chacun pour un douzieme, qu'ils ont recouvré quand les portes du ſerrail ont été ouvertes.

M. le Cardinal de *Noailles*, notre illuſtre Prélat, vient de marier l'aînée des filles du Duc de *Noailles* ſon neveu au Prince *Charles* de *Lorraine*, fils de M. d'*Armagnac*, qui a été reçu en ſurvivance pour la Charge de Grand-Ecuyer de *France*. Après la nôce, la jeune Princeſſe reſta une heure ſeule avec ſon époux, *pro formâ* ſeulement, & en fut enſuite ſéparée à cauſe de ſa grande jeuneſſe : elle porte pourtant, dès ce jour-là, le nom de Princeſſe d'*Armagnac*, & l'on attend qu'elle ait un peu plus d'âge pour le lui faire porter à plus juſte titre. Je m'imagine que le Prince *Charles* ſe ſera précautionné de quelque petite amuſette, pour pouvoir attendre patiemment ce temps-là, & pour ſuppléer à la cir-

conſtance qui manquoit à ſa nôce. On dit dans le monde que ce mariage s'eſt fait uniquement par intérêt, & que la jeune mariée n'en ſera pas plus heureuſe dans dix ans d'ici qu'elle l'eſt aujourd'hui. En ce cas, je lui conſeillerois de mettre en pratique certaines regles pour le gouvernement des maris. C'eſt une Dame *Angloiſe*, qui ſe croit en droit par une longue expérience du monde, & par de profondes réflexions ſur l'état du mariage, de pouvoir les preſcrire à notre ſexe. Les voici telles qu'on les a envoyées de *Londres*.

Le bonheur du mariage dépendant, dit-elle, du premier choix, c'eſt dans ces circonſtances déciſives que la fierté, la délicateſſe, les précautions, les défiances, la pénétration & le diſcernement ſont néceſſaires à notre ſexe, pour régler une démarche dont on ne peut trop exagérer l'importance. Je ſuis d'avis qu'il y auroit moins de femmes trompées dans leur choix, ſi nous pouvions renoncer à notre ma-

xime commune, & préférer un homme qui nous aime à celui que nous aimons. L'un ne coûte rien à gouverner. L'autre se trouve en possession de l'empire dès le premier moment; & sans une adresse consommée, l'on ne parviendra jamais à secouer le joug.

L'autorité de maîtresse ne doit point être absorbée entiérement par la tendresse d'épouse. Il faut que la fierté & la bonté dominent tour-à-tour; & l'art consiste à discerner les occasions qui conviennent. Un peu de complaisance pour un mari, dans certains moments, le met quelquefois dans la disposition d'en avoir continuellement pour nous.

Il n'y a point de foible dans un homme qui ne puisse être expliqué à notre avantage. Est-il avare? Il nous rendra riche. Est-il d'une humeur emportée? Il nous formera à la patience. Est-il affecté dans sa parure? Il sera toujours propre, & jamais dégoûtant. Est-il porté à la coquetterie? Il aimera peut-être sa femme à son tour. Faites-

lui

lui connoître que vous le trouvez toujours agréable, il eſt preſqu'impoſſible qu'il ne vous trouve pas telle auſſi.

Cependant on voit des hommes ſi bizarres & ſi intraitables, qu'il faut plus que de l'adreſſe pour les gouverner; ils forcent une femme à recourir à l'artifice. Mais la difficulté n'eſt pas ſi inſurmontable qu'on ſe le figure. Voici tout le ſecret. Etudiez bien ce qu'ils ont deſſein de faire, & tâchez de leur perſuader qu'ils ne peuvent rien faire de mieux.

La conſtance du caractere & l'égalité d'humeur ſont deux charmes ſimples & naturels, qui réuſſiſſent toujours à une femme auprès d'un mari raiſonnable. C'eſt une maxime certaine, qu'on ne peut aimer que ce qui paroît aimable; & que ce qui eſt aimable, ne peut exciter le dégoût ou la haine. Ainſi paroiſſez toujours telle qu'on vous a crue, lorſqu'on vous trouvoit aimable, vous êtes sûre d'être toujours aimée conſtamment.

J'ai connu des femmes qui auroient

gouverné facilement leurs maris, ſi elles n'euſſent pas fait ſentir avec trop d'affectation qu'elles les croyoient incapables de l'empire; mais un homme ſeroit en effet bien mépriſable, s'il ſouffroit ſans impatience des marques continuelles de mépris. D'autres femmes perdent l'autorité qu'elles méritent réellement, à force de vanter leurs propres perfections. Eſt-il rien de ſi inſupportable pour un mari que d'entendre continuellement répéter : quoi! une femme de mon mérite, une femme de ma conduite & de ma vertu? Horrible contrainte, qui feroit haïr le joug au plus foible & au plus lâche des eſclaves.

D'ailleurs je ne conſeillerois jamais aux femmes de porter l'empire juſqu'à la tyrannie. cette remarque eſt en faveur de certains maris, qui ſemblent nés pour l'eſclavage. A quelque dégré de ſoumiſſion qu'ils ſoient parvenus, c'eſt aſſez pour notre gloire, aux yeux du Public, de faire connoître honnêtement que nous les gouver-

nons. Il faut qu'un mari retienne du moins l'apparence d'un homme. On peut souffrir, par exemple, qu'il aille quelquefois à la Comédie & à l'Opéra. On peut même permettre qu'il fasse quelquefois une partie de plaisir avec ses amis, pourvu qu'il ait soin de rendre compte dans quelle compagnie il s'est trouvé. On ne doit pas s'offenser qu'il passe agréablement quelques heures de sa vie, quoique ce soit quelquefois dans la compagnie d'une autre femme que son épouse. On ne s'offensera pas toujours non plus qu'il trouve de l'esprit & de l'agrément dans d'autres femmes, & qu'il ne loue pas continuellement le mérite de la sienne. Enfin, l'on n'exigera point à la rigueur qu'il passe toutes les nuits dans un appartement séparé, excepté celles qu'on destine à quelqu'amant chéri.

Ce petit nombre d'observations fera connoître clairement, (continue cette Dame,) qu'il dépend beaucoup des femmes de prendre un juste empire

ſur leurs maris. Peut-être s'en trouvera-t-il quelqu'une qui m'accuſera d'être trop favorable aux hommes, & qui, ſachant que je ne ſuis point encore ſortie de l'état humiliant de fille, me ſoupçonnera malignement de chercher par mon indulgence pour eux à me procurer un amant. Mais quoiqu'à peine âgée de cinquante-cinq ans, je déclare que j'ai pris la parole ſans intérêt, & que je me ſens aſſez de courage pour demeurer fille toute ma vie.

Dites à préſent qu'on ne peut pas trouver un moyen de s'accommoder aux différentes humeurs des hommes. Il n'y auroit qu'à mettre ces regles en pratique; mais il faut trouver des femmes d'un eſprit aſſez ſolide; & c'eſt-là la difficulté, du moins en *France*. S'il s'en trouve en *Angleterre*, c'eſt ce que j'ignore, & je doute même que celle qui les a preſcrites les pût obſerver, quelque aſſurance qu'elle nous en donne. Je crois au contraire que les femmes en *Angleterre* ſont

ſujettes aux mêmes foibleſſes que par-tout ailleurs, & j'ai une preuve en main qu'elles y penſent encore plus ſinguliérement. Nous n'en avons point en *France* ſur-tout, qui eût oſé faire la démarche qu'une Dame de *Londres* vient de faire, il n'y a pour ainſi dire que deux jours. Laſſe d'un mari qu'elle avoit adoré long-temps, malgré ſes défauts, elle a fait un éclat public pour s'en délivrer, & s'eſt adreſſée au Tribunal de la Juſtice. Ses plaintes ne contenoient rien d'abord de fort extraordinaire. C'étoit une femme qui accuſoit ſon mari d'impuiſſance, & qui ſe trouvant aſſez jeune pour ſouhaiter de ne pas demeurer inutile dans le monde, imploroit l'équité des Loix & la protection des Juges. Elle ajoutoit que le ſujet de ſa demande étoit ſi bien avéré, qu'elle croyoit ſon mari trop raiſonnable pour ſe faire preſſer long-temps; qu'à la vérité les propoſitions qu'elle lui avoit faites elle-même, n'avoient pas fait impreſſion ſur lui; mais que n'ayant rien de ſolide à

alléguer pour ſa défenſe, il ne pouvoit manquer de ſe rendre aux premieres ſommations de la Juſtice. Les procédures étant commencées, l'époux reçut ordre de ſe préſenter & de répondre. Il y ſatisfit ſans paroître embarraſſé. On l'interrogea. Il paſſa tout d'un coup condamnation ſur l'impuiſſance; mais il ne parut pas pour cela plus diſpoſé à conſentir au divorce.

Cependant ſa cauſe paroiſſoit ſi mauvaiſe, que tout le monde fut ſurpris de ſon obſtination. Comme ce n'eſt point une raiſon qui doive arrêter les Juges, on croyoit la victoire aſſurée pour ſon épouſe. Mais lorſqu'il s'eſt vu preſſé ſans ménagement, il a fait naître une difficulté qui a changé entiérement l'état de la queſtion. Il a prétendu que ſon impuiſſance ne pouvoit être une raiſon de *divorce*, parce que ſon épouſe l'avoit connu pour impuiſſant depuis qu'il eut le malheur de l'être, & il produiſit quelques Domeſtiques qui rendirent témoignage qu'il avoit paſſé pluſieurs nuits avec elle

avant ſon mariage. La vérité eſt, qu'ayant reçu une bleſſure dangereuſe dans le temps qu'il commençoit à voir cette Dame, il eſſuya quelques opérations qui le firent ceſſer abſolument d'être homme. Ce malheur ne rallentit pas ſa paſſion. Il eut néanmoins la ſincérité d'en avertir ſa Maîtreſſe, qui, ne conſultant alors que la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, réſolut de paſſer ſur tous ſes défauts. Elle l'épouſa il y a quatre ans, après l'avoir connu tel qu'il étoit; & il ſemble par conſéquent qu'elle n'avoit à ſe plaindre que d'elle-même.

Ce récit, qui fut fait en pleine Aſſemblée, & qui fut confirmé au même moment par la dépoſition de pluſieurs témoins, jetta un étrange ridicule ſur la pauvre Dame. N'ayant point eu la force de démentir ſon mari, elle fut réduite, pour ſe défendre, à ſoutenir que, malgré l'aveu qu'il lui fit alors de ſon infirmité, il ne laiſſa pas de la tromper réellement, parce que jeune & ſimple comme elle étoit,

elle ignoroit ce qu'une femme peut désirer dans un mari. Le cas a paru nouveau aux Anglois, & fort embarrassant pour les Juges. Il se réduit à savoir si le mariage volontaire d'une femme avec un eunuque est un mariage légitime. Ce cas n'a pas encore été décidé en *Angleterre*, non-plus que celui-ci, qu'on prétend être arrivé tout récemment.

Une jeune Demoiselle née sans biens, mais avec des qualités extérieures qui l'ont fait nommer *Déesse* par plus d'un Poëte & d'un amant, se voyoit recherchée en mariage par un homme de distinction & d'une fortune immense. Loin d'être portée à recevoir sa main, elle le haïssoit par caprice, & vouloit épouser par inclination un jeune homme qui n'étoit pas plus riche qu'elle. Cependant les libéralités continuelles de l'autre la disposerent non-seulement à l'écouter, mais à le traiter avec une complaisance qu'on ne doit point à un homme dont on ne veut pas faire son

époux. Elle tira de lui par cette conduite artificieuſe un nombre infini de bijoux précieux, & plus de dix mille livres ſterlings qu'elle lui demanda ſous divers prétextes. Il ſe croyoit adoré d'elle, & à la veille de l'épouſer, lorſqu'un jour qu'il venoit lui rendre ſes ſoins ordinaires, elle lui fit dire à la porte, que, s'étant mariée le matin, elle ne pouvoit plus le recevoir avec bienſéance. Il devoit s'attendre ſi peu à cette nouvelle, que deux jours auparavant il lui avoit fait préſent d'une bague nuptiale de cinq cens guinées. Auſſi s'en étoit-elle parée à ſes nôces; mais ce n'étoit pas tout-à-fait l'intention du *Donateur*, qui devint ſi furieux d'une ſi noire trahiſon, qu'après s'être aſſuré de ſon malheur & de ſa honte, il réſolut d'en tirer raiſon par les voies publiques de la Juſtice. Le procès dure encore, & l'on doute qu'il le gagne, parce que, n'ayant aucun témoin de ce qui s'eſt paſſé entre lui & ſa perfide, les obligations ſecretes de l'honneur & de la bonne foi ne

ſauroient être une regle pour les Juges.

Vous me demandez quel ſuccès a eu la Chambre de Juſtice ; je ne puis pas vous répondre tout-à-fait juſte là-deſſus : elle a fait du bien & du mal, & le Public qui s'étoit réjoui de ſa création, a été fort aiſe qu'on l'ait ſupprimée ; c'eſt de quoi vous allez juger par le diſcours que M. *Dagueſſeau*, notre nouveau Chancelier, homme adorable, fit à cette même Chambre en la remerciant. Voici la copie de cette harangue, qu'on dit être une piece achevée.

MESSIEURS,

Je viens vous annoncer la fin de vos travaux, & la ſatisfaction que le Roi & M. le Régent ont eue du zele & du courage avec lequel vous avez fourni votre pénible carriere. Les Peuples du Royaume demandoient la vengeance des concuſſions immenſes qui les avoient affligés pendant tant d'années ; vous avez été choiſis pour remplir un ſi redoutable miniſtere : mais les remedes peuvent devenir des maux, lorſqu'ils durent trop

long-temps. A la vue de tant de perſonnes qui gémiſſent des peines qu'elles endurent, le Peuple eſt tombé dans une eſpece de conſternation qui fait languir le repos politique; & telle eſt ſon inconſtance, qu'il paſſe de la haine qu'il avoit conçue, à la compaſſion des miſeres où elles ſe trouvent réduites, & il s'accoutume enfin à les croire innocentes, lorſqu'il les voit ſi long-temps malheureuſes : c'eſt à la ſageſſe du Souverain à tempérer la ſévérité des loix par l'indulgence : c'eſt pourquoi cette même ſageſſe qui avoit donné l'être à la Chambre de Juſtice, en ordonne préſentement la fin, & vous renvoie, Meſſieurs, à des fonctions plus douces, mais non moins importantes.

On dit qu'on a diminué les taxes que cette Chambre avoit impoſées à pluſieurs perſonnes, qui ont fait voir qu'elles excédoient leurs forces, & qu'il y aura des adouciſſements pour celles qui ont été condamnées à des peines afflictives. Le nombre de ces derniers n'eſt pas grand; & *Bourvalais* contre lequel on crioit ſi fort *tolle*, en a été quitte pour de l'argent & pour onze mois de priſon, dont il eſt ſorti ſain

& ſauf. La Chambre de Juſtice avoit ſes Subdélégués dans toutes les Villes du Royaume, & l'on parle avec éloge de M. *Matthieu*, Lieutenant-Particulier du Préſidial de *Nîmes*, qui s'eſt très-bien acquitté de la commiſſion que cette Chambre lui a donnée, & s'eſt tiré avec honneur & un applaudiſſement général du pénible emploi de Subdélégué dont elle l'avoit chargé, dans lequel il a trouvé le ſecret de contenter la Cour & les Peuples ; choſe qui n'eſt pas toujours aiſée, ſur-tout lorſque par les ordres de l'une on eſt obligé de châtier les autres : auſſi parle-t-on de M. *Matthieu* comme d'un homme d'un mérite & d'un eſprit diſtingué. Je ſuis, &c. *A Paris*, *ce*.



LETTRE

LETTRE CXII. (*)

JE vous avois bien dit, Madame, dans ma derniere Lettre, que la Cour de l'Empereur ne feroit pas la feule qui me retiendroit en *Allemagne*. Après un long féjour à *Vienne*, je fus obligée d'aller dans plufieurs autres Cours de l'Empire ; & enfin ce fut à *Munich* où je pris la réfolution de paffer en *Italie*. Je trouvai en arrivant à *Infpruk*, deux Seigneurs *Allemands*, que j'avois connus à *Vienne*. Ils alloient comme moi en *Italie*. Je fus charmée de pouvoir voyager avec eux. La belle faifon, qui commençoit quand nous fortimes du *Tirol*, ne contribua pas peu à nous rendre la route agréable. Nos *Allemands* étoient de la meilleure humeur du monde ; & quoique feule de femme dans la compagnie, je ne m'ennu-

(*) Les Lettres fuivantes, jufques à la cent vingt-feptieme, ne font pas de Madame *du Noyer*.

yai jamais. Un Mylord *Anglois* ſe joignit à nous à *Vicence* ; il ne nous a quittés qu'à *Rome*, où nous arrivâmes dans le temps qu'on venoit d'élire un nouveau Pape. Enfin nous voici à *Turin* depuis huit jours ; nos *Allemands* nous quitterent hier, pour prendre la route de *France*. J'aurois fort ſouhaité arriver avec eux à *Paris*, & avoir le plaiſir de vous y embraſſer ; mais j'ai trouvé ici des ordres qui m'y retiendront quelque-temps. J'en ſuis très-mortifiée. Je commence à me laſſer de tant de voyages, & je comptois aller tout de ſuite dans votre bonne Ville. Il eſt bien juſte que je profite du ſéjour que je vais être obligée de faire dans celle-ci, pour vous rendre compte de ce que j'ai pu voir ou apprendre dans les différents Pays que j'ai parcourus. C'eſt un dédommagement que je vous dois, pour le long-temps que j'ai été ſans pouvoir vous écrire. N'allez pas encore me gronder de ce que je commence ſeulement aujourd'hui. Des viſites indiſpenſables m'ont entretenue toute cette ſemaine ; & vous êtes la

ſeule perſonne qui aurez de mes nouvelles cet ordinaire.

Si nous étions arrivés un peu plutôt, nous aurions pu voir arrêter le Roi *Victor-Amédée*, par ordre de ſon Fils. Cet événement fait l'entretien de la Cour & de la Ville. Chacun en parle ſuivant ſes idées. On en a fait de même des motifs de ſon abdication; mais voici ce qu'une perſonne bien inſtruite m'a appris là deſſus.

La Reine, épouſe de *Victor*, étant morte, ce Prince ſe déclara l'amant de la Comteſſe de *S. Sébaſtien*. Cette Dame étoit auprès de la Princeſſe de *Piémont*, aujourd'hui Reine de *Sardaigne*, en qualité de Dame d'Atours. Elle avoit tout l'eſprit du monde; & on prétend que c'eſt à quoi elle a dû la tendreſſe de *Victor*. D'autres ſoutiennent que la paſſion du Roi avoit une époque antérieure, & que *Victor* en étoit amoureux dans le temps qu'elle étoit fille, & Demoiſelle d'honneur de *Madame Royale*. On la nommoit Mademoiſelle de *Cumiane*; & elle étoit connue à

la Cour pour une fort aimable perſonne. On fonde ce dernier ſentiment ſur les aſſiduités que *Victor* avoit auprès de ſa mere, dans un temps où il ſembloit que le ſimple devoir de fils n'auroit pas dû les rendre ſi fréquentes. Quoi qu'il en ſoit, la *Comteſſe* ne fut connue pour Maîtreſſe du Roi qu'à la mort de la Reine. *Victor* lui donna un appartement marqué dans le Palais, où il la voyoit tous les jours. Il prenoit cependant la précaution de s'y rendre, ſans être apperçu de ſes Courtiſans; mais ils n'étoient pas pour cela moins inſtruits de ſes amours. Pluſieurs en murmuroient en particulier, & en parloient librement au Prince de *Piémont*, qui, connoiſſant le génie entreprenant de la Comteſſe, étoit au déſeſpoir de la voir maîtreſſe de l'eſprit du Roi ſon Pere. Ce Prince en appréhendoit les ſuites, & ne penſoit que trop juſte. Cette femme viſoit à partager le Trône avec *Victor*. Elle étoit veuve; il ne s'agiſſoit que de déterminer le Roi à l'épouſer; & c'eſt

à quoi elle ne cessoit de travailler. Elle y réussit enfin ; mais *Victor*, qui vouloit conserver l'honneur de la Royauté, ne donnoit les mains à un mariage si disproportionné, que dans la pensée d'abdiquer sa couronne avant de le contracter : il pensa long-temps à un pareil dessein ; mais ce ne fut pourtant pas-là le motif qui engagea *Victor* à céder le Trône à son Fils. Il avoit pris des engagements avec l'*Empereur*, à l'occasion de la succession de *Parme*, *Plaisance* & *Toscane*, & de l'introduction de *Don Carlos* en *Italie*. La Cour de *Vienne* lui promettoit de grands avantages ; & on sait assez que ce Prince a toujours eu grand soin de s'en procurer dans tous les Traités qu'il a faits. Soit que la Cour d'*Espagne* eût eu connoissance de ses engagements, soit qu'elle le crût encore libre, elle lui fit proposer d'entrer dans ses vues sur la même affaire, & elle ne manqua pas de lui en faire les conditions très-avantageuses, puisque *Victor* promit tout à l'*Espagne*. Cependant le

temps vint auquel il falloit se déclarer pour l'une ou pour l'autre de ces deux Puissances. Elles n'avoient pu convenir entr'elles d'un plan d'accommodement. Elles étoient sur le point d'en venir à une rupture. Les Ministres de *Vienne* & de *Madrid* s'adresserent à *Victor*, & le sommerent de sa parole. Il pouvoit bien, pendant quelque-temps, les entretenir des plus belles espérances; mais les Ministres auroient bientôt connu qu'on les trompoit. Dans cette circonstance, *Victor* ne vit d'autre parti, pour sortir d'embarras, que d'abdiquer sa Couronne. Il évitoit par-là le ressentiment des deux Cours, lesquelles n'étoient plus en droit de rien demander à son Successeur. Si elles avoient voulu que le Roi *Charles* eût pris des engagements, il en falloit venir à de nouvelles négociations. Le temps se seroit passé insensiblement; &, comme la suite l'a fait voir, les choses pouvoient, dans cet intervalle, avoir une heureuse issue.

Victor ayant donc ainsi résolu de re-

mettre ſes Etats au Prince de *Piémont*, en parla à la Comteſſe, ſans pourtant lui en dire le véritable motif; au contraire il lui fit entendre que ce n'étoit uniquement que pour pouvoir l'épouſer en liberté, qu'il faiſoit cette démarche. La *Comteſſe*, qui avoit ſes vues & qui vouloit bien epouſer *Victor*, mais *Victor*, Roi de *Sardaigne*, fit tout ce qu'elle put pour diſſuader le Roi d'une pareille entrepriſe; & n'y ayant pas réuſſi, elle employa le crédit qu'elle pouvoit avoir auprès des plus confidents de ce Monarque, pour appuyer ſon ſentiment. Elle en parla même au Prince de *Piémont*, lequel pour-lors, conſidérant bien moins ſon avantage particulier que la gloire de ſon Pere, n'oublia rien de ſon côté pour s'éloigner d'un Trône, qu'il ne vouloit poſſéder qu'après la mort de *Victor*. Il conjura ſon Pere de demeurer Roi. *Je proteſte à Votre Majeſté*, lui dit ce Prince, *que le déſir de régner ne m'a jamais tenté un moment, & que je me trouve trop heureux d'être ſon*

premier Sujet. Mais tout fut inutile ; *Victor* persista dans sa résolution, & fixa le 3 Septembre dernier pour la cérémonie de son abdication. Elle se fit au château de *Rivoli*, en présence de tous les Grands de la Cour ; & le Roi allégua pour motif les fatigues d'un Regne de plus de 50 ans, les infirmités d'un âge avancé, & enfin la nécessité de mettre quelque intervalle entre le Trône & la mort.

Après cette cérémonie, *Victor* se rendit à *Chambery* en *Savoye*, qu'il avoit choisi pour sa retraite. Il n'y fut suivi que d'un petit nombre de Domestiques affidés, & de quelques Courtisans, trop attachés à sa Personne pour ne pas finir leurs jours auprès de lui. La *Comtesse* ne tarda pas à l'aller joindre, & le Roi l'épousa peu de jours après. En considération de ce mariage, il lui fit présent de cent mille écus, dont elle acheta le Marquisat *del-Spigo* pour sa famille. Honorée de la main du Roi, en devenant son Epouse, la *Comtesse* vouloit prendre un nom proportionné ;

mais *Victor* ne lui permit que celui de Marquise *del-Spigo*. On ne se seroit jamais attendu qu'un Prince, qui avoit paru si inébranlable dans ses desseins, se fût si-tôt repenti d'une résolution à laquelle il devoit le plus avoir réfléchi. Cependant tel étoit alors le Roi *Victor*. A peine un mois s'étoit-il écoulé depuis son abdication, qu'il ne pût digérer de n'être plus le maître. Inquiet, rêveur, livré à lui-même, dans une continuelle agitation, rien n'étoit capable de le distraire. La *Comtesse*, qui seule le voyoit dans ces moments critiques, où le chagrin l'abattoit entiérement, soupçonnoit la cause du changement du Roi; Mais elle n'osoit lui en parler. N'ayant pas encore perdu le Trône de vue, quoique son Epoux l'eût cédé au Prince de *Piémont*, elle étoit en quelque façon bien aise que *Victor* parvînt au point d'écouter la proposition qu'elle avoit envie de lui faire à ce sujet; mais il n'en fut pas besoin. *Victor* apprit que l'*Empereur* & l'*Espagne* s'étoient accommodés, par

l'entremiſe de la *Grande-Bretagne*, au ſujet des ſucceſſions en litige & de l'introduction de *Don Carlos* en *Italie*. Il n'auroit eu plus rien à craindre du reſſentiment de ces deux Puiſſances, s'il eût reſté ſur le Trône ; il prit la ferme réſolution d'y remonter, & en fit confidence à la *Comteſſe*. Cette femme ambitieuſe, qui ſe voyoit flattée par l'endroit le plus ſenſible, mit à profit une pareille confidence. Sa famille avoit quelque crédit à la Cour du Roi *Charles*. *Victor* l'avoit particuliérement recommandée à ſon Fils. Elle écrivit à ſes parents le deſſein de ſon Epoux, & leur fit enviſager les avantages qui leur reviendroient, s'il remontoit ſur le Trône. Il y en eut qui ſe livrerent à elle, & qui promirent de ſervir *Victor* ; mais d'autres la trahirent. Ce Prince eſpéroit de ſon côté de trouver des Partiſans à la Cour de *Charles*. Il y a toujours auprès des Souverains des gens qui aiment à changer de Maître. Il ſonda ſecrétement les eſprits, & ne fut plus

embarrasse que d'un prétexte pour sortir de sa retraite. La *Comtesse* l'eut bientôt imaginé. Elle dit à *Victor* qu'il falloit rappeller au Roi *Charles* le conseil qu'il lui avoit donné, en lui cédant la Couronne. C'étoit de faire arpenter les Terres de la Noblesse, & de taxer ensuite les Gentilshommes à proportion de leur revenu. Cet expédient parut admirable ; & l'on se flatta que *Charles* aliéneroit par-là l'esprit de ses Sujets, & l'on espéroit qu'il suivroit d'autant plus volontiers ce conseil, qu'il trouvoit en cela un moyen assuré d'augmenter considérablement ses revenus. *Victor* en écrivit à son Fils ; mais *Charles*, soit qu'il eût été déja informé du dessein de son Pere, soit qu'il ne voulût rien innover au commencement de son regne, lui répondit respectueusement, qu'il n'étoit pas temps de penser à un pareil arrangement. *Victor* fut piqué du refus de son Fils ; il lui récrivit dans des termes très-forts, & parla plus en Maître qu'en Pere. Il ne garda dès-

lors aucune mesure, & fit éclater publiquement le dessein qu'il avoit de reprendre sa Couronne. N'ayant trouvé par-tout que des Sujets fideles à *Charles*, en écrivant à plusieurs Grands de la Cour, rien ne le découragea. Il compta sur les Troupes. Il savoit qu'elles l'estimoient. Il crut avoir encore leur amitié. La plus grande partie des Officiers lui devoient leur avancement; il espéroit qu'ils lui seroient toujours attachés, & qu'ils ne demanderoient pas mieux que de concourir à ses desseins. Il s'adressa au Maréchal de *Rebinder*, mais en termes généraux, & cependant flatteurs & séduisants. Ce Général, qui commande en chef les Troupes de *Sardaigne*, comprit aisément les vues de *Victor*. Il sentit de quelle conséquence il étoit de lui ôter tout espoir de remonter sur le Trône, & lui répondit d'une maniere à lui faire entendre qu'en cédant la Couronne, il avoit cédé tous les droits de se faire obéir par les Troupes. Il lui marquoit cependant qu'il recon-
noissoit

noissoit lui devoir toutes choses, biens, honneurs & dignités. *Votre Majesté*, lui disoit-il dans sa lettre, *m'a fait tout ce que je suis. Je n'ai aucune obligation particuliere au Roi* Charles. *J'en ai d'inexprimables à Votre Majesté; mais entre les biens dont Elle m'a comblé, l'honneur de son estime m'a toujours été le plus précieux. Permettez-moi donc,* Sire, *de conserver cette estime, que j'ose dire avoir acquise par mon sang, répandu pour votre Service. Je la perdrois,* Sire, *si j'étois assez malheureux pour devenir parjure au Roi que vous m'avez donné, & auquel vous m'avez commandé vous-même d'obéir. Je lui serai fidele autant que je l'ai été à Votre Majesté, & je verserai tout mon sang pour le maintenir sur le Trône. Je suis pourtant toujours prêt à donner à Votre Majesté les marques les plus réelles de mon respectueux attachement pour sa Personne, très-persuadé,* Sire, *que vous ne m'ordonnerez rien qui ne soit conforme à la justice qui a toujours accompagné toutes vos actions*, &c.

Cette lettre ne fut point encore capable de faire changer de résolution à *Victor*. La *Comtesse*, qui ne se repaissoit plus que des douceurs qui environnent le Trône, ne vouloit pas perdre une si belle occasion de devenir Reine. Elle ne parloit plus que des moyens qu'il falloit employer pour cela. Piquée, autant & plus que le Roi *Victor*, de voir le Maréchal contraire à son dessein, elle engagea ce Prince à lui récrire. *Victor* y consentit. Il écrivit en même-temps à d'autres Généraux. Il parla à tous en Maître, & leur marqua qu'il sauroit punir ceux qui oseroient lui désobéir. Toutes ces Lettres étoient cependant portées au Roi *Charles*, auquel on ne faisoit déja plus mystere de la résolution du Roi *Victor*. Ce Prince parut touché de l'état où il voyoit son Pere, & de ce que le chagrin de n'être plus le Maître le portoit ainsi à vouloir brouiller tout l'Etat, & reprendre une Couronne que personne ne l'avoit forcé de céder. Il s'en ouvrit au Maréchal,

& aux autres Genéraux auxquels le Roi *Victor* avoit écrit, & leur dit plusieurs fois : *que voulez-vous que je fasse ? c'est mon Pere. Je compte sur votre fidelité, & je m'abondonne à la Providence.*

Le Roi *Charles* se flatta cependant de pouvoir calmer l'esprit de son Pere. Il voulut avoir une entrevue avec lui, & partit avec la Reine son Epouse pour *Evian*. Leurs Majestés passerent de-là à *Chambery*. *Charles* y vit le Roi *Victor*; mais ce Prince ne lui témoigna qu'une mauvaise humeur, qu'il y avoit peu d'apparence de dissiper. Les déférences les plus respectueuses, & telles qu'un Sujet peut avoir pour son Roi, ne le toucherent point. Il continua de parler en Maître ; & *Charles*, qui vouloit le gagner par quelqu'endroit, oublia pour-lors qu'il l'étoit. Enfin ayant quitté son Pere, il passa chez la Comtesse de *S. Sébastien*, avec laquelle il eut une assez longue conversation. Il exhorta cette Dame à dissiper les inquiétudes du Roi *Victor*,

& à lui persuader de ne plus se mêler des affaires de l'Etat. *Il m'a fait Roi*, ajouta-t-il en sortant, *ainsi je veux l'être. Vous pouvez tout sur son esprit. Faites qu'il se tranquillise. S'il ne se plaît point ici, qu'il choisisse tel Château, ou tel lieu de mes Etats qui lui plaira le plus, il y sera le Maître.* On dit même que dans cet entretien, *Charles* s'avança jusques à céder une Province en souveraineté au Roi son Pere, & qu'il promit à la *Comtesse* de grands avantages, tant pour elle, que pour le fils qu'elle avoit eu de son premier mariage, & même pour ses freres. On ajoute que cette Dame promit au Roi *Charles* tout ce qu'il voulut; mais en tout cas elle a mal tenu sa parole. Toujours flattée de l'espoir d'une Couronne, elle mit de nouveau tout en usage pour augmenter le chagrin & les inquiétudes du Roi. En effet, peu après le départ de *Charles* pour le *Piémont*, *Victor* dit à ceux qui l'approchoient; *je veux régner, & on me verra bientôt Roi.* Pour mieux réussir dans

ſon projet, il crut devoir s'approcher de *Turin*. Il écrivit à ſon Fils, que l'air de *Chambery* étoit contraire à ſa ſanté, & le pria de trouver bon qu'il allât demeurer à *Montcallier*, Château peu éloigné de cette Ville.

Le Roi *Charles* étoit à peine arrivé dans ſa Capitale, qu'il reçut la lettre de ſon Pere; & il alloit lui répondre, quand il apprit que ce Prince & Madame de *S. Sébaſtien* étoient déja arrivés à *Montcallier*. Il n'en fut pas fâché. Dans les diſpoſitions où il ſavoit *Victor*, il trouvoit plus à propos de l'avoir dans le voiſinage. Il étoit aiſé de faire obſerver ſes démarches; mais *Victor* avoit des vues bien différentes. Il ſe flattoit que la proximité de *Turin* lui faciliteroit les moyens de gagner la Garniſon de cette Place, & de faire entrer le Gouverneur dans les intrigues qu'il méditoit. Il fit tous ſes efforts pour y réuſſir; & témoigna enfin ſi ouvertement de vouloir ôter la Couronne à ſon Fils, que tous les Conſeillers d'Etat & les Grands du

Royaume, aſſemblés par ordre du Roi *Charles*, & conſultés ſur un auſſi preſſant danger, conclurent unanimement qu'il falloit le faire arrêter avec ſon épouſe.

Il étoit temps de prendre cette réſolution. *Victor* avoit déja fait venir à *Montcallier* le Marquis *del Borgo*, & lui avoit demandé ſon acte d'abdication. Il ne lui donna que 12 heures de temps pour le lui apporter ; & en attendant, il étoit venu ſe préſenter devant la Capitale de *Turin* pour y entrer, & animer la Garniſon à l'aider dans ſon entrepriſe. On appréhendoit d'ailleurs qu'il n'appellât les Etrangers à ſon ſecours. Mais, malgré tout cela, le Roi *Charles* ne pouvoit ſe déterminer à ſuivre l'avis de ſon Conſeil. Il ſe récria même quand il entendit parler de le faire arrêter. *Quoi ! faire arrêter mon Pere ? Non*, dit-il, *je ne puis m'y réſoudre*. Il ſe rendit enfin à la néceſſité ; & on remarqua que la main lui trembloit, quand il fut queſtion d'en ſigner l'ordre : il fallut même

qu'un des Secrétaires d'Etat la lui ſoutînt. Le Comte de la *Perouſe*, Lieutenant-Général, fut chargé de la commiſſion d'arrêter le Roi. On lui donna un détachement de trois mille hommes pour entourer le Château. Ces Troupes furent tirées de *Turin* & des Places voiſines. On les fit toutes ſortir à la même heure de leur Garniſon, & on les conduiſit ſans qu'elles ſuſſent où elles alloient. A deux heures du matin elles ſe trouverent à *Montcallier*, au poſte qui leur étoit aſſigné. Le Comte de la *Perouſe*, accompagné du Chevalier de *Solare*, Lieutenant-Colonel des Gardes, à la tête d'un détachement de Grenadiers, la bayonnette au bout du fuſil, monta à l'appartement où étoit le Roi *Victor*. Le Marquis d'*Ormea*, Secrétaire d'Etat, qui portoit l'ordre ſigné du Roi *Charles*, ſe ſaiſit, avec un autre détachement de Grenadiers, de l'eſcalier dérobé. M. de *la Perouſe*, trouvant l'appartement fermé, en fit enfoncer la porte. Il fit ſaiſir un Garçon de la cham-

bre qui, étant de ſervice, dormoit dans la premiere antichambre. Pouſſant plus loin, il fit enfoncer toutes les portes juſques à la chambre de lit, où le Roi étoit couché avec la Comteſſe de *S. Sébaſtien*. Cette Dame entendant du bruit, ſe leva promptement; & n'ayant eu que le temps de prendre une robe, elle courut à la porte. Lorſqu'elle vit tant de gens armés, elle s'écria: *ah! Sire, nous ſommes trahis.* Le Comte de *la Perouſe* ne lui donna pas le temps d'en dire davantage. Il la fit porter par deux Officiers dans une chambre voiſine, où l'on la fit habiller, & on la conduiſit tout de ſuite à *Ceve*, Fortereſſe du *Piémont*, où elle eſt aujourd'hui priſonniere.

Les cris de la *Comteſſe*, ni tout le bruit que l'on avoit fait en enfonçant les portes & en enlevant cette Dame, n'éveillerent point le Roi. Ce Prince dormit toujours d'un ſommeil très-profond. Le Chevalier de *Solare* ſe ſaiſit de ſon épée qu'il apperçut ſur une table; & M. de *la Perouſe* s'ap-

prochant du lit, ouvrit les rideaux. *Victor* s'éveillant alors en ſurſaut, demanda de quoi il s'agiſſoit. Le Comte de *la Perouſe* répondit qu'il avoit ordre du Roi de l'arrêter. *Qu'eſt-ce que le Roi*, repliqua Victor? *C'eſt moi qui ſuis votre Roi & votre Maître; vous n'en devez point reconnoître d'autre .... Votre Majeſté l'a été*, reprit le Comte; *mais Elle ne l'eſt plus; & comme il lui a plu de nous donner le Roi* Charles *pour Maître & de nous commander de lui obéir, j'eſpére qu'Elle voudra bien nous donner l'exemple de l'obéiſſance.* Victor s'emporta beaucoup. Il menaça les Officiers, & ne voulut pas ſe lever. Le Chevalier de *Solare* s'étant approché trop près du lit, le Roi lui donna du coude dans le ventre; & lui dit en colere de ſe retirer. Comme il s'obſtinoit à vouloir reſter au lit, le Comte ordonna aux Officiers de l'en tirer, & de l'habiller. Dans ces entrefaites, *Victor* dit qu'il ne ſouhaitoit d'occuper le Trône que deux heures, pour pouvoir faire pendre les co-

quins qui, disoit-il, avoient séduit son Fils, & nomma les premiers de la Cour. Quand il fut habillé, des Officiers l'environnerent & le conduisirent, par le grand escalier, vers le carrosse qui l'attendoit dans la cour. Voyant l'antichambre pleine de Grenadiers, lorsqu'il vint à la traverser, il parût étonné; & les Soldats, qui ne savoient point encore de quoi il étoit question, le parurent aussi de voir leur vieux Roi qu'ils étoient obligés de conduire prisonnier. *Quoi! c'est notre Roi*, se disoient-ils tout bas. *Qu'a-t-il fait? De quoi s'agit-il*? Le Comte de *la Perouse*, appréhendant quelque émeute, leur cria: *de la part du Roi, silence, sous peine de la vie.*

Victor trouva dans la cour le Régiment de Dragons qu'il avoit toujours le plus distingué parmi ses Troupes. Il parut touché de le voir. Il voulut parler; mais on ne lui en donna pas le temps. On le fit monter en carrosse. Le Comte de *la Perouse* & le Chevalier de *Solare* lui demanderent la

permiſſion de s'y placer; il ne voulut pas les y ſouffrir. Ces deux Officiers monterent alors à cheval, & ſe tinrent aux deux portieres, tandis que les Troupes environnoient le carroſſe; & l'on le conduiſit ainſi à *Rivoli*. J'oubliois de vous dire qu'en partant de *Montcallier*, il demanda trois choſes, ſa femme, ſes papiers & ſa tabatiere. On ne lui répondit rien; mais un moment après, on lui préſenta ſa tabatiere. La Comteſſe étoit alors ſur le chemin de *Ceve*, & ſes papiers avoient été emportés par le Marquis d'*Ormea*.

Le lendemain de ſon arrivée à *Rivoli*, on mit des grilles & de doubles chaſſis devant les fenêtres de ſon appartement. Le Roi demanda au Vitrier ce qu'il vouloit faire. *Je veux vous mettre de doubles chaſſis, pour que vous n'ayez point froid cet hiver*, répondit cet homme. *Hé quoi ! maraut*, dit le Roi, *crois-tu que je paſſerai ici tout l'hiver ? Ah ! ma foi*, repliqua le Vitrier, *vous y paſſerez celui-ci & bien d'autres.*

Voilà, Madame, tout ce qui regarde le Roi *Victor-Amédée*, Prince qui, après avoir, par ſes intrigues, balancé la puiſſance de la *France* & de l'*Empereur*, s'être enrichi, & avoir aggrandi ſes Etats aux dépens de l'un & de l'autre, & s'être fait reconnoître Roi par toute l'*Europe*, va, ſelon toute apparence, finir ſes jours dans une priſon. Il y eſt cependant ſervi avec ſoin, & avec tout le reſpect dû à ſa perſonne ; & l'on dit qu'il a été peu à ſe tranquiliiſer. Le Chevalier de *Solare* & deux Capitaines aux Gardes ſont chargés d'en prendre ſoin. Il joue quelquefois avec eux au billard. Le Roi *Charles* leur a ordonné de le traiter avec toute ſorte de reſpect, & de ne jamais répondre aux plaintes qu'il pourroit leur adreſſer. Il eſt heureux, dans tout ceci, que pas un de ſes Sujets ne lui a manqué de fidélité. Il ne s'eſt pas vu obligé d'enſanglanter ſon Regne par aucune exécution. Il n'a même fait arrêter que trois perſonnes, parmi leſquelles ſont les deux Médecins

decins de ſon Pere, qui avoient porté ſes Lettres; encore vient-il de les faire mettre en liberté. On croit au ſurplus que, ſuivant le train qu'ont pris les affaires, on verra bientôt la bonne intelligence rétablie entre le Pere & le Fils, quoique la tranquillité du *Piémont* exige que l'on laiſſe le Roi *Victor* à *Rivoli*. Pour la Comteſſe de *S. Sébaſtien*, on la dit dans un abattement extrême. Elle ne prend que du bouillon, qu'elle fait elle-même. Son fils, qui étoit Enſeigne aux Gardes, ne paroît plus à la Cour depuis la diſgrace de ſa mere. Le Roi, qui s'en eſt apperçu, a ordonné au Marquis d'*Ormea* de lui dire de ſa part, qu'il pouvoit y venir exercer ſon Emploi, S. M. l'aſſurant que, quelque coupable que ſoit la *Comteſſe*, il n'en portera point la peine, & que l'on aura même ſoin de ſa fortune.

Les *Piémontois* ſont charmés de leur nouveau Roi. C'eſt en vérité un Prince qui a toutes les qualités qui font les grands & les bons Monarques. Il eſt

humain, compâtiſſant, généreux & bienfaiſant. Sa taille eſt un peu au-deſſus de la médiocre, mais très-bien priſe. Il danſe bien. Il aime les plaiſirs; mais particuliérement celui de la chaſſe. Sans le flatter, on peut dire qu'il a beaucoup des vertus. Si on lui apperçoit quelque défaut, c'eſt que l'entiere perfection eſt incompatible avec la nature humaine. La Reine ſon Epouſe eſt de la Maiſon de *Heſſe-Rhinfelds*, & ſœur de Madame *la Ducheſſe*, que vous avez à *Paris*. Elle eſt d'une taille élevée & fine; ſon air eſt modeſte, mais en même-temps majeſtueux. Elle eſt blonde, fort blanche, & a le teint très-beau. Elle eſt d'une piété ſolide, ſur-tout très-charitable envers les pauvres, & portée à faire du bien à tout le monde, & particuliérement à ceux qui ſont à ſon ſervice. Elle eſt déja mere de deux aimables Princes & d'une belle Princeſſe, & elle paroit fort attentive à leur donner une éducation digne de leur naiſſance. On obſerve à cette Cour

à peu près le même cérémonial qu'à celle de *France*. Le Roi & la Reine mangent toujours enſemble ; mais il n'eſt permis qu'aux Officiers de leur Maiſon de les voir manger ; ce que l'on ne pratique pas à *Verſailles*, où, pour ainſi dire, tout le monde peut voir manger L. M. en certaines occaſions. Les Dames ne peuvent paroître au Palais ſans être en habit de Cour. Il n'y a que la Reine ſeule en manteau. S. M. a 6 Dames du Palais & 6 Filles d'honneur. Elle tient cercle tous les ſoirs. Elle eſt alors aſſiſe dans un fauteuil; la Princeſſe Sœur du Prince de *Carignan*, & la jeune Princeſſe de *Carignan*, ſont aſſiſes ſur des pliants aux deux côtés du fauteuil ; les Dames ſe tiennent debout, & les hommes ſe placent derriere : ainſi il n'y a point de rang diſtingué pour aucune Dame. Le tabouret diſtingue en *France* les Ducheſſes ; mais ſi l'on y obſervoit le même cérémonial qu'ici, la Cour de la Reine ſeroit bien plus nombreuſe, puiſque bien des Dames de la plus

haute naiſſance, qui n'ont pas le titre de Ducheſſe, n'y vont point à cauſe de cette diſtinction. Le cercle de la Reine de *Sardaigne* dure ordinairement une heure ou environ. Lorſque S. M. ſe leve, Elle ſalue les Princeſſes & les Dames, & ſe retire dans ſon cabinet.

Au ſortir de chez la Reine, toute la Nobleſſe ſe diſperſe, & va dans toutes les maiſons où il y a aſſemblée. Ce qu'il y a de plus beau monde va chez la Marquiſe de *Prié*, dont le mari a été, il n'y a pas long-temps, Vice-Gouverneur des *Pays-Bas*. Cette Dame donne ſouvent le Bal, & le Roi y va quelquefois. Le Marquis de *Prié* eſt celui que le différent qu'il a eu avec le Comte de *Bonneval* à *Bruxelles*, a rendu ſi fameux. Ce pauvre Comte a été la victime de ſa ſincérité. On lui a rendu ſi peu de juſtice à la Cour de l'*Empereur*, qu'il s'eſt vu obligé de paſſer chez les *Turcs* & d'entrer au ſervice du *Grand-Seigneur*, comme fit autrefois le Marquis de

Langalerie. Ils étoient sortis de *France* à peu près dans le même-temps, & pour la même raison, avoient passé delà au service de l'*Empereur*. Dieu veuille que *Bonneval* n'ait pas le sort de *Langalerie.*

On respire dans cette Ville un air d'aisance & de liberté, dont on ne jouit point dans toutes les autres Villes d'*Italie*, pas même dans celles des *Venitiens* & des *Génois*, quoique républicaines : aussi les *Piémontois* ne se croyent pas *Italiens.* C'est aussi dans cette Ville où, de toutes celles que j'ai vu en deçà des *Alpes* je me plairois davantage, si j'étois condamnée à ne plus remettre le pied en *France.* On voit ici un mêlange de manieres *Françoises* avec les *Italiennes*, qui me conviendroit parfaitement, & qui me paroît rencontrer le vrai. Il y a plusieurs Seigneurs, qui tiennent table ouverte, & qui font honneur aux Etrangers. Les *Allemands* sont assez dans ce goût-là; mais ils n'ont pas cette aisance que l'on voit chez les *Pié-*

montois. d'ailleurs on n'eſt point libre chez eux. Il faut les imiter dans leurs excès, ſi l'on veut leur plaire, dût-on incommoder ſa ſanté. Le Maréchal de *Rebinder* ſe diſtingue ici particuliérement, par la maniere gracieuſe dont il reçoit ceux qui vont chez lui. Sa table eſt une des plus délicates qu'il y ait à *Turin.* Ce Général eſt *Livonien* de nation. Il commandoit les Troupes de l'Electeur *Palatin* en *Italie.* Quelque mécontentement de la part de ce Prince, dont il ne put avoir raiſon, l'obligea à quitter ſon ſervice. Le Roi *Victor* lui offrit de l'emploi; il l'accepta, & fut fait d'abord Lieutenant Général. On lui donna un Régiment d'Infanterie étrangere, & il fut fait enſuite Feld-Maréchal. Il commande actuellement en Chef les Troupes du Roi de *Sardaigne.* Le Marquis d'*Ormea* eſt le Chef du Conſeil, premier Secrétaire d'Etat, & principal Miniſtre. Il a toujours été l'homme de confiance du Roi *Victor*, & a conſervé ſous le Roi *Charles* la même pré-

rogative. S. M. lui témoigne une affection toute particuliere. Le Roi *Victor* l'avoit tenu assez long-temps à *Rome*, pour y finir ses différents avec le *S. Siege*. Il y travailla si efficacement, qu'il obtint du Pape *Benoît XIII* de grands avantages pour le Roi son Maître, & entr'autres la nomination à tous les Bénéfices de ses Etats, où il y avoit des Evêchés vacants depuis dix & quinze ans, auxquels on ne pouvoit pourvoir. Le Roi vouloit y nommer qui bon lui sembloit, & les Papes prétendoient avoir seuls le droit de le faire. Cependant ce privilege accordé au Roi de *Sardaigne* par *Benoît XIII* n'a pas duré long-temps. Après la mort de ce Pape, *Clément XII* son Successeur, en révoquant tout ce que son Prédécesseur avoit fait, y comprit les concessions faites au Roi de *Sardaigne*; ce qui obligea ce Monarque à faire revenir le Marquis d'*Ormea* à *Turin*, où il est arrivé peu avant l'abdication de S. M. Le Roi *Charles* se repose entiérement sur lui

de toutes les affaires du Royaume: c'eſt un homme d'un caractere doux, qui eſt ennemi des détours, & dont la parole eſt ſacrée. Les qualités de ſon eſprit ſont au-deſſus de tout ce que je puis vous en dire. On le connoit par-tout pour un des plus habiles Miniſtres que ce ſiécle ait produit. Nous avions fait connoiſſance à *Rome*; & j'ai été charmée de le trouver ici. J'ai eu l'honneur de le voir deux ou trois fois depuis mon arrivée, & je compte de le voir auſſi ſouvent que ſes grandes occupations le lui permettront. Tout le monde s'en loue ici; ce qui eſt peu ordinaire pour des gens en place, & qui ont, pour ainſi dire, toute l'autorité en main. Ce Miniſtre eſt frere du Cardinal *Ferrero*, Evêque de *Verceil*, le premier qui ait eu le Chapeau à la nomination du Roi de *Sardaigne*. Le jeune Marquis d'*Ormea*, ſon fils unique, eſt un Cavalier fort aimable. Il eſt né avec toutes les diſpoſitions pour marcher un jour ſur les traces de ſon illuſtre pere. On re-

marque en général que les jeunes gens paroiſſent ici moins évaporés qu'ailleurs : je ne ſais s'ils ſont en effet plus ſages, mais c'eſt au moins ce que dénote leur air & leur maintien. Si j'avois à donner un avis à un pere de famille, ce ſeroit de mettre ici ſes enfants à l'Académie. Je doute qu'il y en ait une meilleure en *Europe*, tant par rapport aux Maîtres d'exercice, que par rapport à la maniere dont les jeunes gens y ſont élevés. Ils ſont logés, nourris & inſtruits en toutes ſortes de ſciences & d'exercices. Ils ſont diviſés en deux claſſes, dont l'une étudie ſimplement le Droit : ceux-ci payent moins, mais doivent être Gentilshommes comme les autres. Ils ne peuvent ſortir qu'à certains jours de la ſemaine ; & alors ils ſont libres d'aller par-tout où ils veulent, excepté dans les maiſons de jeu.

Vous voyez, Madame, que je ſuis aſſez bien au fait de ce qui ſe paſſe dans cette Cour, quoiqu'étrangere. Auſſi prends-je grand ſoin de me faire

inſtruire en arrivant dans tous les endroits où je dois faire quelque ſéjour. Je ne vous parle point des belles Egliſes qu'on voit ici, des grandes & magnifiques rues, des vaſtes Palais, & ſur-tout des agréables dehors, les plus rians qu'on puiſſe imaginer. Ce ſont de ces détails qui conviennent à un journal de voyage : & je ne prétends point vous en faire un. Si cependant vous étiez curieuſe d'en ſavoir quelque choſe, je tâcherois de vous ſatisfaire. Contentez-vous, pour aujourd'hui, de ce que je vous mande ; je vous en dis aſſez. Donnez-moi inceſſamment de vos nouvelles. J'ai une impatience extrême d'en recevoir. Adieu, Madame ; je compte que votre amitié pour moi ne s'eſt point ralentie, malgré mon ſilence. Je ſuis, &c. *A Turin, ce.*



LETTRE CXIII.

J'Ai eu trop de plaiſir, Madame, à recevoir de vos nouvelles, pour ne pas vous pardonner tout le chagrin que votre long ſilence m'a cauſé. Je m'étois bien attendue d'être quelque-temps privée de vos Lettres; mais je n'aurois jamais penſé que vous ne m'euſſiez écrit qu'à la veille de terminer vos voyages. Votre négligence m'avoit miſe de mauvaiſe humeur. Elle redoubla encore lorſque j'appris par hazard votre arrivée à *Rome*. Le Mylord Anglois avec qui vous avez voyagé dans une partie de l'*Italie*, m'en a inſtruite. Ce Seigneur, que je vois ſouvent chez la Marquiſe de ***, m'a dit mille biens de vous, & je ſuis peut-être la ſeule perſonne qui ait ſujet de s'en plaindre. Vous ne deviez jamais quitter *Rome*, ſans m'informer au moins de l'état de votre ſanté,

pour laquelle vous ſavez bien que je m'intéreſſe. Cependant vous êtes à *Turin*, peut-être ſur le point de venir à *Paris*. Empreſſée de me voir, conſervant toujours pour moi cette tendre amitié dont je ſuis ſi jalouſe, je ne puis garder aucune aigreur. Il faut vous avouer que mes ſentiments n'ont pas changé, & que je ſuis dans une impatience extrême de vous embraſſer. En attendant cet heureux moment, je me flatte qu'étant à portée de renouveller notre ancien commerce, vous y contribuerez de votre mieux. Vous avez commencé la premiere à m'écrire ; vous le deviez. Ce fut moi qui finis quand vous partîtes pour l'*Allemagne* ; d'ailleurs vous venez de voir les plus beaux Pays du monde, il étoit juſte que vous m'en donnaſſiez des nouvelles. Toutes celles que vous me mandez m'ont fait un véritable plaiſir, & je vous en remercie de tout mon cœur.

Turin eſt une fort belle Ville. Le ſéjour doit en être fort agréable. Si vous

êtes

êtes condamnée à paſſer encore quelque-temps au-delà des *Monts*, il vaut beaucoup mieux que ce ſoit dans une Ville de Cour. Vous y avez du moins l'agrément de voir bonne compagnie, & tout le monde y parle notre langue. Le détail que vous m'avez fait, touchant l'abdication du Roi *Victor-Amédée*, eſt très-bien circonſtancié. Je ne ſavois cette affaire qu'en général. Je n'étois pas mieux inſtruite de ſon mariage avec la Comteſſe de *Saint Sébaſtien*; des efforts qu'il a faits pour remonter ſur le Trône, & de la maniere dont ce Prince a été arrêté. J'ignorois ſur-tout les motifs pour leſquels on prétend qu'il a cédé ſes Etats à ſon Fils. Je vous avoue qu'en tout cela on ne reconnoit plus ce Prince qui, par ſes intrigues, a balancé le pouvoir de l'*Empereur* & de la *France*, & que l'on a vu faire la guerre à ſes propres enfants. Son abdication n'eſt pas à la vérité ſans exemple. Les *Empereurs* ont autrefois renoncé à l'*Empire* : ſans remonter ſi haut, *Charles V*,

remit l'*Empire* & la Monarchie *Espagnole* à *Maximilien* & à *Philippe II*; & de nos jours, *Philippe V* avoit cédé la même Monarchie à son Fils *Don Louis*. Mais on n'a pas vu que ces Princes ayent agi par des motifs pareils à ceux que l'on donne au Roi *Victor*. De quelque côté que l'on envisage sa conduite, il paroît s'être mal servi de sa politique, & s'être éloigné des regles de la prudence. Ne pouvoit-il pas épouser en secret la Comtesse de *S. Sébastien*? Il s'épargnoit alors le reproche d'une alliance disproportionnée, dont il pouvoit cependant trouver des exemples dans l'Histoire; & il concilioit la vertu de la *Comtesse*, sa propre conscience & l'honneur de la Royauté. A l'égard des engagements qu'il avoit pris, en premier lieu avec l'*Empereur*, & ensuite avec l'*Espagne*, que ne laissoit-il faire au temps? Ce n'étoit pas la premiere fois qu'il s'étoit vu dans l'embarras où un double engagement l'avoit jetté. Il s'en étoit même tiré avec avantage;

& l'événement a fait voir qu'il pouvoit encore ſe flatter d'un pareil bonheur, par la tournure qu'ont pris les affaires. Qu'étoit devenue, en dernier lieu, cette fermeté avec laquelle il affrontoit les plus grands périls? On l'avoit vu tranquille aux environs de la *Venerie*, pendant que les *François*, maîtres de tous ſes Etats, aſſiégeoient enfin ſa Capitale. Il étoit alors en proie à tout le reſſentiment de *Louis XIV*, qui vouloit ſe venger de ſon manque de foi. L'*Empereur* & l'*Eſpagne* étoient-ils maintenant devenus ſi redoutables, qu'il n'eût pu ſe garantir de leur vengeance? D'ailleurs, en ſe conſervant dans l'un ou dans l'autre parti, n'auroit-il pas été ſoutenu par celui en faveur de qui il ſe feroit déclaré? Cependant, malgré ſa précipitation, ce Prince eſt à plaindre; & ſon repentir n'a rien que de naturel. On ne ſe voit ſujet qu'à regret, quand on a goûté la douceur d'être maître. Tout le monde ne penſe pas là-deſſus comme *Philippe V*. Ce

Prince ſeul, par un vrai motif de piété & de dévotion, avoit abandonné ſon Trône, pour vivre dans la retraite. Il préféroit véritablement la tranquillité que l'on y trouve, au faſte & au tumulte de la Cour. On peut ajouter encore qu'il n'y eſt remonté qu'à regret, à la mort de *Don Louis*. Il l'a aſſez fait connoître par le deſir qu'il a long-temps conſervé d'abdiquer une ſeconde fois: & peut-être feroit-il aujourd'hui à *S. Ildephonſe*, ſi la Reine ſon épouſe n'eût employé toute ſorte de moyens pour l'en empêcher, & ne l'eût enfin déterminé à garder une Monarchie qui a coûté tant de ſang aux *François*. Quelque coupable que paroiſſe la conduite de la Comteſſe de *S. Sébaſtien*, elle mérite pourtant quelque compaſſion. Son ſort eſt aſſez à plaindre. Un peu moins d'ambition lui auroit épargné les chagrins dont elle doit être dévorée: peut-être verrions nous encore le Roi *Victor* tranquille à *Chambery*.

Vous m'avez fait un portrait char-

mant du Roi *Charles*. Quelque pressants que fussent les motifs qui l'ont porté à faire arrêter son Pere, la répugnance qu'il a eu d'en venir à ces extrêmités, marque assez la bonté de son cœur. Sa générosité envers le fils de la Comtesse est sur-tout admirable. La Reine son Epouse me paroît une Princesse accomplie, & bien digne de la Couronne qu'elle porte. Nous avons ici Madame la Duchesse de *Bourbon* sa Sœur, qui s'est attiré tous les cœurs à la Cour & à la Ville.

Par ce que vous me mandez des usages de la Cour de *Turin*, il me paroît que c'est une de celles qui imitent le plus la nôtre. J'estime infiniment le caractere du Maréchal de *Rebinder*: sa lettre au Roi *Victor* fait seule son éloge. Vous ne dites rien de trop du Marquis d'*Ormea*. Il est généralement connu pour un habile Ministre; & M. son fils, marchant sur ses traces, deviendra infailliblement un des grands hommes de notre siecle. Enfin l'éducation que l'on donne aux

jeunes gens de condition dans les Académies de *Turin*, eſt très-louable. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on eût en *France* la même attention à les éloigner du jeu : ils n'en prendroient pas, du moins ſi-tôt, la malheureuſe paſſion. Vous ne ſauriez croire juſqu'où elle eſt aujourd'hui pouſſée dans tout le Royaume. C'eſt une fureur dont les petits ne ſont pas moins poſſédés que les grands. Si les *Piémontois* imitent les *François* en bien des choſes, les François, à leur tour, devroient en cela imiter les *Piémontois*.

Vous aurez ſans doute appris, étant à *Rome*, la naiſſance de Monſeigneur le *Dauphin*. Toute la *France* en a été pénétrée de joie; & en bien des endroits les feux n'en ſont pas encore éteints. Le Ciel a exaucé les vœux de notre pieuſe Reine, & en même-temps les nôtres, & ceux de toute l'*Europe*. Le Roi d'*Eſpagne*, en particulier, en a donné des témoignages éclatants au milieu de cette Capitale. On ne pouvoit rien voir de plus brillant que la

fête que ses Ambassadeurs ont donné à ce sujet, par ses ordres exprès. Tout ce que vous m'avez dit autrefois de celles que donnoient les Ministres du Congrès d'*Utrecht*, n'est rien en comparaison. La Reine est encore enceinte. Nous souhaitons passionnément que Sa Majesté accouche d'un second Prince. La Couronne ne sauroit avoir trop de Successeurs. Je me trouvai à *Fontainebleau* lors du mariage de cette Princesse. J'y fus témoin de tout ce qui s'y passa : puisque je suis en train, je vais vous en faire le détail ; je crois que vous ne serez pas fâchée de le savoir, sur-tout en prenant les choses dans leur commencement.

Feu M. le Duc d'*Orléans*, Régent du Royaume, avoit marié le Roi avec l'*Infante* d'*Espagne*. Cette Princesse fut amenée en *France*, & regardée comme notre future Reine. Cependant elle étoit dans un âge à ne pouvoir de long-temps donner des Successeurs à la Couronne. Le Roi devenu majeur, & le Duc d'*Orléans* étant mort, on ju-

gea néceſſaire au bien de l'Etat de rompre le mariage de l'*Infante*. On s'étoit aſſez apperçu que M. le Régent ne l'avoit traité que pour pouvoir plus facilement placer Mademoiſelle de *Montpenſier*, ſa Fille, ſur le Trône d'*Eſpágne*. On ne fit aucune attention aux avantages que l'Infante pouvoit procurer; & que cette Princeſſe n'ayant fait aucune renonciation à la ſucceſſion de la Monarchie *Eſpagnole*, donnoit aux enfants de *France* de nouveaux droits d'y ſuccéder, en cas d'événement, ſans laiſſer la moindre ſemence de guerre. Le préſent étoit bien plus à conſidérer qu'un avenir incertain : en un mot, le Roi étoit en âge d'avoir des enfants, & l'*Infante* n'avoit que ſept à huit ans. Il fut réſolu de la renvoyer en *Eſpagne*, & de chercher au Roi une Princeſſe qui lui donna bientôt des héritiers. La choſe n'étoit pas facile. La plûpart des Princeſſes, qui étoient en âge d'être mariées, & qui pouvoient aſpirer à une Couronne, profeſſoient

une Religion différente de la nôtre. On pouvoit à la verité en trouver dans la Maiſon de *Lorraine* de très-accomplies ; mais la politique s'y oppoſoit. M. le Duc de *Bourbon* étoit pour lors premier Miniſtre. On pretend que, de concert avec M. le Cardinal de *Rohan*, ils propoſerent la Fille du Roi *Staniſlas de Pologne*. Depuis la mort de *Charles XII.* Roi de *Suéde*, ce Prince s'étoit retiré à *Wiſſembourg* en *Alſace* avec ſa famille, où il vivoit dans une eſpece de retraite. Ce choix ayant été applaudi, on en fit faire la propoſition au Roi *Staniſlas*. Il ne fut pas long-temps à ſe déterminer, & le mariage fut bientôt conclu. On choiſit *Strasbourg* pour y faire les premieres cérémonies, afin que la Princeſſe entrât Reine dans le Royaume. Le Roi ſon Pere l'y conduiſit, & notre Monarque y envoya le Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang, pour l'épouſer en ſon nom. Son Alteſſe Séréniſſime partit d'ici avec un nombreux cortége, & trouva à *Strasbourg* un con-

cours extraordinaire de monde, tant de *France* que d'*Allemagne*. Quantité de Princes & Seigneurs de l'*Empire* avoient paſſé le *Rhin* pour ſe trouver à cette cérémonie. Elle fut très-brillante, quelque peu de temps que l'on eût eu pour s'y préparer. Le Cardinal de *Rohan*, en qualité d'Evêque de *Strasbourg*, bénit le mariage, & fit à la Reine, avant & après la cérémonie, les Diſcours ſuivants.

Diſcours de M. le Cardinal de ROHAN à la REINE, avant la célébration du Mariage.

MADAME,

Quand je vous vois dans ce ſaint Temple, & que vous approchez de nos Autels pour y contracter l'auguſte Alliance qui va vous unir au plus grand des Rois & au plus aimable des Princes, j'adore les deſſeins de Dieu ſur vous, & j'admire avec tranſport par quelle route ſa Providence vous a conduite au Trône ſur lequel vous allez monter.

Vous êtes, MADAME, d'une Maiſon illuſtre par ſon Ancienneté, par ſes Alliances & par les emplois éclatants que les grands-hommes qu'elle a donnés à la Pologne ont ſucceſſivement remplis avec tant de gloire. Vous êtes Fille d'un Pere qui, dans les différents événements d'une vie agitée par la bonne & par la mauvaiſe fortune, a toujours réuni en lui l'honnête homme, le Héros & le Chrétien. Vous avez pour Mere & pour Aïeule des Princeſſes qui, ſemblables à Judith & à cette femme forte dont l'Ecriture ſait le Portraít, ſe ſont attirées la vénération & les reſpects de tout le monde, par la fidélité avec laquelle elles ont toujours marché dans la crainte du Seigneur. On voit en votre Perſonne, MADAME, tout ce qu'une naiſſance heureuſe & une éducation admirable, ſoutenues par des exemples également forts & touchants, ont pu former de plus accompli. En vous regnent cette bonté, cette douceur & ces graces qui font aimer ce que l'on eſt obligé de reſpecter; cette droiture de cœur à laquelle rien ne réſiſte; cette ſupériorité d'eſprit & de connoiſſances qui ſe fait ſentir malgré vous, pour ainſi dire, & malgré la modeſtie & la noble ſimplicité qui vous ſont naturelles; enfin, & c'eſt ce qui met le comble à tant de mérite, ce goût pour la piété

& cet attachement aux vrais principes de Religion qui animent vos actions, & qui font la regle de votre conduite. Ornée de toutes ces vertus, à quelle Couronne n'auriez-vous pas eu droit d'aspirer, sans l'usage qui assujettit en quelque façon les Rois à ne prendre qu'autour du Trône les Princesses qu'ils veulent faire regner avec eux ? Celui qui donne des Empires, met le Sceptre de Pologne entre les mains du Prince de qui vous tenez la vie ; & par-là, en décorant le Pere, il conduit insensiblement la Fille aux hautes destinées qu'il lui prépare. Mais, ô mon Dieu ! que vos desseins sont impénétrables, & que les voies dont vous vous servez pour faire réussir les conseils de votre sagesse, sont au-dessus de la prudence humaine ! A peine ce Prince est-il sur le Trône, où le choix des Grands & l'amour des Peuples l'avoient placé, qu'il se voit forcé de le quitter ; il est abandonné, trahi, persécuté ; un coup fatal lui enleve un Héros son ami, & le principal fondement de ses espérances ; il céde aux circonstances, sans que son courage en soit ébranlé ; il cherche un asyle dans la Patrie commune des Rois infortunés ; il vient en France. Vous l'y suivez, MADAME. Tout ce qui vous y voit, sensible à vos malheurs, admire votre vertu : l'odeur s'en répand

pand jusqu'au Trône d'un jeune Monarque, qui par l'éclat de sa Couronne, par l'étendue de sa Puissance, & plus encore par les charmes de sa Personne, pouvoit choisir entre toutes les Princesses du monde. Guidé par de sages conseils, il fixe son choix sur vous ; & c'est ici que le doigt de Dieu se manifeste : il se sert du malheur même qui sépare le Roi votre Pere de ses Sujets, & qui vous enleve à la Pologne, pour nous donner en vous une Reine qui sera la gloire d'un Pere & d'une Mere dont elle fait la consolation & les délices ; une Reine qui rendra heureuse la Nation la plus digne de l'être, au moins par son respect & par sa fidélité pour ses Souverains ; une Reine qui, inviolablement attachée à ses devoirs, pleine de tendresse & de respect pour son Epoux & pour son Roi, & sagement occupée de ce qui peut lui procurer le solide bonheur, rappellera les temps de l'Impératrice *Flaccile*, dont l'histoire nous apprend que, n'ayant jamais perdu de vue les préceptes de la Loi divine, elle en entretenoit assidument le grand *Théodose* ; & que ses paroles, comme une pluie féconde, arrosoient avec succès les semences de vertu que Dieu avoit mises dans le cœur de son Epoux. Venez donc, MADAME, venez à l'Autel. Que les en-

gagements que vous allez prendre, ſaints par eux-mêmes, (puiſque, ſelon l'Apôtre, ils ſont le ſymbole de l'union de Jesus-Christ avec ſon Egliſe,) ſoient encore ſanctifiés par vos diſpoſitions. Pénétrée de ce que vous allez être, reconnoiſſez qu'en couronnant vos mérites, il couronne ſes dons. Et vous, Chrétiens, qui m'écoutez, en voyant les récompenſes éclatantes qui ſont données dès ce monde à la vraie vertu, apprenez à la reſpecter & à l'aimer.

Diſcours après la célébration du Mariage.

Madame,

Permettez-moi, à la fin de l'auguſte cérémonie qui comble nos eſpérances & nos vœux, de demander à Votre Majeſté ſa Protection Royale pour l'Egliſe de Strasbourg. Cette Egliſe n'a point oublié & n'oubliera jamais les bienfaits ſignalés qu'elle a reçus de nos premiers Rois : mais que ne doit-elle point à notre dernier Monarque ? Livrée par le malheur des temps aux fureurs du Schiſme & de l'Héréſie, elle auroit peut-être péri comme bien d'autres ; ſi ce grand Prince, en rentrant dans les droits de ſes Ancêtres, n'a-

voit pris ſa défenſe, & ne l'avoit ſoutenue de tout ſon pouvoir. Elle lui doit l'avantage de ſe voir rétablie dans la poſſeſſion de ce ſaint Temple, dont elle avoit été bannie. Tout nous rappelle ici ſa pieuſe & royale magnificence. Les Temples ornés, les Paſteurs libéralement entretenus, les Miſſions fondées, les nouveaux convertis protégés & ſecourus, ſont autant de monuments du zele & de la piété d'un Roi dont la mémoire ne finira jamais. Il n'a pas eu la conſolation d'achever l'ouvrage qu'il avoit entrepris, c'eſt-à-dire, la réunion de toutes les brebis de cet illuſtre troupeau dans un même bercail : elle étoit réſervée au digne Héritier de ſon zele & de ſa Couronne. Ce ſera vous, MADAME, qui repréſenterez à votre auguſte Epoux ce qu'exigent de lui le ſouvenir de ſon Biſaïeul, ſa propre gloire & nos beſoins, qui ſont ceux de la Religion. Vous ne demanderez point que l'on ait recours à ces voies qui aigriſſent ſans perſuader; & à Dieu ne plaiſe que nous vouluſſions les lui ſuggérer! Ils ſont vos Sujets, MADAME, ces enfants qui nous méconnoiſſent; & l'Egliſe de Strasbourg, pleine de confiance dans la miſéricorde de Dieu, ſe regarde toujours comme leur Mere. Nous vous conjurons donc par les entrailles de JESUS-CHRIST, d'employer, pour pro-

curer leur union, tout ce qu'une active, mais compatissante charité, pourra vous inspirer. Dieu bénira les soins de Votre Majesté & nos desirs, & il se servira des exemples de votre piété & de votre foi pour confondre enfin l'erreur, & pour faire triompher la vérité. Regnez long-temps sur nous, MADAME, pour le bonheur du Roi & pour la félicité de ce grand Royaume. Que Dieu exauce les prieres que l'Église vient de lui offrir pour Votre Majesté; & daignez nous mettre au rang de vos Sujets les plus zélés & les plus fideles.

Après la Bénédiction nuptiale, la Reine partit de *Strasbourg*, accompagnée du Duc d'*Orléans*, du Duc de *Bourbon*, & suivie de tout le cortége que ces Princes avoient amené de *Paris*. On lui rendit sur la route tous les honneurs dus à son rang; & Sa Majesté vint à petites journées jusques à une lieue de *Moret*, où devoit se faire la premiere entrevue avec le Roi, qui, depuis quelque-temps, étoit à *Fontainebleau*, en attendant l'arrivée de la Reine. Leurs Majestés partirent

en même-temps, chacun de ſon côté, pour ſe rencontrer au lieu déſigne. Quand les deux carroſſes furent vis-à-vis, on les fit avancer quelques pas au trot. Lorſqu'ils furent arrêtés, Leurs Majeſtés mirent pied à terre ſur des tapis qu'on avoit mis entre les deux carroſſes. La Reine étant près du Roi, ſe mit à genoux. Le Duc d'*Orléans* & le Duc de *Bourbon* la releverent. Le Roi la ſalua; mais ne lui dit rien. Les Princes & les Princeſſes du Sang, qui étoient venus dans le carroſſe du Roi, la ſaluerent auſſi, & en furent reçus avec un air de douceur, de bonté & de modeſtie qui prévint toute la Cour en ſa faveur. Le Roi monta enſuite dans ſon carroſſe; la Reine s'y plaça à ſa gauche, & les Princes & les Princeſſes ſelon leur rang. On fut ainſi juſques à *Moret*. On obſervoit un grand ſilence dans le carroſſe. Tous ceux qui y étoient, par reſpect pour le Roi, attendoient que Sa Majeſté parlât la premiere; mais comme Elle ne diſoit abſolument rien, la Ducheſſe d'*Or-*

léans, qui avoit vu la Reine en *Allemagne*, rompit le ſilence, en lui adreſſant la parole. La converſation devint inſenſiblement générale juſques au Village où l'on arrêta. Leurs Majeſtés, ſuivies des Princes & des Princeſſes, paſſerent dans le cabinet que l'on avoit préparé pour la Reine. Le Roi y parla & y demeura une heure, après quoi Sa Majeſté retourna à *Fontainebleau* avec la même ſuite qui l'avoit accompagnée. La Reine coucha à *Moret*, & en partit le lendemain à huit heures du matin pour *Fontainebleau*. Comme elle y vint en déshabillé, elle alla tout de ſuite à ſon appartement. Elle ſe mit à ſa toilette; & lorſqu'Elle fut habillée, on vint lui annoncer que le Roi venoit la voir. En effet ce Prince parut quelques moments après. Il étoit vêtu d'un habit à manteau de brocard d'or, garni de points d'Eſpagne, & le tout enrichi de diamants. Sa Majeſté ſalua la Reine, & marcha en même-temps du côté de la Chapelle. La Reine ſuivoit

immédiatement après, appuyée ſur le Duc d'*Orléans* & le Duc de *Bourbon*. Elle avoit un habit de velours bleu, parſemé de fleurs de lys d'or. La juppe & la queue de la robe étoient rebordées d'hermine & garnies de diamants. La Mante-Royale étoit pareille à l'habit, & les Princeſſes du Sang la portoient. Sa Majeſté avoit la Couronne royale. Toutes les Princeſſes étoient magnifiquement miſes; & le tout enſemble formoit un ſpectacle très-brillant. L'Electeur de *Pologne*, le Duc *Ferdinand* & le Prince *Théodore*, Evêque de *Ratisbonne*, ſes freres, étoient venus *incognito* à *Fontainebleau* pour aſſiſter au mariage du Roi. Ils entrerent dans la Chapelle avec les Princes du Sang, & demeurerent parmi eux pendant la cérémonie de la Bénédiction nuptiale. Le Cardinal de *Rohan* la fit encore, en qualité de Grand-Aumonier de *France*. La Chapelle étoit tendue d'une riche tapiſſerie de velours bleu, enrichie de broderies d'or; ce qui préſentoit un fort

beau coup d'œil. La Reine ſe trouva mal pendant la Meſſe. Le Duc de *Bourbon* s'en apperçut le premier. Ce Prince avoit heureuſement ſur lui un flacon d'eau de méliſſe : il en donna à Sa Majeſté, qui fut bientôt remiſe. Après la Meſſe, on retourna en cérémonie à l'appartement de la Reine. On n'y fut que pour prendre un moment de repos : & on ne tarda pas à ſervir le feſtin royal. Les Princes & les Princeſſes du Sang mangerent avec Leurs Majeſtés. Je ne ſaurois vous exprimer la quantité de perſonnes qui s'empreſſoient de voir ce feſtin ; mais la ſalle étoit trop petite, il y en eut beaucoup qui ne purent y entrer, & bien d'autres qui furent obligées d'en ſortir à cauſe de la foule. Lorſque le feſtin fut fini, Leurs Majeſtés paſſerent dans leurs appartements, pour y changer d'habits, & ſortirent enſuite du Château. Elles vinrent faire un tour de promenade dans les jardins, & aux environs du grand canal. Les Seigneurs de la Cour &

la Maiſon du Roi précédoient la caleche où étoient Leurs Majeſtés, avec les Princes & les Princeſſes du Sang; & les Dames ſuivoient dans des carroſſes à ſix chevaux. Ce qu'il y eut, en tout cela, de plus remarquable pour la magnificence, étoit le nombre des perſonnes qui compoſoient la Cour, & la richeſſe des habillements. Les équipages étoient très-ordinaires. On n'y vit pas un carroſſe, ni une livrée neuve; & même les Seigneurs étoient aſſez mal montés. Lorſque Leurs Majeſtés furent rentrées dans le Château, il y eut appartement juſques au ſouper. Les ſeules Princeſſes du Sang furent de ce repas, qui dura peu, & pendant lequel il y eut Concert. Au ſortir de table, Leurs Majeſtés s'approcherent des fenêtres pour voir l'illumination du parc & le feu d'artifice; mais le tout ne fut point d'une magnificence extraordinaire. Toutes les réjouiſſances de *Fontainebleau* furent bornées-là. On en fit ici. Nous vîmes beaucoup d'illuminations

& des feux de joie ; mais le tout fort ordinaire. Ce n'eſt pas que les Pariſiens ne fuſſent ravis de voir le Roi marié, & que Sa Majeſté eût épouſé une Princeſſe que ſes vertus rendoient ſi digne du Trône ; mais la livre de pain ſe vendoit onze ſols. Beaucoup de familles avoient de la peine à en trouver ſuffiſamment. On n'a pas grande envie de rire quand les boyaux crient de faim. Vous pouvez juger par ce détail que les choſes ſe ſont paſſées aſſez ſimplement, & qu'il y a une grande différence entre les réjouiſſances qui furent faites pour le mariage de *Louis XIV*, & celles que l'on a faites à l'occaſion de celui de *Louis XV*. Il en eſt des Regnes comme des années ; ils ſe ſuccedent, mais ils ne ſe reſſemblent pas. La *Pologne* fit dans ces derniers temps une reſtitution bien digne à la *France*. Nous avions donné, depuis un nombre d'années, un Roi à ce Royaume, qui fut enſuite notre infortuné *Henri III*. Elle nous a donné une Reine, qui eſt en

vénération dans toute la *France*, & dont l'heureuse fécondité est déja une récompense de ses vertus. Il sembloit avant son mariage que la *France* eût perdu l'usage de prendre des Reines hors de l'*Espagne* ou de l'*Italie*. L'*Espagne* sur-tout paroissoit s'être approprié la Couronne pour ses Princesses; mais notre auguste Reine, *Marie Leczinski*, nous fait bien voir que si l'on ne trouve pas hors de l'*Espagne* des Couronnes & des Etats pour dot, on y trouve une piété, une charité & un amour pour les Peuples, qui tiennent lieu des plus grandes richesses.

Peut-être, Madame, aurez-vous appris en *Allemagne*, que notre Reine devoit épouser le jeune *Margrave* de *Bade-Baden*. Ce Prince devenu majeur, Madame la *Margrave* sa Mere voulut le marier avant de quitter la Régence; & elle jetta les yeux sur la Princesse Fille du Roi *Stanislas*, qui étoit dans son voisinage. Elle envoya un Gentilhomme à *Wissembourg*, pour en faire la demande à Sa Majesté Po-

lonoiſe. Le Roi *Staniſlas*, qui étoit bien éloigné de penſer qu'il deviendroit un jour Beau-Pere du Roi de *France*, conſentit volontiers à ce mariage; mais peu après le traité fut rompu, parce que le Roi *Staniſlas* ne put trouver cent mille écus comptant, que Madame la *Margrave* vouloit pour la dot de la Princeſſe; & à quelque-temps delà elle maria le *Margrave* avec la Princeſſe de *Swartzemberg*. Ce fut ſans doute l'heureuſe étoile de la Reine qui fit que le Roi ſon Pere ne pût alors trouver les cent mille écus qu'elle devoit apporter au *Margrave* de *Bade*; Elle ne partageroit pas à préſent le premier Trône de l'*Europe*. Vous pouvez concevoir aiſément quelle fut la ſurpriſe de Madame la *Margrave*, quand elle apprit que la Princeſſe qu'elle avoit refuſée pour ſa bru, alloit devenir Reine de *France*. Elle en fut extrêmement mortifiée; & craignant que Sa Majeſté n'en conſervât quelque reſſentiment, elle écrivit en ces termes au Roi *Staniſlas*, en le félicitant

tant d'un événement ſi glorieux pour lui. *Portez, je vous ſupplie, Sire*, lui écrivit-elle, *la Reine votre fille à honorer de ſes bontés la Ducheſſe d'*Orléans *ma Fille, & toute ma Maiſon. J'oſe dire que moi & les miens nous méritons cette grace, par le reſpect que nous avons toujours eu pour vous.* Cette Lettre qui étoit auſſi ſoumiſe, que le procédé de Madame la *Margrave* avoit été fier, fut reçue avec beaucoup de politeſſe de la part du Roi *Staniſlas.* Après l'avoir lue en préſence de la Reine ſon Epouſe & de la Princeſſe ſa Fille, il ne put s'empêcher de dire : *Je reconnois bien Madame la* Margrave *à ce ſtyle.* Sa Majeſté y répondit fort obligeamment ; & il eſt très-certain que bien-loin de lui vouloir alors du mal du refus qu'elle avoit fait de la Princeſſe ſa Fille, il lui en ſavoit au contraire beaucoup de gré. En lui promettant de recommander Madame la Ducheſſe d'*Orléans* à la Reine, ce Prince lui a tenu parole. Sa Majeſté a toujours témoigné à cette Princeſ-

ſe, tant qu'elle a vécu, une affection particuliere. Elle eſt morte peu de temps après le mariage du Roi, âgée de vingt-un ans; & a été univerſellement regrettée de toute la Cour.

Si la Princeſſe de *Pologne* ne s'attendoit pas à devenir Reine de *France*, Madame le Ducheſſe d'*Orléans* n'eſpéroit pas non plus d'en épouſer le premier Prince du Sang. Madame la *Margrave* ſa Mere l'avoit promiſe au Prince de la *Tour-Taxis*, Grand-Maître héréditaire des Poſtes de l'*Empire*. Le mariage étoit même bien plus avancé que celui du Prince ſon frere avec la Fille du Roi *Staniſlas*. Les articles en étoient ſignés; les préſents des nôces déja donnés, & le jour de la célébration arrêté, lorſque Madame la *Margrave* rompit les accords. On en fut très-ſurpris à *Radſtat* & à *Bruxelles*, où la Princeſſe étoit attendue; mais on apprit bientôt de quoi il étoit queſtion. M. le Duc d'*Orléans*, qui ne ſavoit rien du mariage de cette Princeſſe avec le Prince de la *Tour-Taxis*,

la demanda pour lui-même. Madame la *Margrave*, trouvant ce parti infiniment plus avantageux que l'autre, ne fit aucune difficulté de rompre ses premiers engagements, & de donner parole au Duc d'*Orléans*. Ce Prince envoya M. d'*Argenson* son Chancelier à *Radstat*, chargé d'une procuration de sa part; & tout ayant été réglé, le jeune *Margrave* épousa sa Sœur au nom du Duc d'*Orléans*.

Voilà, Madame, deux Princesses, dont on peut dire que le sort a passé l'espérance. La Fille du Roi *Stanislas*, que son peu de fortune avoit empêché d'épouser un petit Prince Souverain, s'est vue peu de temps après Reine de *France*; & la jeune *Margrave* de *Bade*, Epouse du premier Prince du Sang de ce Royaume, dans le temps qu'elle croyoit se marier avec un Prince qui, n'étant pas de Maison Souveraine, lui étoit inférieur. Vous ferez là-dessus les réflexions qu'il vous plaira. Ma Lettre est déja assez longue pour supprimer les miennes. Elles

ſont d'ailleurs aſſez ſouvent conformes aux vôtres; & quand dans cette occaſion elles ſe trouveroient différentes, vous ne vous attacheriez pas à les combattre. Vous avez trop de choſes à me dire, ſi, comme vous me le promettez, vous me faites part de ce que vous avez pu voir ou apprendre de plus curieux dans le cours de vos voyages. Quoique je ne me ſois jamais attendue à un journal, j'eſpérois néanmoins que vous auriez commencé à votre départ pour l'*Allemagne*. N'allez pas cependant prendre ceci à la lettre. Je ſerai toujours très-ſatisfaite de ce que vous me manderez; & l'abdication du Roi *Victor-Amédée* m'a fait d'autant plus de plaiſir, que c'eſt un événement ſur lequel, avant votre recit, je ne pouvois porter un jugement aſſuré : d'ailleurs je ſuis perſuadée que vous ne m'écrirez jamais ſans me donner de nouvelles aſſurances de votre amitié, & c'eſt ce qui me flatte le plus. Adieu, Madame; ſoyez vous-même toujours

bien persuadée que personne ne vous aime autant que moi. *A Paris*, *ce.*

LETTRE CXIV.

JE suis charmée, Madame, que ma Lettre vous ait fait assez de plaisir pour vous empêcher de me gronder autant que vous étiez en droit de le faire. Mon silence a été en effet trop long, pour ne pas vous causer quelque chagrin. Je connois depuis longtemps combien vous vous intéressez à tout ce qui me regarde. J'avoue ma négligence, & le tort que j'ai eu d'attendre à vous écrire d'être aux portes de *France*. J'aurois pu vous donner de mes nouvelles étant à *Rome*. J'y ai fait un assez long séjour; & les Postes de cette Ville à *Paris* sont assez bien réglées pour que j'eusse dû commencer delà à reprendre notre ancienne correspondance. Mais puisque vous voulez bien me pardonner cette

faute, je consens à faire tout ce qui dépendra de moi pour vous donner une entiere satisfaction. J'apprends avec plaisir par votre Lettre que le hazard vous a procuré la connoissance du *Mylord* avec lequel j'ai voyagé quelque temps. Ce jeune Seigneur est digne de l'attachement de tous les honnêtes gens; & je suis persuadée que la Marquise de *** & vous pensez comme moi sur son sujet. Je suis très-flattée des témoignages que vous me donnez de votre tendresse. Vous devez compter sur toute la mienne. Si tout autre que vous m'eût fait part de l'aventure de la Demoiselle d'*Arras*, j'aurois eu peine d'y ajouter foi. Elle me parut très-singuliere. Sans entrer dans le détail de la conduite de cette Demoiselle, il faut bien prendre des précautions pour nourrir un enfant cinq ans dans une armoire, sans que l'on s'en apperçoive.

Je vous suis obligée du détail que vous m'avez mandé, en dernier lieu, du mariage de *Louis XV*. Vous avez

raiſon de dire que les Regnes, comme les années, ſe ſuivent & ne ſe reſſemblent pas. La durée de la paix en *Europe*, ſous ce Monarque, en eſt encore une preuve. Elle ne fut jamais ſi longue ſous *Louis XIV*. La différence que l'on remarque entre les mariages de ces deux Princes, me ſurprend d'autant moins, qu'on peut l'attribuer, ou au génie des Miniſtres, ou aux circonſtances. En effet, celui de *Louis XIV*. avec *Marie-Thérеſe* d'*Autriche*, fut le ſceau d'une paix dont la *France* avoit grand beſoin, & pour laquelle les peuples ſoupiroient depuis longtemps. Celui de *Louis XV*. n'a donné au Royaume qu'une eſpérance de voir bientôt des héritiers de la Couronne. On a eu bien plus ſujet de faire des réjouiſſances publiques lors de la naiſſance du *Dauphin*. Toute l'*Europe*, comme vous dites fort bien, y étoit intéreſſée; & l'on ne devoit pas s'attendre à moins que de voir le Roi d'*Eſpagne* en faire éclater ſa joie au milieu de *Paris*. J'admire comme vous

l'effet des destinées à l'occasion du mariage de la Fille du Roi *Stanislas* avec *Louis XV*. Le Cardinal de *Rohan* a fort bien touché cette matiere dans les discours qu'il fit à Sa Majesté avant & après la Bénédiction nuptiale. Elle ne se seroit jamais flattée de devenir Reine de *France*, dans le temps qu'elle étoit à *Wissembourg* : le Roi son Pere ne se seroit jamais même attendu à être Roi de *Pologne*, quand, simple Palatin de *Posnanie*, il fut député pour porter à *Charles XII.* le résultat de l'assemblée de *Varsovie*. Il doit la Couronne à la vengeance que le Monarque *Suédois* voulut tirer d'*Auguste II*; & l'on peut dire que sa fille doit celle de *France* aux disgraces qui l'obligerent à se refugier en *Alsace*. Si *Stanislas* eût resté paisible possesseur du Trône de *Pologne*, peut-être que l'on n'auroit jamais pensé à sa Fille, quand l'intérêt de l'Etat obligea de rompre le mariage de *Louis XV*. avec l'*Infante* d'*Espagne*. Je ne suis pas surprise que la *Margrave* de

Bade-Baden ait rompu celui du Prince ſon fils avec la Princeſſe de *Pologne*, parce que le Roi *Staniſlas* ne put compter les cent mille ecus qu'elle demandoit ; & celui de ſa Fille avec le Prince de la *Tour-Taxis*, quand elle ſut que le Duc d'*Orléans* vouloit cette Princeſſe. Régente des Etats de ſon Fils, dont les finances étoient épuiſées par les dépenſes exceſſives du feu Prince *Louis*, & par le voiſinage d'une Guerre de treize ans, elle ne cherchoit qu'à les rétablir. Le mariage de ſa Fille avec le Duc d'*Orléans* lui parut infiniment plus avantageux qu'avec le Prince de la *Tour-Taxis* ; & elle crut que celui de ſon Fils avec la Princeſſe de *Swartzemberg* rendroit ce Prince un des plus riches d'*Allemagne*. En effet, la Princeſſe de *Swartzemberg* étoit alors Fille unique, & pouvoit ſe flatter de devenir une des premieres héritieres de l'Empire ; mais l'événement n'a pas répondu à ſon attente, & encore moins à celle de la *Margrave*. Le Prince & la Princeſſe

de *Swartzemberg*, qui vivoient séparés depuis douze à quatorze ans, se sont racommodés dans le temps que l'on y pensoit le moins, & la Princesse est ensuite accouchée d'un Fils. Toute l'*Allemagne* a crié au miracle sur ce que Madame *Swartzemberg*, qui souhaitoit passionnément d'avoir un fils, fit après son racommodement une neuvaine à cette intention à *St. Jean Nepomucene*, que le Pape *Benoît XIII.* venoit de canoniser, & qui avoit les vœux de tout l'*Empire*. La *Margrave* de *Bade* avoit quelqu'espece de raison d'appréhender le ressentiment de la Princesse de *Pologne*, en apprenant qu'elle alloit devenir Reine de *France*; cependant elle devoit se reposer sur son bon cœur : d'ailleurs Sa Majesté devoit lui savoir bon gré de son refus. J'appris à *Venise* la naissance de *Monseigneur*, & à quelque temps delà je partis pour *Rome*, où, comme je vous l'ai mandé dans ma précédente, j'arrivai dans le temps de l'élection de *Clément XII.* aujour-

d'hui regnant. *Benoît XIII.* venoit de mourir. Ce Pontife étoit regardé comme un Saint; cependant il étoit peu regretté, à cause des Miniſtres qui avoient gouverné ſous ſon Pontificat. Après que l'on eut fait ſes funérailles, où il ne ſe paſſa rien que de fort ordinaire, les Cardinaux entrerent au Conclave. On propoſa d'abord *Imperiali*, comme un Sujet digne d'occuper le Trône de *S. Pierre*. On ne ſe trompoit pas, ce Cardinal avoit tout le mérite requis; & par deſſus cela ſon grand âge faiſoit eſpérer qu'il faudroit bientôt penſer à lui donner un Succeſſeur. C'eſt une qualité à laquelle les *Romains*, qui n'aiment pas que les regnes des Pontifes ſoient longs, ont beaucoup d'égard. Cependant *Imperiali* ne fut pas élu Pape. Le Cardinal *Bentivoglio*, Miniſtre de Sa Majeſté *Catholique*, lui donna l'excluſion de la part du Roi d'*Eſpagne*. Mais on a ſu, peu après le Conclave, que cette Eminence n'avoit reçu de la Cour de *Madrid* aucun ordre à ce ſu-

jet, & qu'elle avoit fait valoir en cette occasion celui qu'elle avoit eu après la mort d'*Innocent XIII.* Sa Majesté *Catholique* informée de l'attachement du Cardinal *Imperiali* pour l'*Empereur*, & croyant par conséquent qu'il étoit peu affectionné à la Maison de *Bourbon*, lui fit alors donner l'exclusion. On a même ajouté que le Roi d'*Espagne* n'avoit pris ce parti qu'à la sollicitation de son Ministre, lequel depuis long-temps ennemi du Cardinal *Imperiali*, vouloit se venger de lui. Son ressentiment venoit de ce que le Marquis *Bentivoglio* son frere avoit été arrêté à *Ferrare* par l'ordre d'*Imperiali*, qui en étoit Légat, pour quelques excès qu'il avoit fait commettre par ses braves, ce que le Cardinal prit pour une insulte. Quoi qu'il en soit, les Cardinaux voyant qu'il falloit penser à un autre sujet, jetterent les yeux sur le Cardinal *Corsini*; mais cette Eminence, qui appréhendoit d'avoir l'exclusion de la part des *Allemands*, pria de ne pas penser à lui,

lui, disant qu'il ne se soucioit pas d'être Pape. On proposa alors le Cardinal *Davia*, homme d'un grand mérite, & qui pouvoit se flatter d'être aimé dans le *Sacré College*; mais le Cardinal de *Bissi* lui donna l'exclusion, sous prétexte qu'il étoit *Janséniste*. M. de *Bissi* n'agit en cela qu'à la sollicitation des *Jésuites*, que *Davia* n'avoit jamais aimés, & lesquels ne vouloient point d'un Pape qui n'auroit pas été de leurs amis. Cependant le Cardinal *Corsini* n'oublioit pas que l'on avoit pensé à lui, & qu'il n'avoit à craindre que du côté des *Allemands*. Il écrivit au Grand-Duc de *Toscane* & à la grande Princesse *Violante*, ce qui se passoit à son occasion. Il pria Son Altesse Royale de s'intéresser pour lui auprès de l'*Empereur*, & la Princesse auprès de la Maison de *Baviere*, qui pouvoit alors beaucoup à la Cour de *Vienne*, afin que Sa Majesté *Impériale* ne fût point contraire à son élection. Le Grand-Duc qui étoit charmé que la Chaire de *S. Pierre* fût remplie

par un de ſes Sujets, ne manqua pas d'écrire à l'*Empereur*; la Princeſſe *Violante* en fit autant à *Munich*, & la réponſe de deux Cours fut très-favorable au Cardinal. S. M. I. envoya ordre à ſon Miniſtre à *Rome* de ne pas être contraire à *Corſini*, & d'engager ceux de ſon parti à le ſervir. Quand le Cardinal *Corſini* eut été informé des intentions de la Cour de *Vienne*, il penſa ſérieuſement à ſe faire élire. Il engagea ſon ami à le propoſer de nouveau, & s'adreſſa particuliérement au *Camerlingue*, lequel, Chef de la faction *Clémentine*, avoit un parti conſidérable. Le *Camerlingue* fut charmé de pouvoir ſervir le Cardinal *Corſini*; outre qu'il étoit ſon ami particulier, Cette Eminence ſe trouvoit encore créature de ſon oncle. Il en parla avec ſuccès à ceux de ſa faction, & en tira parole qu'ils le ſerviroient. Le Cardinal *Barberini*, apprenant qu'on alloit propoſer une ſeconde fois *Corſini*, voulut s'y oppoſer; il déclara même qu'il ne donneroit jamais les

mains à ſon élection ; mais le *Camerlingue* ſe mit peu en peine de l'oppoſition de *Barberini*, laquelle dans le fond n'étoit pas beaucoup à redouter. Il appréhendoit bien plus que les *Impériaux*, & ſur-tout le Cardinal *Cienfuegos*, qui, nonobſtant les ordres de l'*Empereur* en faveur du Cardinal *Corſini*, vouloit faire tomber l'élection ſur le Cardinal *Colonna*, ou ſur quelqu'autre Sujet de Sa Majeſté Impériale, ne formât une oppoſition qui auroit pu déranger ſon projet. Il fut trouver *Cienfuegos* à minuit, & lui parla du Cardinal *Corſini*. Ne le voyant pas diſpoſé à le ſervir, il ſe jetta à ſes pieds, & le conjura au nom de Dieu de ne point être contraire à cette Eminence. *Vous voyez*, lui dit-il, *que nous ne pouvons nous accorder. Il y a quatre mois que nous ſommes ici. Faut-il que nous y périſſions ? Que peut-on dire contre* Corſini *? N'a-t-il pas toutes les qualités requiſes ? Il eſt extrêmement vieux, & ne ſauroit vivre qu'autant de temps qu'il nous en faudra pour détruire les factions. Si vous*

*craignez qu'il ne ſoit pas dans les intérêts de l'*Empereur, *il ne pourra pas du moins lui nuire long-temps. D'ailleurs ſi vous le ſervez, il ſe verra obligé de reconnoître qu'il doit ſon élévation à* Sa Majeſté Impériale, *& il eſt naturellement reconnoiſſant.* La maniere dont le *Camerlingue* prononça ce diſcours, toucha le Cardinal *Cienfuegos*, & il donna parole qu'il concourroit à l'élection de *Corſini.* Ce ne fut pourtant pas encore aſſez que d'avoir gagné *Cienfuegos*, & la faction *Impériale*, il falloit être aſſuré des Cardinaux *François* & de leur parti. Cette faction étoit puiſſante, & n'étoit pas à mépriſer. Le *Camerlingue* fut trouver le Cardinal de *Polignac* & le Cardinal de *Rohan* : ce dernier avoit les ordres de la Cour de *France.* Il ne les trouva pas tout-à-fait diſpoſés à ſervir *Corſini.* Ils feignirent même de vouloir s'oppoſer à ſon élection, ſous prétexte que le retour des *Allemands* vers ce Cardinal leur étoit ſuſpect. Ils ſe firent beaucoup prier ; mais enfin ils donnerent

leur parole, à condition qu'ils nommeroient le Miniſtre, puiſque les *Allemands* faiſoient le Pape ; & le Cardinal *Banquieri*, qui avoit été Vice Légat d'*Avignon*, fut celui qu'ils choiſirent pour être Secrétaire d'Etat. Cependant le Cardinal *Cienfuegos*, qui crut bonnement avoir lui ſeul fait le Pape, s'en applaudit beaucoup, & ne fit aucune oppoſition aux prétentions des *François* : ainſi les choſes furent bientôt réglées. Le Cardinal *Corſini* fut unanimement proclamé Pape, & prit le nom de *Clément XII.* pour honorer la mémoire de *Clément XI.* qui lui avoit donné le Chapeau. Son exaltation fit plaiſir à tous les honnêtes gens, & en particulier aux *Romains*, leſquels n'ayant pu avoir un Pape de leur nation, furent charmés que le choix fût tombé ſur *Corſini*, qui leur avoit toujours paru généreux & magnifique, doux, bon & affable : qualités qu'ils eſpéroient voir briller en lui bien davantage étant ſur le Trône Pontifical. L'après-midi le nouveau Pape reçut la viſite du Che-

valier de *Saint George* & de la Princeſſe ſon Epouſe, que l'on appelle ici, comme vous ſavez, Roi & Reine d'*Angleterre*. Sa Sainteté fut enſuite dans la Chapelle *Sixtine*, pour y recevoir l'adoration des Cardinaux, leſquelr par rang d'ancienneté lui baiſerent à genoux le pied & la main droite, & le Pape les embraſſa l'un après l'autre, en leur donnant le baiſer de paix. Ce n'eſt que dans cette occaſion & lors du couronnement que les Cardinaux baiſent le pied du Pape; ils ne lui baiſent que la main dans les autres. Cette premiere cérémonie étant faite, on porta le Pape dans l'Egliſe de *S. Pierre*, où il fit ſa priere devant la Chapelle du *S. Sacrement*. On le tranſporta delà ſur le maître Autel, pour la ſeconde adoration, qui fut faite avec les mêmes formalités que la premiere, d'où Sa Sainteté, après avoir quitté les Ornements Pontificaux, paſſa en chaiſe à porteur dans ſon appartement. Il y reçut les compliments des Ambaſſadeurs, des Princes *Romains* & de tout ce qu'il y a

de plus qualifié à *Rome*, & le ſoir toute la Ville fut illuminée. On fit par-tout des feux de joie, & il y eut pluſieurs ſalves de l'artillerie du Château *S. Ange*. On continua le lendemain les mêmes réjouiſſances. Le Pape donna ce jour-là Audience aux Miniſtres étrangers, & nomma les ſiens; & le Cardinal *Banquieri*, comme les *François* l'avoient déſiré, fut fait Secrétaire d'Etat. On prétend que ſur le ſoir, Sa Sainteté s'entretint long-temps avec quelques perſonnes, & leur demanda ce que les *Romains* penſoient de ſon exaltation. Un d'eux pria le Pape de le diſpenſer de répondre là-deſſus; mais Sa Sainteté voulant abſolument qu'il parlât, il dit que l'on craignoit de la part des *Florentins* le même traitement que l'on avoit eſſuyé des *Beneventins* ſous le précédent Pontificat. *Les Romains appréhendent à tort*, repliqua le Pape; *je ne favoriſerai perſonne; & j'eſpére gouverner d'une maniere, que ſi je ne puis gagner l'amitié de mes Sujets pendant ma vie, ils me regretteront du moins après ma mort.*

Se tournant ensuite vers le Marquis *Corsini* son Neveu, que vous avez vu en *France* Plénipotentaire du *Grand-Duc* au Congrès de *Cambray*, & qu'il avoit fait Prélat le jour d'auparavant, il lui dit : *mon Neveu, je vous exhorte à vivre de façon à n'offenser personne. Mon Régne ne sauroit être long ; mon âge & mes infirmités doivent me faire beaucoup plus penser à la mort qu'aux grandeurs humaines. Vivons, vous & moi, de maniere que notre nom ne soit point odieux quand je ne serai plus ; & faisons ensorte qu'on me regrette, s'il est possible, & que vous ayez des amis.* C'est avec ces sentiments que *Clément XII.* est monté sur le Trône de *S. Pierre.* Il fut couronné huit jours après. Cette cérémonie n'a rien de magnifique, si on en excepte le nombre des Cardinaux & des Prélats qui y assistent. Le Pape en habits Pontificaux, précédé du *Sacré College*, se rend en Procession dans la Chapelle *Sixtine.* Il y fait sa priere, & on le porte delà sous le Portique de *S. Pierre*, où les Chanoines de cette Basilique viennent lui bai-

ſer les pieds. On le porte encore devant la Chapelle du *S. Sacrement*, où il ſe met à genoux avec les Cardinaux, delà à la Chapelle de *S. Grégoire le Grand*, où il fait encore ſa priere proſterné devant l'Autel; il ſe place enfin ſur un Trône à la droite de l'Autel, & les Cardinaux ſur des bancs aux deux côtés de la Chapelle. Pendant que la Muſique chante Tierce, les Cardinaux & les Prélats vont ſe revêtir de Chapes brodées d'or, & prennent des Mitres de damas blanc; & dans cet habillement ils vont tous rendre hommage à Sa Sainteté. Les Cardinaux ſeuls lui baiſent la main, & les Prélats le pied & la main. Cela fait, le Pape fait élever la Croix, que l'on porte devant lui, & donne la premiere bénédiction aux aſſiſtants, à laquelle il attache une Indulgence pléniere *in articulo mortis*. Il deſcend enſuite de ſon Trône: on le porte devant le grand Autel, & il a ſeul alors la Mitre ſur la tête; les Cardinaux & les Prélats tiennent la leur à la main. Pendant que l'on le porte ain-

ſi au maître-Autel, un Maître de cérémonies qui marche devant, brûle trois fois du chanvre, & dit à chaque fois, à haute voix, en latin : *Saint Pere, c'eſt ainſi que paſſe la gloire de ce monde.* Quand le Pape eſt vis-à-vis l'Autel, il ſe met à genoux, pour recevoir la bénédiction des trois plus anciens Cardinaux Prêtres. Le premier Cardinal Diacre lui préſente le *Pallium.* Sa Sainteté monte à l'Autel; Elle l'encenſe, & va enſuite s'aſſeoir ſur ſon Trône, qui eſt placé au fond de l'Egliſe, en face de l'Autel. Les Cardinaux & les Prélats ſe placent ſur des bancs des deux côtés du Trône, & vont encore rendre leur obéiſſance à Sa Sainteté, comme la premiere fois. Le Pape entonne la grand'Meſſe, à laquelle on chante l'Epitre & l'Evangile en *Grec* & en *Latin.* Sa Sainteté fait la Conſécration, après laquelle Elle retourne à ſon Trône, où le Cardinal Prêtre, qui fait Aſſiſtant, lui porte la ſainte Hoſtie & le Calice. Elle reçoit la moitié de l'un & de l'autre à genoux, & la tête dé-

couverte ; Elle ſuce le Sang par une canule d'or ; le Cardinal conſume enſuite le reſte de l'un & de l'autre, & acheve la Meſſe. Après l'Office, le Pape va en proceſſion à la Loge qui eſt au-deſſus du grand Portail de l'Egliſe, qui fait face à la grande Place *S.Pierre*. Il s'y place ſur un Trône fort élevé, pour que le Peuple, qui y eſt aſſemblé, puiſſe le voir. Deux Cardinaux Diacres lui ôtent la Mitre, & lui mettent la Tiare, en lui baiſant la main & le viſage ; & Sa Sainteté ſe levant alors, donne la bénédiction ſolemnelle au Peuple qui remplit la Place & les rues qui y aboutiſſent. On tire en même-temps le canon du Château *S. Ange*, & la Garde fait une décharge générale de mouſqueterie. Le Pape étant deſcendu de ſon Trône, on le porte dans ſon appartement en proceſſion ; & c'eſt de-là que Sa Sainteté les congédie. Ils ont les uns & les autres grand beſoin de repos ; la cérémonie dure cinq bonnes heures. Je la vis d'une tribune à gau-

che du Trône du Pape, où les Dames *Romaines* & les Etrangers de diſtinction peuvent ſe placer. *Le Chevalier de S. George* étoit dans une autre tribune à la droite du Trône avec toute ſa famille. Le ſoir de cette cérémonie la Ville fut encore illuminée, & on tira un feu d'artifice du Château *S. Ange.*

Voilà, Madame, ce qui ſe pratique à l'occaſion de l'élection & du couronnement d'un nouveau Pape. Je ſouhaite que ce détail ait de quoi vous ſatisfaire. Peu de jours après ſon Couronnement, *Clement XII.* quitta le Palais du *Vatican*, pour aller occuper celui de *Monte Cavallo*. Les *Romains* naturellement portés pour le faſte, eurent lieu d'être contents de la pompe avec laquelle Sa Sainteté alla de l'un à l'autre de ces Palais. Elle étoit dans un carroſſe des plus magnifiques. Toute la Nobleſſe *Romaine* à cheval précédoit le cortége. Les Gardes & toute la Maiſon du Pape ſuivoient immédiatement après, & le tout enſemble méritoit d'être vu par le ſpectacle qu'il préſen-

toit

toit. Toutes les rues étoient pleines de monde, & les fenêtres des maiſons juſques au toit. Quoique l'on n'eût rien vu de pareil ſous le précédent Pontificat, le Peuple ne donna cependant aucun ſigne d'allégreſſe, comme l'on m'a aſſuré que cela ſe pratique ordinairement lorſque les Papes ſortent pour la premiere fois. Peut-être ſe ſouvint-on alors que *Clément XII.* étoit *Florentin*, & il ne leur en falloit pas davantage pour leur aliéner le cœur. Si tout ce détail eſt de votre goût, je penſe que vous ne ſerez pas fâchée de ſavoir en général ce qui s'eſt paſſé ſous le précédent Pontificat, qui fut celui de *Benoît XIII.* Ce Pape, que l'on regarde ici avec aſſez de fondement comme un Saint, a peut-être été le plus humble & le plus réglé qui ait occupé le Trône de *Saint Pierre*. Il entra fort jeune dans l'Ordre des *Dominicains*, & fut fait Cardinal à l'âge de vingt-trois ans, par le Pape *Clément X*, & enſuite Archevêque de *Benevent*, où il faiſoit ſa réſidence ordinaire. Il y étoit

lorſque *Innocent XIII.* vint à mourir, & il ne ſe trouvoit pas un ſol quand il apprit cette nouvelle ; il venoit de diſtribuer tout ſon argent aux pauvres ; ce qu'il pratiquoit aſſez ſouvent : ne pouvant ſe rendre à *Rome* faute d'argent, il ſe vit obligé d'en emprunter. M. *Fini*, qu'il fit depuis Cardinal, lui prêta huit cens écus. Il vint au Conclave, où la diviſion des Cardinaux fut cauſe de ſon élévation. Ils vouloient un Pape qui ne pût régner qu'autant de temps qu'il leur en falloit pour ſe réunir ou former de nouveaux partis. D'ailleurs ils étoient perſuadés que le Cardinal *Urſini*, étant un ſaint homme, ſerait un Saint Pape ; & que, peu propre au gouvernement temporel, il leur en laiſſeroit le ſoin, pour ne s'attacher qu'au ſpirituel. Cependant le Cardinal élevé ſur le Trône de *S. Pierre*, voulut, comme *Sixte V*, être abſolument indépendant ; & ſans conſulter les Cardinaux qui l'avoient mis ſur le Trône, il choiſit lui-même ſes Miniſtres. Un Eccléſiaſtique Na-

politain, nommé *Coscia*, né de parents obscurs, qui lui avoit toujours été attaché, & qui s'étoit rendu maître de son esprit, fut celui qu'il désigna pour Secrétaire d'Etat. Il le fit Cardinal, lui donna l'Archevêché de *Benevent*, & le mit au comble de la fortune & de la faveur. Ce nouveau Ministre, assuré de la protection du Pontife, & muni de toute son autorité, gouverna avec plus d'empire qu'aucun Neveu n'eut jamais fait dans le plus fort du *Népotisme*. Il commit mille vexations. On ne vit plus bientôt que rapines qu'injustices. Tout se vendoit jusques aux choses les plus sacrées. Tout le monde soupiroit; mais personne n'osoit se plaindre. Il eut même été fort inutile de porter plainte au Pontife, il étoit prévenu en faveur de son Ministre; il ne vouloit écouter personne. Les Cardinaux qui voyoient la misere publique, avoient beau représenter au S. Pere les désordres de *Coscia*, ils n'en rapportoient pas plus de satisfaction. Le Pape leur disoit qu'ils ne parloient

qne par envie. *Coſcia* le confirmoit tous les jours dans cette opinion. *On vous dira de moi*, inſinuoit-il à Sa Sainteté, *tous les maux du monde ; mais Dieu ſait que je fais mon devoir ; & c'eſt pour y apporter trop d'exactitude, que l'on me hait, & que l'on tâche de me noircir auprès de vous*. Il accompagnoit quelquefois ce diſcours d'un torrent de larmes. Le Pape en étoit touché, & ſouvent il ne pouvoit s'empêcher de pleurer avec lui. On m'a raconté que des Cardinaux avertirent un jour *Benoît XIII.* que *Coſcia* étoit non-ſeulement coupable de mille violences, mais qu'il menoit même une vie fort déréglée. Quoique le Pape n'y ajoutât aucune foi, il dit qu'il examineroit la choſe, & que ſi elle étoit véritable, il ſauroit punir *Coſcia* comme il le méritoit. Le Cardinal fut voir le Pape le même jour : *Benoît XIII.* lui rapporta ce qu'on diſoit de lui. *Coſcia* ſe mit à pleurer, traita l'accuſation de la plus noire calomnie, jura qu'il étoit innocent, & pria Sa Sainteté de l'en-

tendre en confeſſion. Le Pape y conſentit. Le Cardinal dit tout ce qu'il voulut, & n'eut pas beaucoup de peine à ſe juſtifier dans l'eſprit du Pontife, qui le regarda même dès-lors comme un ſaint perſonnage. Cependant *Coſcia* craignant qu'enfin le Pape n'ouvrît les yeux, & ne le reconnût pour ce qu'il étoit, s'aviſa, pour le ſurprendre, d'écrire un billet anonyme, qu'il lui fit rendre par un Valet de chambre affidé. Il portoit en ſubſtance : » Votre Sainteté » étant tellement prévenue en faveur » du Cardinal *Coſcia*, qu'Elle ne veut » rien croire de ce qu'on lui dit de ſes » débauches, on croit devoir l'avertir » que ce ſoir, ſur les trois heures de » nuit, le Cardinal aura dans ſa chambre » des filles de joie. Votre Sainteté » pourra en être témoin oculaire, ſi » Elle veut bien ſe rendre à l'appar- » tement du Cardinal, où Elle pourra » voir à travers la ſerrure tout ce qui » ſe paſſera dans ſa chambre. » Cette lettre fit l'effet que le Cardinal en attendoit : le Pape, qui vouloit véritable-

ment s'éclaircir ſur le ſujet de ſon Favori, & ſavoir, une fois pour toutes, à quoi s'en tenir, ne manqua pas de ſe rendre au lieu marqué ; il trouva *Coſcia* à genoux, tenant d'une main un Chapelet & de l'autre un Crucifix, qu'il baiſoit de temps en temps avec un grand air de dévotion. Le Pape le voyant en cette poſture, ne put s'empêcher de s'écrier : *le voilà cet homme dont on dit tant de mal ! Plût à Dieu que tous les Eccléſiaſtiques lui reſſemblaſſent.* Il entra tout de ſuite dans la chambre du Cardinal ; & l'embraſſant tendrement : *cher Coſcia*, lui dit-il, *on t'avoit accuſé auprès de moi comme le plus criminel de tous les hommes. J'ai eu la foibleſſe de te croire coupable. Tu me donnes une preuve bien convaincante du contraire. Je t'en demande pardon, & je demande pardon à Dieu du tort que je t'ai fait.* Il ſe mit enſuite à dire les Litanies de la Vierge avec le Cardinal, qu'il regarda dès-lors véritablement comme un Saint. Ce qu'il y avoit de plus triſte pour ce Pape, c'eſt que *Coſcia* n'étoit

pas le ſeul qui abusât de ſa crédulité. Tous ſes Officiers étoient *Beneventins*, & à peu près du même caractere que *Coſcia*, dont ils étoient les créatures. C'étoit entr'eux à qui tromperoit le mieux *Benoît XIII.* Le Cardinal *Buoncompagno* dit à cette occaſion, que *le Pape étoit le Saint Sepulchre entre les mains des Turcs.* Ce Saint Pontife ne connoiſſoit ni l'argent ni ſa valeur. Il donnoit tout ce qu'il avoit, & particuliérement aux pauvres, pour l'aſſiſtance deſquels il vendoit les préſents qu'il recevoit. Il n'a jamais pu comprendre qu'une piece d'or valût quelquefois moins qu'une piece d'argent. On dit qu'un jour vendant aux *Beneventins* les préſents qu'il avoit reçus de l'Empereur de la *Chine*, un d'entr'eux lui offrit trente écus d'une choſe qui en valoit bien cinq cens. Un autre ſurvint qui en offrit un écu d'or. Le Pape ſurpris, dit à celui qui avoit offert les trente écus : *je ſuis bien fâché de ne pouvoir pas te donner la choſe : tu ne m'as offert que de l'argent, l'au-*

tre me donne de l'or ; ce que je vends est pour les pauvres, je ne veux pas leur faire tort. Ainsi celui qui offrit l'écu d'or eut la préférence. Le Gouverneur de *Rome* lui ayant un jour représenté que le *Pharaon* ruinoit beaucoup de gens ; il lui répondit avec vivacité : *eh ! n'êtes-vous pas Gouverneur ? Envoyez-le aux Galeres.* Il n'aimoit pas à se mêler des affaires d'Etat. Il ne vouloit point lire les relations des Nonces. *Ce sont*, disoit-il, *des espions avec lesquels je ne veux rien avoir à faire.* Aussi n'en a-t-il fait aucun Cardinal, & les a-t-il toujours laissés dans le poste qu'ils occupoient. Il vivoit au milieu de *Rome* comme un Anachorette, toujours en oraison, ou occupé à des fonctions sacerdotales. Ennemi du luxe & du faste, il ne souffroit jamais un Ecclésiastique à ses pieds ; il le faisoit relever & asseoir à ses côtés. Humble, peut-être un peu trop pour sa dignité, il sortoit journellement dans un méchant carrosse à deux chevaux, sans Gardes, accompagné seulement de son frere,

Compagnon de l'Ordre de *S. Dominique*, dont il a ſcrupuleuſement pratiqué la Régle juſqu'à ſa mort. Il n'avoit pour toute ſuite que deux Valets de pied, & ſix Suiſſes de ſa Garde. S'il paſſoit dans quelque rue étroite, & qu'il y eût quelque voiture qui vînt à ſa rencontre, il ordonnoit à ſon Cocher d'arrêter, diſant qu'il ne vouloit point de différent avec perſonne. Il trouva le Palais du *Vatican* trop beau pour ſa demeure, de même que le *Belvedere*, qui, quoiqu'attaché au *Vatican*, n'eſt qu'une Maiſon de plaiſance; mais comme il avoit pour maxime qu'un Général doit mourir à l'armée, & un Evêque, ſi-non à l'Autel, du moins près de ſon Egliſe, il ne voulut jamais quitter le voiſinage de *S. Pierre*. Il fit bâtir, ſur les derrieres du Palais Pontifical, une petite maiſon, contenant quelque peu de chambres, qui avoient vue ſur la campagne, où quelques chaiſes de paille & quelques images de Saints faiſoient tous les meubles & les ornements. Il ſortoit

de cet appartement ſans que l'on le vît, & ſouvent ſans autre ſuite que ſon Compagnon; ils alloient enſemble ſe promener dans la campagne, & pendant ce temps-là ce ſaint Pontife diſoit ſon bréviaire. Avouez, Madame, que s'il eût eu de bons Miniſtres, ſon regne auroit été en bénédiction, & qu'il n'a péché que dans le choix. Néanmoins on a prétendu qu'il avoit fait des miracles pendant ſa vie. Les ſauterelles, que l'on appelle en Italien *gli grilli*, infectoient la campagne de *Rome*. Le Pape les maudit, & les bannit dans la mer, où l'on prétend qu'elles furent toutes ſe précipiter; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elles ne parurent plus. Quelques perſonnes, parlant peu de jours après de ce miracle chez le Prince *Pamphili*, il répondit qu'il ne pouvoit pas y ajouter foi. *Si cela étoit*, dit ce Prince, *je ſerois trop malheureux. Quoi! tous les* Grilli *ſe ſeroient précipités dans la mer; les campagnes de* Rome *en ſeroient délivrées, & je garderois le* Grillo *que j'ai dans ma maiſon?*

Il faiſoit alluſion à la Princeſſe *Pamphili* ſa Femme, qui eſt de la Maiſon de *Grillo* de *Genes*.

Peu après l'exaltation de *Clément XII.* on fit la cérémonie de la préſentation de la haquenée, pour le Royaume de *Naples* : c'eſt une cérémonie qui ſe fait tous les ans à *Rome* au nom du Prince qui eſt en poſſeſſion de ce Royaume. On avoit été obligé de la différer à cauſe de la vacance du Saint Siege : quoique j'aie été témoin de ce qui ſe fait à cette occaſion, je ne vous en dirai cependant rien. Comme c'eſt une choſe qui ſe pratique tous les ans, le jour de *S. Pierre*, vous devez l'avoir ſouvent lue dans les nouvelles publiques. Je ne vous ferai pas non-plus un détail des Palais qu'il y a en ſi grande quantité dans cette Ville. Cela meneroit trop loin ; & à vous le faire exactement, il faudroit être ſur les lieux. Je vous dirai cependant en général, qu'il y en a de magnifiques, mais dont les ameublements ne répondent point à ce que l'on auroit lieu d'en

attendre. D'ailleurs on bâtit depuis quelque-temps en *France* avec bien plus de goût qu'en *Italie*, où l'on n'entend ſur-tout rien à la diſtribution des appartements. La plûpart de ceux des Palais de *Rome* conſiſtent dans une grande enfilade de chambres, ſouvent très-petites, d'où l'on ne peut ſortir que par la même porte par où l'on eſt entré. Outre cela, les chambres ne ſont pas aſſez éclairées, la plûpart n'ont point de cheminées ; quelque court que ſoit l'hiver dans ce Pays-là, le froid y eſt pourtant rigoureux : il y manque ſouvent de la place pour mettre un lit ou un dais, ce qui fait que rarement les meubles ſont où ils devroient être ; cependant il n'y a point de Cardinaux, ni de Princes *Romains* qui ne veuillent avoir des dais. Un grand nombre d'entr'eux en ont même juſques à cinq ou ſix. Mais après tout, ce n'eſt point à *Rome* où il faut chercher les enjolivements que l'on voit en *France* & ailleurs. On y ignore ce que c'eſt que parquets, lambris, &c. On ne voit que des

des pavés de brique. Les vitrages ſont horribles, quoique l'on puiſſe en tirer de beaux de *Veniſe*. Il y a à la vérité de très-magnifiques plafonds ; mais ils ſont de bois, & ſi groſſiérement travaillés, que la dorure qui y eſt prodiguée ne ſert qu'à en faire mieux voir la difformité. Pour les meubles, ils ſont preſque par-tout les mêmes. Tout eſt tapiſſé ou de damas rouge, avec une bordure en haut de velours de la même couleur, enrichi de galons & franges d'or faux, ou bien on voit des tableaux. C'eſt en cela véritablement que conſiſte la richeſſe des ameublements. On en voit d'un prix infini; mais quand cinq à ſix pieces de plein-pied ſont meublées en tableaux, il me ſemble de voir la Foire *S. Germain*. Les jardins ne ſont pas, à beaucoup près, ſi bien ornés ni ſi bien entretenus qu'en *France*. Tout ce qu'il y a de plus remarquable en quelques-uns, ce ſont les ſtatues antiques & les vaſes de bronze & de marbre. Il y a parmi ces antiquités des chef-d'œuvres de l'art & des morceaux

ineſtimables. Il n'en eſt pas de même des Egliſes de *Rome*. Tout y reſſent la richeſſe & la magnificence, dans les décorations & les ornements, ſur-tout dans les Baſiliques. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des maiſons de cette Ville, je vous en inſtruirai dans une autre Lettre. En finiſſant la vôtre par un reproche, vous n'avez ſans doute pas fait attention que je ſuis en droit de vous en faire un pareil. Je veux cependant me prêter à ce que vous déſirez, lorſque je vous aurai tirée de *Rome* où je vous laiſſe ; mais à condition que vous aurez pour moi la même complaiſance, en me faiſant part de ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant depuis la mort de *Louis XIV*. Vous ne m'avez dit que deux mots du commencement de la *Régence* dans vos dernieres Lettres. Adieu, Madame, je vous renouvelle ici les aſſurances de la plus tendre & de la plus parfaite amitié que je vous ai vouée. *A Turin, ce.*

Fin du Tome ſeptieme.



